

Comptine cruelle

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

23

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Comptine cruelle



Richard Sapir
et Warren Murphy



PLON

Comptine cruelle

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK ' N ' DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

COMPTINE CRUELLE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original : CHILD'S PLAY

Maquette de couverture : Loris

© 1976 by Richard Sapir
and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.

ISBN : 2 - 259 - 00816 - X

Édition originale :

ISBN : 0 - 523 - 00842 - 2
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Le bras gauche fit un vol plané au-dessus de la clôture de la cour d'école... sans être suivi d'un corps. La jambe gauche atterrit dans un tas de sable, où le sang jaillit du moignon sur une pelle en caoutchouc. Cette pelle d'enfant, jaune, grande comme une écumoire, n'avait pas de bords acérés parce qu'elle était garantie par le Conseil National des Parents d'Élèves « sans danger pour les enfants ». Dans la cour de récréation de l'école primaire de Fairview, Oklahoma, il n'y avait pas de trace de la moitié gauche du tronc de Robert Calder.

Jimmy Wilkes et Katherine Poffer se souvenaient que c'était de ce côté-là que M. Calder tenait le « froobie ».

— Dis aux messieurs ce que c'est qu'un froobie, Katherine, recommanda l'infirmière de l'école, tandis que deux hommes en costume gris et chemise blanche, aux souliers bien cirés, prenaient des notes au magnétophone.

Ils avaient déclaré au shérif du canton de Fairview qu'ils voulaient interroger les enfants les premiers et qu'ensuite il pourrait y aller. Celui-ci avait protesté : l'homicide n'est pas un crime fédéral, mais relève du ressort de l'État, et que si le ministère de la Justice souhaitait l'assistance du bureau du shérif de Fairview, il faudrait qu'on lui explique de quoi il retournait. D'autant qu'on n'était qu'à quatre mois des élections de novembre et que s'ils avaient la sécurité de l'emploi, eux, un fonctionnaire élu n'était sûr de rien et, comme on dit, une main lave l'autre, si le FBI comprenait ce que voulait dire le bureau du shérif de Fairview. Ils comprenaient très bien et ils ne voulaient pas qu'il interroge les enfants avant eux.

Alors Katherine Poffer, sept ans, expliqua aux deux agents du FBI ce qu'était un froobie.

— C'est chouette, dit Kathy.

— Raconte comment ça marche, ma chérie, insista l'infirmière.

— C'est comme un frisbee. C'est un plastique, seulement ça se tortille si on l'envoie bien, dit Jimmy Wilkes, six ans.

— Elle a dit moi. Elle m'a demandé à moi de dire ce que c'est qu'un froobie, protesta Kathy. C'est comme un frisbee seulement ça se tortille, conclut-elle triomphalement.

— Bon, alors quand est-ce que ça a fait boum ? demanda un des

agents.

— Moi ou Jimmy ?

— L'un ou l'autre.

— Quand il l'a lancé, comme qui dirait, répondit Jimmy.

— Comme qui dirait ?

— Ouais. Comme qui dirait le froobie était près de son oreille, comme pour lancer une balle de baseball.

— Oui, fit l'agent.

— Il était gaucher, ajouta Jimmy.

— Oui.

— Et alors, ouah, boum ! dit Jimmy en écartant les mains pour montrer une grosse explosion.

— La moitié de lui, on l'a plus revue, dit Katherine.

— Une jambe est allée dans le tas de sable et c'est défendu de jouer au tas de sable pendant la récré de l'après-midi, dit Jimmy.

— Est-ce que tu as vu qui a apporté le froobie dans la cour ?

— Personne l'a apporté. Il était là, répondit Jimmy.

— Quelqu'un a bien dû l'apporter.

— C'est peut-être le nouveau, hasarda Kathy.

— Une grande personne, dit l'agent. Est-ce qu'il y avait une grande personne près de la cour ?

— Le marchand de glaces, un moment, dit Jimmy.

Les agents avaient déjà interrogé le marchand de glaces et il n'avait rien vu. Il n'était pas du genre à dissimuler des renseignements. On n'était pas à Brooklyn, où les gens planquent leur nez derrière des portes et le gardent là pour plus de sûreté. Ici, c'était le cœur de l'Amérique, où, quand un chien errant arrive en ville, tout le monde le sait et non seulement vous en parlera volontiers, mais vous précisera si c'est un chien communiste ou un chien de la Mafia. C'était une province des USA propre comme un sou, où tout le monde se connaît et parle des affaires de tout le monde. Comme personne ne savait qui avait tué M. Calder, tout le monde était ravi de collaborer avec le FBI – « nous sommes de votre côté, les gars » –, mais personne ne savait qui avait posé la bombe. Et d'abord, qu'est-ce que le FBI faisait à Fairview ? Ce n'était pas un crime fédéral, après tout. Est-ce que M. Calder était un espion étranger ?

— Non, Madame.

— C'était un savant secret ?

— Non, Monsieur.

— Peut-être un gros *cappucino* de la Mafia qui s'était mis mal avec la Famille ?

— Non, Monsieur.

— C'était un règlement de comptes ? C'est un règlement de comptes pour de vrai, hein ?

— Ma foi, Madame, nous avons des raisons de penser que son décès a été, pour ainsi dire, intentionnel.

— Ça c'est sûr. Les gens ne sautent pas comme ça par accident.

— Non, Monsieur.

Et maintenant ils étaient là, parlant à de petits enfants de froobies, de boum-boums et de tas de sable pendant que d'autres agents ramassaient dans la cour de l'école les restes épars d'un dénommé Calder.

— C'est tout ? demanda l'agent.

— Il a sauté comme un pétard. Boum. Vous savez comment les pétards sautent quand on les allume ? demanda Jimmy.

— Les pétards, c'est défendu par la loi. Je ne m'en sers jamais, déclara Kathy Poffer. Jimmy, lui, il en a beaucoup. Jimmy et Johnny Kruse et Irene Blaships. Elle se montre aux garçons, aussi. Je le sais.

— Et toi, tu as volé des biscuits avant la sieste, dit Jimmy, dénonçant sa petite camarade au FBI.

Mais le FBI ne s'intéressait pas aux pétards, ni à ce qui avait été montré à qui ; simplement à M. Calder qui était un nouveau venu en ville et qui avait fait boum comme un pétard en laissant de petits morceaux de lui, comme ces petits pétards qui ne sautent jamais tout à fait.

Jimmy se souvenait aussi d'autre chose, mais ça n'intéresserait personne. Ils voulaient tout savoir du boum et rien du petit nouveau. Il traînait dans la cour et ne laissait personne jouer avec le froobie et quand M. Calder était arrivé, il l'avait appelé et il semblait le connaître parce qu'il l'avait appelé « Monsieur Calder ».

— Monsieur Calder, il paraît que vous savez lancer une balle de baseball, mais je parie que vous ne savez pas lancer un froobie, avait dit le nouveau.

Et tout le monde avait regardé M. Calder prendre le froobie, tandis que le nouveau s'en allait à l'autre bout de la cour alors que M. Calder levait le froobie jaune à son oreille, comme les grandes personnes qui

jouent au baseball. Mais quand le froobie était prêt à être lancé, il avait fait boum.

Et il n'était resté qu'une partie de M. Calder. Devant l'infirmierie, les inconnus fouillaient encore, à la recherche des morceaux. Des projecteurs s'allumèrent, il y avait des caméras de télévision et tout le monde disait que ça devait être affreux pour Jimmy et Katherine d'avoir assisté à un spectacle aussi horrible à leur âge. Alors Kathy se mit à pleurer et comme Kathy pleurait, et que les gens répétaient que c'était horrible et puisque la maman de Jimmy le serrait dans ses bras comme s'il était arrivé quelque chose d'horrible, il fondit en larmes aussi.

— Pauvres bébés, dit quelqu'un et les sanglots de Jimmy redoublèrent.

Tout ça pour ce M. Calder qui avait sauté comme un pétard.

Les deux agents regardèrent le journal du soir à la télévision tout en révisant leurs notes. On voyait les deux enfants pleurant devant les caméras. La cour de l'école. La maison de M. Calder.

« Une maison modeste dans une rue bien abritée », dit le commentateur de la télévision locale.

— Bien abritée, je te crois, grogna l'agent qui avait interrogé les enfants. Nous avons couvert les deux côtés et le devant de la maison. Et le voisin de derrière est un Marine à la retraite.

D'une manière ou d'une autre on avait réussi à passer une bombe, apparemment dans un jouet d'enfant. Pour quelle raison est-ce que Calder avait joué avec ? Comment expliquer qu'un enfant ne l'avait pas pris d'abord et sauté à la place de Calder ?

Comment est-ce qu'on pouvait savoir que la victime était à Fairview ? Il avait changé de nom et adopté celui de Calder quand ses propres enfants étaient encore bébés, si bien qu'ils n'avaient jamais connu le véritable nom de leur père. Personne à l'usine où il était acheteur adjoint ne savait qui il était. L'agent en service à l'usine y avait veillé.

Aucun étranger n'était arrivé à Fairview. Aucun inconnu n'aurait pu entrer dans Fairview sans que toute la ville le sache, et c'était pourquoi on avait choisi Fairview. Dans cette ville, tout le monde bavardait. Les potins étaient la principale industrie. Cela, et l'unique usine.

L'agent chargé de l'enquête avait été aussi chargé de choisir la ville pour Calder. Il l'avait fait avec de grandes précautions. Le directeur du district lui avait bien dit que garder Calder en vie serait capital pour sa carrière.

— S'il vit, votre carrière est sauve.

Carrément. On ne peut être plus clair.

Calder n'était qu'un des sept cents témoins du gouvernement cachés chaque année par le ministère de la Justice. Sept cents. Depuis dix ans, pas un seul n'avait été découvert avant qu'il soit prêt à témoigner. C'était nécessaire, car depuis le temps que la Justice traquait les gangs dans tous le pays, les gangs avaient fini par riposter à leur manière traditionnelle.

Les bons avocats arrivaient parfois à discréditer un témoin devant un tribunal, mais les gangs savaient depuis longtemps que le meilleur moyen de se débarrasser d'un témoin gênant était précisément de se *débarrasser* de lui. Dans les années 20, un témoin de l'accusation contre un racketteur signait son arrêt de mort en signant sa déposition. Une secrétaire, le témoin d'une fusillade, un bandit qui voulait se dédouaner en témoignant, le gang les frappait, même en prison. Et, vertueusement, l'avocat de la défense récusait la déposition signée parce que la mort du témoin le privait de son droit du contre-interrogatoire.

Dix ans plus tôt, donc, le ministère de la Justice avait eu une bonne idée. Pourquoi ne pas donner aux témoins une nouvelle identité et une nouvelle existence, et les garder dans un coin en toute sécurité jusqu'au procès ? Et puis, après le procès, on leur donnerait encore une autre identité et on les surveillerait un moment pour être sûr qu'ils ne risquaient rien. Et cela avait marché. Parce que maintenant les témoins savaient qu'ils pouvaient témoigner et avoir la vie sauve.

C'était ce qu'avait cru ce Calder.

Le téléphone sonna dans la chambre du motel où était descendu l'agent. C'était le directeur du district du FBI. L'agent insista pour parler le premier :

— Dès que j'aurai fini mon rapport, vous aurez ma démission.

— Votre démission ne sera pas exigée.

— Passez-moi ces conneries officielles. Je sais qu'à cause de cette histoire, je vais aller à Anchorage ou quelque part où je ne pourrai pas vivre.

— Vous ne savez rien du tout. Nous ne le savons pas. Je n'en sais rien. Continuez votre travail, c'est tout.

— Vous n'allez pas me raconter que l'agent qui perd le premier témoin de l'accusation depuis dix ans ne va pas se faire virer. Je ne crois pas au Père Noël.

— Il n'est pas le premier. Nous en avons perdu deux autres ce

matin, dit le directeur du district. Toute l'affaire a l'air foutue.

*

* *

Dans un sanatorium appelé Folcroft, au bord du détroit de Long Island, des ordinateurs géants reçurent les données de l'incident de Fairview et des deux autres. Les appareils étaient conçus de telle façon que les imprimantes ne pouvaient être obtenues que dans un seul bureau. Ce bureau possédait des vitres espion, une grande table nue et un terminal exigeant un code pour fonctionner. L'incident de Fairview fut le dernier à sortir de l'appareil. Un homme décharné, à la figure de citron, lut les trois rapports. Contrairement au directeur du district de l'Oklahoma, le Dr Harold W. Smith ne *supposait* pas que dix années de travail étaient foutues en l'air. Elles *l'étaient* sûrement, il le savait.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le client de l'hôtel ne voulait pas le lâcher. Remo se doutait-il que lui et son ami oriental produisaient probablement une quantité incroyable d'ondes Thêta et fonctionnaient à un degré considérable au niveau Alpha ?

Remo ne le savait pas. Le client voudrait-il passer le sel ?

Le client était sûr que Remo et son vieil ami oriental fonctionnaient à ces niveaux, sinon comment Remo pourrait-il expliquer ce qui s'était passé hier ? Hein, comment ?

Le sel.

Certainement, le sel. Il n'y avait pas d'autre explication, insista le Dr Charlese, Averill N., comme Averill Harriman, bien qu'il ne soit pas un parent de la riche et célèbre famille du chemin de fer. Simplement un pauvre parapsychologue essayant de faire connaître aux gens les remarquables pouvoirs que possédait l'humanité. Il avait une belle carte de visite :

Dr Averill N. Charlese
Président
Institut du Potentiel Mental Houston,
Texas

Il était venu à Mexico, où les Jeux américains se déroulaient en ce moment, pour défendre sa théorie. Non pas qu'elle ait vraiment besoin d'être démontrée, parce qu'elle était un fait. Une réalité. Les gens produisant des ondes Thêta sont capables d'exploits apparemment incroyables.

Soudain un graphique recouvrit le petit déjeuner de riz blanc et d'eau de Remo. Cela représentait, en bleu, rouge, vert, jaune, un arc-en-ciel ascendant. Le jaune, au sommet, était le niveau conscient de l'esprit, l'indigo l'état Thêta profond.

Remo chercha des yeux un garçon de *l'El Conquistador*, un grand hôtel moderne construit dans le style d'un temple aztèque, avec des serveurs en tuniques imprimées, imitation aztèque, entourés de Musaks très peu aztèques.

— Si je vous embête, dites-le-moi, reprit le Dr Charlese, un petit

homme trapu de trente-cinq à quarante ans, couronné de cheveux châtain-roux luisants comme un casque façonné au peigne chaud et à la laque.

— Vous m’embêtez, répondit Remo en pliant le graphique pour le glisser dans la veste écossaise jaune d’or de Charlese.

— Très bien. La franchise est la base des bons rapports.

Remo mâcha quelques grains de riz jusqu’à ce qu’ils soient liquides puis les fit aspirer par son estomac. À la table voisine, on servait un rosbif, en tranches épaisses, grasses et saignantes. Il y avait longtemps qu’il n’avait pas mangé de viande et sa mémoire en avait envie. Pas son corps, qui lui dictait maintenant ce qu’il devait manger. Il se souvenait que le rosbif était bon. Mais il y avait très longtemps.

— J’ai compris hier que vous étiez quelque chose de spécial, dit le Dr Charlese.

Remo essaya de se rappeler un incident de la veille, qui aurait pu imposer une idée aussi flatteuse à la tête laquée. En vain. Il n’y avait rien eu de spécial la veille, il s’était simplement reposé, il avait pris un bain de soleil et, naturellement, s’était entraîné. Mais Charlese était bien incapable de faire la différence entre un entraînement et une sieste. Son travail avait l’apparence d’une sieste parce qu’au niveau de compétence de Remo, son corps avait atteint depuis longtemps son maximum. Il travaillait maintenant aux frontières illimitées de l’esprit. Tout ce qu’il lui fallait encore apprendre, il l’apprendrait par l’esprit, plus par le corps.

Charlese déplia le graphique, écarta le riz et expliqua que c’était son unique exemplaire, qu’il ne voulait pas le tacher avec des aliments.

Remo sourit poliment, prit le graphique et, en commençant par le coin supérieur gauche, le déchira en diagonale. Puis il déchira les deux morceaux en quatre, les quatre en huit et fourra le tout dans la bouche ouverte du Dr Charlese.

— Fantastique ! dit le Dr Charlese en crachant les confettis de son tableau.

Un coin portant un Thêta bleu atterrit au centre du riz de Remo. C’en était assez. Il se leva de table. Remo était mince et mesurait environ un mètre quatre-vingts, à deux ou trois centimètres près selon les exercices auxquels il s’était livré ce jour-là. Il avait des pommettes saillantes et des yeux à la pupille ténébreuse, sans fond. Il portait un pantalon de flanelle grise, un chandail noir à col roulé et il était chaussé de mocassins souples. Quand il quitta la table, les yeux de plusieurs femmes le suivirent. L’une d’elles renvoya un parfait

Montezuma jaune et vert, une fois qu'elle eut jeté un coup d'œil à son mari après avoir regardé Remo.

Le Dr Charlese le suivit.

— Vous ne vous rappelez probablement même pas ce que vous avez fait hier, dit-il. Vous étiez à côté de la piscine.

— De l'air, dit Remo.

Le Dr Charlese le suivit jusqu'à l'ascenseur. Remo attendit que la porte soit presque refermée avant d'y entrer. L'ascenseur était un omnibus et s'arrêta plusieurs fois avant d'atteindre le quatorzième étage. Quand la porte s'ouvrit, le Dr Charlese était là, tout souriant.

— La pensée positive. La pensée positive, dit-il. J'ai projeté ma pensée pour que mon ascenseur ne s'arrête pas.

— Est-ce que vous avez fait vos projections en vous tenant devant les boutons ?

— Eh bien, tout compte fait, oui, avoua le Dr Charlese. Mais cela ne fait jamais de mal d'aider la projection d'une pensée positive. Un être humain peut faire tout ce qu'il imagine qu'il peut faire. Si vous pouvez l'imaginer, vous pouvez le faire.

— J' imagine que vous me foutez la paix, dit Remo.

— Mon imagination est plus forte et j' imagine que vous allez répondre à mes questions.

— Et moi j' imagine que vous êtes allongé sur le tapis de ce couloir avec la bouche pleine de dents cassées pour que vous ne puissiez pas poser vos questions.

Le Dr Charlese trouva cela très comique, parce qu'il imaginait que Remo lui confiait les secrets de son pouvoir. Remo sourit finement et s'apprêtait à démontrer au Dr Charlese qu'une bonne main droite pouvait vaincre n'importe quelle pensée quand le Dr Charlese dit quelque chose qui le fit se raviser et même souhaiter en savoir davantage sur les théories de cet homme.

— La clef, c'est la respiration, dit le Dr Charlese. Je le sais. La respiration est la clef du contrôle des vastes possibilités de l'esprit. Savez-vous que le graphique que je vous ai donné était en mailles de nylon renforcées ? Personne ne pouvait le déchirer avec ses mains.

— Voudriez-vous m'expliquer de quoi vous parlez ?

— Je n'avais qu'un exemplaire de ce tableau. Il ne me quittait pas. Je ne voulais pas qu'il soit détruit alors je l'avais fait peindre sur ce support de plastique renforcé par une trame d'acier. Blindé, en quelque sorte. Vous avez déchiré ça comme du papier.

— J'essaye de comprendre. Que savez-vous de la respiration ? demanda Remo.

— Je vous ai vu hier au bord de la piscine. Avec le Japonais.

— Coréen. Ne le traitez jamais de Japonais.

— Je vous ai observé. J'ai chronométré.

— Quoi ? Personne ne peut voir quand je fais mes exercices.

— Votre diaphragme vous a trahi.

— Comment ?

— Il ne bougeait pas. J'ai vu votre respiration ralentir et puis votre diaphragme n'a plus bougé. Pendant vingt-deux minutes et quinze secondes. J'ai un chronomètre. Je chronomètre tout.

— Pouvons-nous causer quelque part en privé ?

— J'ai été plus ou moins évincé de ma chambre. Mais je projette que quelqu'un réglerait ma note.

— Non, non. Je ne m'intéresse pas à vos projections. Je veux tout savoir de la respiration, dit Remo.

— Je savais que vous pouviez déchirer le plastique armé quand je vous ai vu contrôler votre respiration.

— Attendez. Pas dans le couloir.

Remo conduisit le Dr Charlese à sa suite. Il ouvrit la porte sans bruit, un doigt sur les lèvres. Un frêle Oriental, avec une barbiche blanche et des mèches blanches encadrant un crâne chauve, était assis, en kimono chartreuse, et marmonnait tout bas. Il regardait une émission de télévision où les acteurs parlaient anglais. Remo entraîna le Dr Charlese dans une autre chambre.

— Je ne savais pas qu'il y avait des feuilletons américains ici, dit Charlese.

— Il n'y en a pas. Il les fait enregistrer spécialement. Il n'en manque aucun.

— Que marmonnait-il ?

— C'était du coréen. Il disait que ces émissions étaient épouvantables.

— Alors pourquoi les regarde-t-il ?

— On ne demande jamais pourquoi au Maître de Sinanju.

— Qui ?

— Peu importe. Parlez-moi de la respiration.

Le Dr Charlese expliqua : le cerveau humain émettait des ondes à divers niveaux de conscience. Au niveau Alpha, ou ce qu'on appelait les ondes Alpha, les gens étaient plus détendus et plus créatifs, possédaient même des pouvoirs de perception extra-sensorielle. Au niveau le plus profond, où les gens émettaient ce qu'on appelait les ondes Thêta, ils pouvaient accomplir des exploits prodigieux. C'était prouvé.

Combien de fois, par exemple, Remo n'avait-il entendu parler d'un enfant prisonnier sous une voiture renversée que la mère soulevait avec une calme résolution ? Combien de fois n'avait-il entendu parler de gens qui pour fuir un danger sautaient par-dessus des barrières, en battant ainsi des records olympiques ? Combien de fois n'avait-il appris qu'une personne avait survécu à une chute où d'autres s'étaient tués ? Quels étaient ces pouvoirs ?

— Revenez à la respiration, dit Remo. Quel rapport a-t-elle avec tout ça ?

— C'est ainsi que nous avons découvert que les êtres humains pouvaient produire ces ondes à volonté. Tout le secret se cache dans un processus de respiration détendu. Le chemin de la puissance passe par la relaxation.

— Et vous pouvez faire tout ça ?

— Eh bien, pas moi précisément. Mais j'en ai vu d'autres. Voyez-vous, je ne suis pas exactement un représentant de l'institut, plus maintenant. Ils sont très vétilleux.

— À propos de quoi ?

— Les commissions, des choses, l'utilisation de ce pouvoir pour le bien. Moi je dis qu'un pouvoir est un pouvoir et n'a pas d'autre but en dehors de soi-même.

— Vous avez volé de l'argent, ou quoi ?

— Il y a eu un accident. On m'a rendu responsable de la mort de cette petite, mais à mon avis qu'est-ce que la vie d'une enfant quand je peux aider toute l'humanité. Moi, le Dr Averill Charlese. Et, ensemble, nous pourrions faire fortune.

— En respirant, hein ?

— En respirant.

Et Remo écouta. Tout sur l'institut. Tout sur les gens à l'esprit étroit qui le dirigeaient et sur le Dr Charlese qui n'était pas précisément médecin. Il était docteur dans un sens plus large. Une personne conférait le titre à une autre, par conséquent il le conférait à quelqu'un qui en serait digne. Lui-même.

— Vous pourriez vous faire appeler docteur aussi, dit Charles.

— La respiration, vous disiez.

Vers la fin de l'après-midi, Remo entendit le déclic du bouton d'arrêt de la télévision dans le salon. Il fit signe au Dr Charlese de le suivre.

Quand ils entrèrent, le vieil Oriental tourna la tête.

— Petit père, dit Remo, je voudrais vous présenter quelqu'un de très intéressant. Il ne connaît aucun des secrets de Sinanju. Il n'a été instruit par aucun maître. Il a appris ce qu'il sait dans une ville américaine appelée Houston, au Texas, de la bouche d'hommes blancs.

Les yeux paisibles de Chiun toisèrent des pieds à sa tête laquée le visiteur au sourire engageant. Il se détourna comme si quelqu'un lui avait montré une épiluchure d'orange. Il n'était pas intéressé.

— Docteur Charlese, permettez-moi de vous présenter à Chiun, le dernier Maître de Sinanju.

— Enchanté de vous connaître, Monsieur, dit le Dr Charlese en tendant une main grasse.

Chiun ne se retourna pas. Le Dr Charlese, surpris, regarda Remo.

— Il dit bonjour un peu différemment, murmura Remo en guise d'explication.

La façon de dire bonjour de Chiun consista à ne même pas tourner la tête quand Remo expliqua certaines des choses dont avait parlé le Dr Charlese.

— La respiration, dit Remo. Rien de mystérieux. Rien d'extraordinaire. Rien que la bonne vieille science américaine. Par des hommes blancs.

Chiun rit tout bas.

— Voudrait-on me faire croire que l'imposante magnificence de la Glorieuse Maison de Sinanju a été mise dans une petite pilule pour les gens ? Que des siècles de discipline et de sagesse peuvent être découverts dans une éprouvette ?

— Pas une éprouvette, dit Remo. La respiration.

— Quand nous parlons de respiration, nous parlons de l'approche de l'unité qui fait de nous une force, dit Chiun. Quand cet homme parle de respirer, il veut dire souffler.

— Je ne crois pas, petit père. Je crois qu'il a découvert quelque chose. Peut-être par hasard.

— Très heureux de vous connaître, Monsieur. Charlese, je suis le

D^r Averill Charlese, aucune parenté avec Averill Harriman le milliardaire. Et vous. Monsieur, êtes-vous monsieur Chiun ?

Chiun contempla par la fenêtre le ciel bleu du Mexique.

— Il n'aime pas parler de ces choses avec des inconnus, surtout des étrangers.

— Je ne suis pas étranger, je suis américain, dit le D^r Charlese. Vous aussi.

Remo entendit Chiun marmonner en coréen quelque chose sur la possibilité de supprimer la blancheur de l'esprit, mais pas de l'âme.

— Allez-y, parlez. Il vous écoute, vous savez, dit Remo.

Le D^r Charlese commença à dessiner des diagrammes de l'esprit sur des petits carrés d'étoffe blanche qu'il avait trouvés sous un cendrier vide.

La respiration, pensa Remo. Il y avait plus de dix ans qu'il avait écouté pour la première fois ces singulières instructions. Plus de dix ans qu'il avait cessé de ne se servir que partiellement de son corps et de son esprit, comme le faisaient les autres hommes.

Ce qui semblait aux autres de prodigieux exploits de force et de vitesse ne lui demandait pas plus d'efforts que d'allumer l'électricité. Comme le disait Chiun, l'effort était gaspillé quand on fonctionnait incorrectement. La correction amenait la facilité.

Remo avait appris cette facilité en recevant le Sinanju, un art portant le nom du village de la baie occidentale de Corée d'où venaient les Maîtres de Sinanju. De roi en roi, d'empereur en empereur, de pharaons en Médicis, ces Maîtres louaient leurs talents et leurs services aux souverains du monde. C'étaient des assassins dont les gages payaient la nourriture de ce petit village désolé de Corée où les récoltes ne poussaient pas et où la pêche était mauvaise. Les Maîtres ne régnaient pas sur le village, mais le servaient, car ils le nourrissaient.

Depuis de nombreuses générations, leurs actes étaient observés par ceux qui voulaient imiter le Sinanju. Mais, comme disait Chiun, ils ne voyaient que le kimono, pas l'homme. Ils voyaient les mouvements quand ils étaient assez lents pour que l'œil humain les suive. Et de ces mouvements, de ces ruades et d'autres gesticulations suffisamment lents pour que des hommes normaux puissent les voir étaient nés le karaté, le ninja, le tai kwan do et tout ce que l'on considérait comme des arts martiaux.

Mais ils n'étaient que les rayons. Le Sinanju était la source solaire.

Et au cours des voyages des Maîtres de Sinanju, l'actuel, Chiun,

était entré en rapport avec un groupe américain qui avait dit : « Prenez cet homme et enseignez-lui des choses. » Il y avait plus de dix ans. Tout avait commencé par des coups de poing avant de se transformer en essence, cette respiration justement qui excitait tellement Remo en ce moment. Puisqu'il était né en Occident, il avait toujours cherché à s'expliquer le Sinanju en termes occidentaux. Et avait toujours échoué.

Chiun avait peut-être raison : le Sinanju ne pouvait être expliqué en termes de l'Occident. Mais il pouvait aussi se tromper.

Remo écouta le Dr Charlese, et si Chiun avait l'air de méditer, il savait que le Maître de Sinanju n'en perdait pas un mot.

— Alors vous voyez, conclut Charlese, les gens n'emploient pas toutes leurs capacités. Plus de quatre-vingt-dix pour cent du cerveau humain n'est jamais utilisé. Ce que nous faisons, c'est libérer le potentiel de croissance humain.

Chiun tourna enfin la tête et regarda Charlese ; sa figure grasse était luisante de sueur, malgré la fraîcheur de la climatisation dans la suite du quatorzième étage d'*El Conquistador*.

— Alors vous verriez quelque chose ? demanda Chiun.

— Et comment ! assura le Dr Charlese.

Les longs ongles de Chiun, au bout de ses longs doigts parcheminés, firent un signe circulaire, indiquant un mouvement à Remo.

— Ce n'est rien, ça, dit Remo.

— C'est toi, Remo, qui a invité un inconnu de passage au sein de notre foyer. Alors, c'est à toi de faire la démonstration. Et naturellement, j'ai choisi un « rien du tout ». Je ne veux pas que tu le fasses incorrectement.

Remo haussa les épaules. Il s'agissait d'un exercice simple qui exigeait de la lenteur. Il fallait approcher un mur en prenant de l'élan, ensuite on laissait le mur venir s'aplatir contre le corps au point de pouvoir sentir la poussière nichée au coin du plafond. Puis il fallait marcher tout droit, permettant à l'élan de porter la taille à la hauteur de la tête, et puis avec les pieds juste en dessous du plafond, il fallait laisser tomber la tête en direction du sol et ramener les pieds sous le corps avant que la tête ne touche le tapis. Comme tant de choses dans la discipline de Sinanju, l'exercice avait une apparence trompeuse. Les jambes ne faisaient que suivre l'élan du corps en direction du plafond, même si elles donnaient l'impression de servir à marcher sur le mur. Tout ne reposait que sur ce fameux élan, défléchi à la verticale grâce à l'impact du mur.

— Mince ! s'exclama le Dr Charlese. Mince ! Il a marché sur le mur !

— Eh bien, pas précisément, dit Remo.

— Et vous aussi, vous faites ça ? demanda Chiun.

— Si je pouvais je serais riche, répondit Charlese. Je pourrais désintéresser les parents.

— Quels parents ? demanda Remo.

— Cette fichue petite fille. Je faisais une démonstration d'apprentissage de la nage grâce à l'imagination. Sale petite garce.

— Que s'est-il passé ?

— La panique. Pas confiance en moi. Je lui ai dit que si elle cédait à la panique, elle se noierait, mais que si elle se détendait tout irait bien. J'avais même une autorisation signée des parents. Mais vous connaissez les tribunaux en Amérique. Ils n'en ont pas tenu compte. Ça aurait été une percée. On aurait pu vendre le programme par correspondance, si ça avait marché.

— Vous avez pris la vie d'une enfant ? dit Chiun.

— Elle s'est tuée elle-même. Si elle m'avait écouté, elle aurait nagé carrément. J'aurais été célèbre. Mais la petite imbécile a appelé sa mère. Merde ! J'avais même la presse locale sur place.

— Je vois, murmura Chiun. Si l'enfant avait suivi vos instructions, elle ne serait pas morte.

— Absolument. Cent pour cent. Parole d'honneur, assura Charlese.

— Alors je vous montrerai comment marcher sur les murs, déclara Chiun, car aucun secret ne doit rester caché de celui qui a tant de foi.

Cela surprit Remo ; il savait que pour les plus redoutables tueurs que le monde avait connu, le meurtre prémédité d'un enfant était impardonnable. Et il ne pouvait y avoir de doute que l'accident de Charlese était un meurtre prémédité. Aux yeux d'un Maître de Sinanju, en tout cas, parce que si la discipline était absolue pour les adultes, les enfants étaient jugés incapables de faire quoi que ce soit sinon recevoir de l'amour. On nourrissait un enfant d'amour, en prévision du long et dur voyage dans une vie bien privée de tendresse.

Cette leçon, dit Chiun, aurait lieu la nuit. Remo l'écouta. Une partie de ce que disait Chiun au Dr Charlese était du Sinanju, mais tout le reste, la majorité, n'était, selon l'expression du vieux Coréen, que de la fiente de poulet.

Au début de la soirée, il y eut un coup de fil. La tante Mildred de Remo allait à la campagne. Elle y serait à trois heures du matin et

Remo n'avait pas à s'inquiéter de ses calculs rénaux. C'était un télégramme lu par la Western Union. Remo ne se fit aucun souci pour sa tante Mildred et ses calculs. Il n'avait pas de tante Mildred. Il n'avait pas la moindre famille et c'était précisément pour cela qu'il avait été choisi dix ans plus tôt par les gens qui avaient embauché Chiun pour l'entraîner.

À une heure du matin, avec le Dr Charlese tout surexcité par les infinies possibilités de l'esprit humain, Chiun et Remo montèrent à pied quinze étages par un escalier de service, jusqu'au toit. Devant eux scintillait Mexico, jadis une bourgade construite sur un marais, maintenant une grande ville moderne bâtie sur les décombres d'anciennes cités. L'air était sec et chaud, même la nuit, même sur le toit au-dessus de la terrasse des jeux. L'atmosphère pesait sur eux comme le couvercle d'une cocotte-minute. Les élégants vêtements de Charlese étaient à tordre. Sa chemise semblait avoir reçu un seau d'eau.

— Avez-vous la foi ? demanda Chiun.

— J'ai la foi, affirma Charlese.

— Faites votre truc respiratoire et puis je vous montrerai un miracle.

Charlese ferma les yeux et respira profondément, trois fois.

— Je suis prêt, annonça-t-il.

— Votre corps est de l'air, murmura Chiun d'une voix monotone. Vous flottez comme un ballon. Vous êtes sur un sentier. La terre ferme. Vous marchez. Vous sentez un petit mur en travers du sentier.

Charlese toucha la petite balustrade le séparant des trottoirs de Mexico, trente centimètres devant lui et trente étages plus bas.

— Enjambez la balustrade et posez vos pieds sur la marche, dessous. Les marches sont larges, mais vous n'en utiliserez qu'une petite partie. Vous ne risquez rien. Vous êtes sur de larges marches. Vous êtes en sécurité.

Charlese posa ses pieds derrière la balustrade sur laquelle reposait tout le poids de son tronc.

— Je sens les marches, dit-il. Ah mince, alors ! Ça marche !

Remo savait que Charlese sentait avec ses talons les aspérités entre les briques. On pouvait se servir de l'extrémité des briques pour une escalade, mais la plupart des gens manquaient d'équilibre pour faire autre chose qu'une escalade très momentanée.

— Vous descendez tranquillement les marches, les larges marches, dit Chiun.

Le corps de Charlese descendit, une hauteur de brique à la fois. Remo rejoignit Chiun au bord du toit. Charlese descendait le long de la façade, lentement, soutenu par ses talons qui se logeaient dans les minces fissures de mortier entre les briques. Le haut de son corps était visible. Puis ses épaules. Puis sa tête seulement.

— Vous pouvez vous retourner sur la large marche, reprit Chiun.

Lentement, Charlese se retourna face au mur. Son sourire avait l'air d'une fente dans un gros melon. Il avait les yeux fermés.

— Ouvrez les yeux, ordonna Chiun.

— Ça marche. Ça marche. Je serai riche, dit Charlese en levant la tête vers Chiun et Remo.

— Maintenant, dit Chiun en levant un doigt, je vais vous donner le conseil le plus important. Comme vous l'avez donné à l'enfant dans la piscine.

— Je sais, je sais, je ne raterai rien.

— Le conseil est celui-ci : ne pensez pas à l'aspect de votre corps quand il sera tombé de cette grande hauteur sur le sol, dit Chiun.

La figure disparut. Pfuitt. Elle leur souriait, et puis elle n'était plus là. Les mains, cherchant désespérément à se retenir à quelque chose, n'importe quoi, suivirent comme deux petites bouées entraînées par une baleine en plongée. Puis plus rien.

— Je lui ai dit de ne pas penser à l'aspect de son corps quand il toucherait le sol. J'espère qu'il m'a écouté, dit Chiun.

Tout en bas, très loin, il y eut un claquement distinct, le bruit d'une boule de pâte à pizza jetée sur une dalle froide. C'était Charlese.

— Je crois que la cuisine est fermée, maintenant. J'aimerais du poisson, si je peux en avoir sans beurre, dit Remo.

— C'est toujours un risque, quand quelqu'un d'autre prépare tes repas, murmura Chiun. Tu mets leurs mains dans ton estomac. C'est le risque.

— Smitty a prévenu tout à l'heure. Il y a des ennuis. Il sera ici dans deux heures.

Remo ouvrit la porte du toit pour le Maître de Sinanju. Ils descendirent les quinze étages jusqu'à leur suite.

— Des ennuis ? L'empereur Smith a des ennuis ? Très bien. Un empereur est toujours plus raisonnable quand il a des ennuis. Les eaux calmes sont le temps de la famine pour un assassin. Car alors il est volé, avili et on lui manque de respect. Dans les moments comme celui-ci, nous devons compenser ces temps paisibles.

— Vous n'allez pas lui demander encore une augmentation ?

— Ce n'est pas une augmentation comme pour quelque balayeur ou planteur de graines, mais un honnête tribut pour la Maison de Sinanju.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Remo.

Il savait que de l'or était livré par sous-marin au petit village de Corée du Nord, selon les termes de l'accord entre le Dr Harold W. Smith, représentant son organisation, et Chiun, représentant le village. Cette quantité d'or – Chiun n'acceptait pas le papier monnaie qu'il considérait simplement comme une promesse trop dépendante de l'honnêteté du gouvernement commanditaire – avait régulièrement augmenté en dix ans. Le plus gros bond était intervenu récemment quand Chiun avait déclaré que la somme devait être doublée parce que Remo aussi devait maintenant être considéré comme un Maître de Sinanju, puisqu'il succéderait un jour à Chiun. Par conséquent, le village avait droit à une double compensation pour deux Maîtres.

Remo referma derrière eux la porte de la suite.

— Notre tribut doit être de nouveau doublé parce que...

— Parce que quoi, petit père ?

— Tais-toi, je réfléchis.

— Vous trouverez bien une raison.

— Je détecte de la colère dans ta voix.

— Je ne pense pas que ce soit juste pour Smitty.

— Juste ? s'étonna Chiun, ses longues mains papillonnant devant lui, son expression, généralement placide, exprimant le scandale. Juste ? Était-ce justice quand [Tamerlan\(1\)](#) fermait pratiquement l'Orient à tout travail productif, pendant le règne de ses descendants ? Y avait-il justice durant les macabres profondeurs de l'histoire européenne ?

Les macabres profondeurs auxquelles Chiun faisait allusion visaient l'Europe d'après Napoléon, avec à peu près un siècle de paix interrompu par une seule courte guerre. Pis encore, il n'y avait pas de prétendants à des trônes, intrigant pour renverser un roi ou un autre, avec l'aide d'une main silencieuse dans la nuit. Durant ces années-là, les rations étaient maigres au village de Sinanju.

— Cela va peut-être vous choquer, petit père, mais Smitty n'incarne pas l'empire austro-hongrois.

— Il est blanc. Je compense simplement ce que d'autres Blancs ont fait à la Maison de Sinanju. Qui ont volé la Maison de Sinanju.

— Personne ne vole la Maison de Sinanju.

— Il y a vol et vol. Si je te paie moins que ce que tu vaux, ce qui paraît impossible, je te vole. Si je fais cela uniquement parce que tu acceptes de toucher moins, je te vole quand même.

— Quand est-ce arrivé ?

— Selon votre calendrier, en 82 avant Jésus-Christ, en 147, en 381, en 562, en 904, en 1351, en 1822 et en 1944, c'est-à-dire la Dépression.

— La Dépression ? Il y avait une guerre mondiale à l'époque.

— Pour la Maison de Sinanju, c'était une Dépression. Chacun embauchait des tueurs sur place.

— C'est la conscription, soupira Remo.

Chiun expliqua que pour la Maison de Sinanju, les temps heureux c'était quand il y avait plein de petites guerres et des rumeurs de guerre, quand les sociétés menaçaient de basculer dans la révolution, quand les dirigeants perdaient le sommeil en pensant à ceux qui pourraient les renverser. Ces temps favorables étaient revenus et, en sa qualité de Maître de Sinanju, il revenait à Chiun de marchander efficacement, car – comme cela arrivait périodiquement – une guerre très grave, employant des amateurs, ou une paix sévère n'employant personne était un risque avec lequel il fallait compter.

— La paix ne me gênerait pas, petit père. Les hommes vivraient tranquillement chez eux, sans craindre le voisin. Je crois à ces choses. C'est pourquoi je travaille pour Smitty.

— Ça ne fait rien, Remo. Je ne me fais pas de souci. Tu mûriras. Après tout, ton apprentissage vient juste de commencer.

Une fois de plus, Chiun raconta l'histoire de Sinanju, ce village si pauvre que faute de nourriture les nouveau-nés n'avaient pas le droit de vivre et les mères devaient déposer leurs bébés dans les eaux froides de la baie, jusqu'à ce que Sinanju envoie ses Maîtres gagner la vie des enfants.

— Pense à cela quand tu rêves de paix, déclara vertueusement Chiun.

— Ça n'est pas arrivé depuis plus de deux mille ans, petit père.

— Parce que nous ne pensons pas comme toi, riposta Chiun, pour qui le désir de paix de Remo équivalait à assassiner les bébés de Sinanju...

Chiun refusa de discuter de cela plus longtemps avec un homme à qui on avait « donné » les secrets de Sinanju, un Blanc de surcroît, et qui tournait ensuite le dos aux cris des petits enfants.

À trois heures du matin, précises, le Dr Harold W. Smith arriva, maigre, sombre, les lèvres plissées comme s'il venait de manger une tranche de citron. Dans un bariolage de mode touristique, son costume gris avec gilet et sa cravate discrètement rayée ressortaient comme une pierre tombale dans un champ de pâquerettes.

— Heureux de vous voir en si bonne forme, Smitty, dit Remo en supposant que tout allait bien, puisqu'il n'avait jamais vu Smith avec une autre mine.

Une fois, il y avait de cela sept ans, Remo avait cru voir sourire Smitty. Les lèvres minces s'étaient légèrement soulevées de chaque côté, modifiant imperceptiblement les muscles faciaux. Remo avait rendu le sourire, sans savoir que l'expression était causée par une rage de dents. Smitty avait tardé à voir le dentiste.

— Remo, dit Smith en manière de salut. Et Chiun, Maître de Sinanju.

Chiun ne répondit pas.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Smith.

— Non, non, répondit Remo. Tout est normal.

Chiun se retourna.

— Salut, ô empereur Smith. Glorieux défenseur du grandiose document de la sainte Constitution, sage et bienveillant souverain de l'organisation. Le Maître de Sinanju regrette de ne pas vous avoir observé correctement à votre arrivée, mais mon cœur est troublé et mon âme profondément déchirée par les problèmes qui accablent votre malheureux serviteur.

— Nous avons déjà augmenté l'allocation d'or à Sinanju, déclara Smith.

— Parfaitement.

Chiun s'inclina. Remo ne fut pas étonné de le voir accepter cette rebuffade si cordialement. Il savait que Chiun avait simplement modifié son approche, pas son dessein.

— Nous devons parler ici, reprit Smith. Nous ne pouvons utiliser le toit, qui est généralement plus sûr. Il y a de la police partout. Quelqu'un a sauté ou a été poussé.

— Ouais, grogna Remo en regardant Chiun.

— Quelle horreur, murmura Chiun. La vie devient de jour en jour plus dangereuse.

Smith hocha brièvement la tête et se lança dans ses explications. Le problème était très grave et s'il n'était pas résolu, tout le travail de

CURE, l'organisation qu'il dirigeait, avait été vain. Smith parla pendant dix minutes, évitant toute précision au cas où il y aurait un microphone caché dans la pièce.

À l'entendre, Remo déduisit qu'il existait maintenant un système pour la protection des témoins. Grâce à lui, les procureurs de toute la nation avaient commencé à percer d'importantes brèches dans la structure du crime organisé. C'était jusqu'à présent le programme le plus efficace de l'organisation. D'ici cinq ans, il permettrait de démanteler les syndicats du crime qui ne pourraient plus assurer la cohésion de leur membres s'ils ne garantissaient pas en même temps une quasi-impunité. Avec ce nouveau programme, même les hommes à la tête des syndicats n'étaient plus en sécurité. Un complice pouvait se voir promettre l'immunité et une nouvelle vie s'il témoignait. La loi du silence, *l'omerta*, était violée tous les jours.

Jusqu'à ces derniers temps du moins. On ne sait comment, on ne sait qui avait trouvé le moyen d'atteindre ces témoins. Trois en un seul jour.

— Mmmm, fit Remo en voyant plus de dix ans de travail partir en fumée.

Le but de l'organisation était, fort simplement, de faire marcher la Constitution. Les sauvegardes protégeant le citoyen permettaient aussi aux éléments destructeurs richement nantis de devenir virtuellement intouchables. Si cela avait continué, la nation aurait dû abandonner la Constitution pour devenir un état policier. Donc, il y avait plus de dix ans, un président, décédé depuis, avait formé un petit groupe dirigé par le Dr Harold W. Smith. Ses crédits étaient prélevés sur d'autres budgets de l'État, ses employés ne savaient pas pour qui ils travaillaient et seuls Smith et le président en exercice en connaissaient l'existence. Car admettre que le gouvernement violait la loi afin de la faire respecter, c'était reconnaître que la Constitution ne fonctionnait pas.

Par conséquent l'organisation, CURE, n'existait pas. Quand elle avait eu besoin d'un exécuter, elle avait choisi un homme sans famille, lui avait fait porter le chapeau pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, avait secrètement présidé à son « électrocution » publique (un des derniers condamnés à mourir sur la chaise électrique dans le New Jersey) et s'était arrangée pour que l'électrocution soit quelque peu ratée, de sorte qu'à son réveil, Remo Williams était officiellement un homme mort. Un homme qui n'existait plus, pour une organisation qui n'existait pas.

On avait procédé à suffisamment de tests psychologiques pour savoir que cet homme serait utile. Le lendemain même de son petit

détour par la chaise électrique, il avait fait la connaissance de Chiun et le premier pas d'un long voyage sur une route qu'aucun homme blanc n'avait encore empruntée, sur laquelle seuls marchaient ceux du village de Sinanju.

Maintenant, il était deux hommes à la fois : celui qui voulait servir CURE et le jeune Maître de Sinanju. Et l'homme qui voulait servir entendait que plus de dix ans d'efforts disparaissaient tandis que le jeune Maître ne se souciait que d'atteindre cet usage ultime du corps et de l'esprit qu'on appelait le Sinanju.

Tous deux voyaient maintenant Chiun hocher gravement la tête et l'entendaient dire au Dr Harold W. Smith que lui, Chiun, compatissait aux soucis de son empereur – pour un Maître de Sinanju, un président, un tsar, un roi, un dictateur, un directeur était un empereur –, mais qu'il serait impossible de continuer de servir l'empereur Smith. La Maison de Sinanju se retirait de l'organisation. Cette fois, pour de bon.

— Mais pourquoi ? Protesta Smith.

— Parce que cette fois nous ne disposons pas de nos ennemis, mais subissons notre propre trépas. C'est écrit, dit sombrement Chiun, les yeux baissés. Nous avons fini.

Smith demanda si la Maison de Sinanju voulait davantage d'or, mais Chiun répondit qu'il est des choses que l'or ne peut acheter.

— Je doublerai le tribut au village, promit Smith et il ajouta, en hésitant : si cela peut arranger les choses.

— Vous ne pouvez acheter nos services avec de l'or vil, rétorqua Chiun, car vous avez déjà acheté notre indéfectible loyauté avec votre majestueuse grâce.

Et, ajouta le Maître de Sinanju, le doublement du tribut de Sinanju représentait l'essence même de cette grâce.

(1) (1336-1405) Chef d'un clan turco-mongol qui fonda un immense empire.

CHAPITRE III

Martin Kaufmann hurlait, face au commandant de la base, quand Chiun et Remo arrivèrent à Fort Bragg, en Caroline du Nord. À entendre glapir Kaufmann, il n'était pas de l'aéroporté, il n'était pas dans l'active depuis vingt-trois ans, il n'était pas en état d'arrestation et par conséquent, en qualité de citoyen américain, il avait parfaitement et légalement le droit de partir. De prendre la porte, s'il vous plaît.

À quoi le général William Tassidy Haupt répliqua, mains immobiles, posées à plat sur son bureau dégagé et immaculé :

— Le personnel assigné relevant du ministère de la Justice ne jouira pas de liberté de mouvement en dehors des confins de la base et, à l'intérieur desdits confins sera, à la discrétion du commandant de la base, restreint aux secteurs jugés sûrs, utiles et en accord avec le bon fonctionnement de la mission de l'unité, déterminé à ce jour par le Règlement articles 847-9 et 111-B, paragraphe 2-L de ce dernier.

Remo, qui venait de présenter ses papiers et son laissez-passer au général William Tassidy Haupt, demanda :

— De quoi est-ce que vous discutez tous les deux ?

— Je suis prisonnier ! glapit Kaufmann, de petites veines bleues soudain gonflées autour de ses yeux clairs.

Il frisait la soixantaine et avait une petite bedaine de comptable sous sa chemise hawaïenne bleue et or. Il portait des sandales et un short de tennis blancs.

— C'est un invité spécial qui a signé le Formulaire 8129-V, accordant certaines prérogatives au commandant de la base quant aux choix des secteurs de résidence et des mouvements dans les limites desdits secteurs, expliqua le général.

Lui aussi frisait la soixantaine, mais il était mince et droit, il avait des yeux vifs, une mâchoire carrée, des cheveux admirablement coiffés comme si chaque mèche était bien classée et archivée sur sa tête. Il avait l'air d'attendre un photographe de magazine qui voudrait un modèle de général moderne pour un méchant article sur « Votre Commandant de Base ».

— « Dans les limites ». C'est le mot-clef, dit le général Haupt. Dans les limites.

— Je veux partir ! hurla Kaufmann.

— Avez-vous, oui ou non, signé le Formulaire 8129-V de votre plein gré ? demanda le général.

— J'ai signé un tas de paperasses. Probable que j'ai signé ce truc-là.

— Alors il n'y a pas à discuter, déclara le général. Ces messieurs du ministère de la Justice vous le diront.

— Normalement, je ne me mêle pas des affaires de Blancs, dit Chiun.

— Ordre Exécutoire 1029-V, il n'y aura aucune fonction dépendant de la race ou de la religion. Je vous écoute, Monsieur, dit le général à Chiun.

— Cet homme qui a peur manque de confiance dans vos défenses et par conséquent en recherche d'autres.

— Vous pouvez le dire ! cria Kaufmann. Je crève de peur. Ils vont m'avoir.

Le général Haupt réfléchit un moment. Sa perplexité plissa légèrement son front.

— Des défenses ? demanda-t-il.

— De la protection, dit Chiun. Ceux qui ont peur d'une attaque ont besoin de défenses.

— Comme dans les guerres et tout ? s'étonna le général Haupt. C'est de l'histoire ancienne. Pas entendu parler de ça depuis West Point. Une attaque, c'est comme un assaut, n'est-ce pas ?

Chiun hocha la tête.

— Ouais, je vois ce que c'est maintenant, grommela le général. Ça se passe pendant les guerres et tout.

— Si on peut convaincre cet homme que vos défenses sont sûres, il n'y aura plus de problème, intervint Remo.

— Bien, déclara le général. Ce n'est pas mon rôle. En sortant de mon bureau, vous trouverez un sous-officier. Il vous confiera à un spécialiste familiarisé avec votre fonction spécifiée.

— Ma fonction spécifiée ?

— La guerre et tout. Nous sommes une armée moderne. Nous avons des spécialistes pour toutes les fonctions, même les plus exotiques.

— Je m'en fous, dit Kaufmann en sortant du bureau avec Remo et Chiun. Ils vont m'avoir. J'ai seulement dit que je témoignerais parce qu'on m'a promis, on m'a assuré que je ne risquerais rien.

Et Kaufmann raconta son histoire. Il était expert-comptable et avait tenu les livres pour une Famille du crime de Détroit. Son travail consistait à blanchir l'argent, c'est-à-dire à prendre l'énorme excédent d'argent illégal provenant des jeux, du trafic de drogue et de la prostitution pour le légaliser en l'investissant dans l'immobilier, les banques et les centres commerciaux.

Remo hocha la tête. Tout l'argent du monde ne valait rien si on ne pouvait le dépenser. Et pour dépenser de l'argent en Amérique il fallait montrer comment on l'avait obtenu. On ne pouvait pas se dire chômeur et acheter une maison de cent vingt-cinq mille dollars ou deux voitures à vingt mille dollars. Alors les gangs blanchissaient leur argent par l'intermédiaire d'un réseau de banques, d'entreprises et d'investisseurs bidons.

Si Kaufmann avait été chargé de ça, c'était un témoin drôlement précieux. À lui seul, son témoignage pouvait faire écrouler toute la structure d'une ville entière. Pas étonnant que Smitty l'ait appelé un « objectif hautement probable ». Remo était moins chargé d'empêcher une exécution, ce qu'il ferait de toute façon, que de découvrir par le tueur, *qui* l'avait envoyé, et puis par celui qui l'avait envoyé, *qui* avait payé et de remonter ainsi jusqu'au cœur de l'affaire, pour l'éliminer.

Dans la foulée, il devait découvrir comment ces gens travaillaient.

Ils en avaient déjà tué trois, un témoin passé des opérations de Détroit et deux actuels. Selon Smitty, non seulement l'identité de ces témoins était en principe secrète, mais leur domicile ignoré en dehors du ministère de la Justice. Le premier par bombe, les deux autres par balle. Aucun suspect n'avait été signalé autour de la cour de l'école ni sur les lieux des deux autres crimes, qui n'eût été, en jargon du ministère de la Justice, entièrement « propre ».

Les deux meurtres par balle avaient été commis avec un calibre 22, ce qui éliminait le tir à longue portée. Quelqu'un s'était donc approché sans être vu. Le ministère de la Justice, et finalement CURE, ne savaient ni qui ni comment. Dans ces conditions, Remo estimait les chances de survie de Kaufmann à cinquante-cinquante, au mieux.

Se sentant très gouvernemental, il regarda Kaufmann dans les yeux.

— Vous n'avez absolument aucune raison de vous inquiéter, dit-il en lui posant un bras rassurant autour des épaules.

— Et cette bombe dans la cour d'école de l'Oklahoma, alors ? Les journaux ont dit que le type s'appelait Calder. Mais je sais qu'il était comptable. Je savais qu'il parlait. Lui aussi était « en sécurité ».

— Sa situation était tout à fait différente, mentit Remo.

Chiun et lui suivaient les allées impeccables de Fort Bragg, où des

pierres peintes en blanc montraient où on avait le droit de poser ses pieds. De grands panneaux fraîchement repeints pointaient des flèches vers des regroupements de chiffres et de lettres, par exemple « Comspac 918-V ».

On aurait dit que vingt mille personnes étaient descendues sur les forêts de sapins de Caroline du Nord dans l'unique but de maintenir ce secteur bien net, en se précipitant de temps à autre, fusils chargés, pour s'entraîner au tir. Les douilles étaient ramassées, entassées, triées selon le règlement et envoyées dans l'Atlantique pour y être noyées par d'autres hommes qui maintenaient des navires dans le même état de propreté.

Un peloton, fusil à l'épaule, passa au pas de gymnastique en rangs impeccables, psalmodiant « Aéroporté. Aéroporté ». Chiun avait dit des armées : « Elles sont entraînées à étouffer leurs sens afin d'accomplir leur devoir alors que le Sinanju développe les sens pour atteindre la performance parfaite. »

— Quelle différence y a-t-il entre ma situation et ce pauvre bougre qu'on a fait sauter ? demanda Kaufmann.

— Regardez autour de vous, répondit Remo. Des hommes armés de fusils. Des gardes aux portails. Vous êtes au centre d'un réseau solide comme un poing fermé qui ne protège que vous.

Chiun opina et prononça quelques mots en coréen.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Kaufmann.

— Il dit que vous êtes sans doute l'homme le plus en sécurité du monde, expliqua Remo sachant très bien que Chiun avait remarqué que presque n'importe quelle attaque pouvait être déjouée, sauf celle à laquelle on ne s'attendait pas.

— Qui est-ce, d'abord ?

— Un ami.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas le tueur ? Le gang a bien dû s'introduire dans le ministère de la Justice pour trouver ce pauvre bougre dans l'Oklahoma.

— Voyez, pas d'armes, dit Remo en levant les bras.

— Je n'aime quand même pas ça. Vous savez ce que Polastro doit penser depuis que j'ai quitté son service ?

— Polastro ?

— Salvatore Polastro, dit Kaufmann et il se frappa le front. Ça c'est la meilleure ! Vous êtes censé être une protection spéciale et vous ne savez même pas contre qui je témoigne !

— Réflexion pertinente, murmura Chiun.

— Merci, dit Remo et il rassura une fois de plus Kaufmann.

Le lieutenant qui les accompagnait fit observer que seules les familles, les familles de toute confiance, étaient autorisées dans ce que l'on appelait l'Enceinte Sept.

L'Enceinte Sept possédait un portail avec un treillis électronique incorporé. L'Enceinte Sept bénéficiait d'une sécurité constante, grâce à des rondes de deux hommes toutes les dix minutes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'accès était sévèrement réglementé. Tout le monde devait présenter un laissez-passer ou être reconnu. L'Enceinte Sept avait des portiques de détection, identifiant tout objet de métal qu'une personne pourrait essayer d'introduire.

— C'est l'endroit le plus sûr, en dehors d'une base du SAC (1), Monsieur, dit le lieutenant à Remo.

— Un piège de mort, dit Chiun en coréen.

— Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit ? demanda Kaufmann.

— Il dit que c'est l'endroit le plus sûr en dehors d'une base du SAC.

— Non, lui, cria Kaufmann en montrant Chiun.

— Il a simplement fait un commentaire sur l'enceinte. Détendez-vous. Vous n'avez rien d'autre à craindre que la crainte elle-même.

Chiun ricana et murmura à Remo en coréen :

— Quelle bêtise ! Comment pourrais-tu mettre en doute ta vue quand tu vois un danger ? Comment pourrais-tu dire lorsque tu entends le grand méchant loup approcher que ce sont tes oreilles qui te jouent un tour ? Pourquoi es-tu si stupide ? La peur, comme les autres sens, aide à te préparer au danger.

— Vous ne comprenez pas les gouvernements, petit père.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? demanda Kaufmann. Je suis entouré de fayots et je vais mourir.

— Le général Haupt est le commandant de base le plus sûr de nos forces armées, déclara le lieutenant.

— C'est comme si un archevêque témoignait en toute objectivité sur la piété du pape, grogna Kaufmann. Je m'en vais.

Remo le suivit dans sa petite maison de bois coquette, entourée des mêmes pierres peintes en blanc qui marquaient tout dans la base. Deux MP (2), dont un avec un pistolet 45 au poing, exigèrent ses papiers avant de le laisser entrer avec Kaufmann. Un autre MP était assis dans le living-room. Lui aussi demanda à voir les papiers. Au premier étage, Kaufmann jetait des vêtements dans une valise.

— Ne vous approchez pas de moi ! Un cri et ces MP seront partout.

— Et vous voulez abandonner ce genre de sécurité ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que s'ils ont eu ce type dans l'Oklahoma, ils vont m'avoir.

— Où allez-vous vous réfugier ?

— C'est mon secret.

— Je n'ai aucun moyen de vous convaincre de rester ?

— Aucun, déclara Kaufmann en fourrant une chemise et une poignée de chaussettes dans sa valise. Puis il écrasa aussi bien qu'il put le tas de vêtements avec le couvercle. Pas moyen.

— Le gouvernement a besoin de votre témoignage. Pourquoi n'écoutez-vous pas mon point de vue ?

— Vous avez trois secondes.

En ces trois secondes, Remo atteignit le pinacle de l'excellence. Il expliqua que la société dépendait de citoyens soucieux de la justice. Il dit que lorsque des éléments destructeurs tels que Polastro étaient mis hors jeu, les éléments les plus constructeurs pouvaient s'épanouir. Il expliqua la responsabilité du citoyen dans une société libre.

Il pressa aussi une vertèbre cervicale au fond de sa boîte crânienne, de telle manière que Kaufmann crut d'abord qu'il allait mourir alors que des lumières dansaient devant ses yeux assombris, puis il le souhaita ardemment quand toutes les cavités de son corps lui donnèrent l'impression d'être passées au papier de verre.

Remo déposa doucement Kaufmann sur le lit à côté de la valise.

— Oooohhh, fit Kaufmann en attendant que la douleur se calme pour pouvoir hurler.

— Vous voyez maintenant la place que vous occupez dans le programme pour un meilleur gouvernement, lui dit Remo.

Kaufmann le vit fort bien. Il hocha la tête, très sincèrement. Le désir qu'il avait de prouver son civisme était tel qu'il toucha ses genoux avec sa tête et roula par terre. Une profonde courbette.

— Au nom du gouvernement des États-Unis et du peuple américain, je vous remercie, dit Remo.

Retourné au rez-de-chaussée, Remo sourit au MP du living-room. Il entendit un cri aigu au premier. Kaufmann retrouvait ses poumons. La douleur était momentanée, bien sûr. Chiun appelait cette pression « le pétale tombé » et disait qu'elle était causée par un conflit entre les

forces de la vie et de la mort qui coexistaient dans le corps humain. Remo avait essayé de traduire ça en termes occidentaux et tout ce qu'il avait trouvé était « un dysfonctionnement abrupt et exogène du système nerveux ». À cela près que selon la faculté de médecine, la victime d'un dysfonctionnement pareil devait mourir. Ça ne leur arrivait jamais.

Le MP monta quatre à quatre. Dehors, les deux gardes de la porte retinrent Remo jusqu'à ce qu'il soit fermement établi que ledit dérangement n'était attribuable en aucune manière, physique ou autre, à l'actuel personnel temporaire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que vous ne bougez pas tant que nous ne saurons pas ce qui s'est passé là-haut, dit le MP au 45 dégainé.

Le garde du living-room passa la tête à une fenêtre du premier.

— Il dit que ça va, cria-t-il. Il n'arrête pas de répéter qu'il soutient les « éléments constructeurs ».

Chiun observa tout cela et murmura :

— Le pétale tombé.

Trois petits garçons, dont un portant une batte de base-ball en plastique, arrivèrent en courant et bousculèrent Remo en passant. Est-ce que M. Kaufmann voulait jouer avec eux ? cria l'un d'eux. Non, répondit Kaufmann d'en haut, mais ils pouvaient avoir des biscuits s'ils voulaient.

— Navré d'avoir dû vous retenir, dit le MP à Remo avec un sourire officiel n'exprimant ni regret ni remords.

Un des gamins lui lança à la tête une balle en plastique blanche qui rebondit.

Dans la rue bien propre bordée de gazon, dans les odeurs de dîner filtrant des maisons et sous le chaud soleil des Carolines, Remo demanda à Chiun pourquoi il avait appelé l'enceinte un piège de mort.

— Moi-même, je suis arrivé à une estimation cinquante-cinquante, précisa-t-il.

— C'est un calcul de probabilités, ça ?

— Oui, dit Remo.

— Alors quatre-vingt-dix cinquante contre, dit Chiun.

— Il faut que ça fasse cent.

— Alors cent contre.

— Une certitude ? demanda Remo.

— Presque une certitude.

— Dans ce cas, ça serait quatre-vingt-dix-neuf contre un.

— Accordé. Quatre-vingt-dix-neuf contre ton un que ce M. Kaufmann est un homme mort. Son instinct de fuite est bon.

— Comment pouvez-vous dire ça ?

— Sais-tu comment les autres, bien gardés, ont été tués ?

— Non, et c'est pourquoi je pense que ces mesures de sécurité font cinquante-cinquante.

— Si tu as un bol de riz et si ce bol de riz est par terre et si quelqu'un vole le riz ?

— Oui ? Fit Remo.

— Que ferais-tu ?

— Je protégerais le riz.

— Ah, très bien. Comment ?

— Je placerais un chien de garde.

— Et si le lendemain le chien de garde était mort ?

— Je construirais une barrière autour.

— Et si le lendemain le riz était parti et la barrière encore là ?

— Je camouflerais le riz. J'ai maintenant un foutu bol de riz camouflé avec une barrière qui fuit et un chien mort.

— Et si le lendemain le riz était parti aussi, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je trouverais autre chose, évidemment.

— Et tout aussi évidemment cette autre chose échouerait.

— Pas nécessairement, protesta Remo.

— Si, nécessairement, affirma Chiun.

— Comment pouvez-vous dire ça ?

— C'est simple. Tu ne peux pas te défendre contre ce que tu ignores.

— Cette autre chose marcherait peut-être. Je sais que les chances ne sont pas bonnes, mais ce n'est pas une certitude.

— Si, une certitude. La chance n'existe pas. Seules les choses bénéfiques que les gens ne comprennent pas. C'est ça, la seule chance.

— Et ma chance d'avoir appris le Sinanju ?

— La réponse est bien simple, dit Chiun (et Remo regretta d'avoir abordé ce sujet, car il savait ce qui allait venir, il en était certain en

voyant le sourire satisfait illuminer les traits délicatement parcheminés du Maître de Sinanju). Ma décision de t'instruire, de te rendre Sinanju, s'explique aisément. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours tenté d'outrepasser ces lois. Par exemple en tentant de transformer un pâle morceau d'oreille de cochon en quelque chose de digne ou en fabriquant des diamants avec de la boue. Tu as entendu. J'ai admis une faille. T'avoir choisi.

— Oui, eh bien moi, gronda furieusement Remo, je commence à avoir assez de ces conneries. Je suis aussi bon que la plupart des précédents Maîtres, à part vous peut-être, et si vous voulez laisser tomber, vous n'avez qu'à laisser tomber.

— De la colère ? demanda Chiun.

— Pas de colère. Allez cracher dans un ouragan.

— Pour une petite taquinerie, une telle blessure ?

— Je commence à en avoir un peu assez de ce trou de Corée du Nord que vous appelez un village. Je l'ai vu. S'il était en Amérique, nous condamnerions ces baraques infectes.

Le sourire de Chiun s'effaça.

— Comme c'est typique de transformer une petite taquinerie inoffensive en honteuse diffamation.

Sur ce, Chiun se tut et s'en alla à l'autre bout de l'enceinte. Remo attendit près de la grille. Il joua à la balle avec quelques enfants, en leur montrant comment on pouvait la faire monter aussi bien que tomber, la faire paraître immobile dans l'air chaud de l'après-midi d'été. Un des MP essaya de l'imiter et échoua, bien qu'il eût été autrefois le lanceur de Tidewater dans la Ligue Internationale. Vers 15 h 42, Remo entendit deux petits claquements secs, comme un marteau enfonçant un clou dans de la porcelaine. Il dit au MP d'aller voir Kaufmann.

— Pour quoi faire ?

— J'ai entendu quelque chose.

— Je n'ai rien entendu, dit le MP.

— Allez voir, insista Remo sur un ton qui semblait indiquer qu'il avait des galons.

Le soldat comprit qu'il devait y aller, pas à cause du rang de Remo, mais parce que c'était cet homme qui l'ordonnait.

Le MP se précipita. Remo marcha posément, en sachant ce qu'on allait trouver. Les deux claquements secs n'étaient pas des chocs, mais de petites explosions. Comment expliquer au MP qu'un corps en éveil

sent les sons aussi bien qu'il les entend.

Le garde du living-room refusait les biscuits à une petite fille de onze ans qui disait que M. Kaufmann lui en laissait toujours prendre sept. Le garde répondit que même si M. Kaufmann lui en laissait prendre sept, ce dont il doutait beaucoup, il savait que sa mère ne le lui permettrait pas et il en remit six dans la boîte. Là.

Quand Remo et l'autre MP pénétrèrent dans la maison il sortit de la cuisine, mais avant qu'il puisse demander ce qui se passait, ils étaient déjà dans l'escalier.

Ils trouvèrent Kaufmann assis par terre, les jambes allongées devant lui, ses mains à ses côtés. Ses épaules s'appuyaient contre un tableau arraché à son crochet au-dessus de lui. De toute évidence, il s'était adossé contre le tableau et puis il avait glissé au sol en entraînant le cadre. Il avait les yeux fermés. Une rigole rougeâtre serpentait le long de sa flamboyante chemise hawaïenne. Ses souliers tressautèrent comme s'ils avaient reçu une petite décharge électrique.

— Dieu merci, il est vivant, dit le MP. Il a dû tomber et se couper.

— Il est mort, déclara Remo.

— Je viens de le voir bouger !

— Ce n'est que le corps qui se débarrasse du reste d'énergie dont il n'aura plus besoin. C'est la force de vie qui s'en va.

On détermina par la suite que Kaufmann avait été tué par deux balles de calibre 22 pénétrant sous le menton avant de se loger dans le cerveau. Le personnel spécial du ministère de la Justice, le Blanc nommé Remo et son collègue oriental étaient, comme l'indiqua le général Haupt dans son rapport, « du personnel non indigène irresponsable aux lettres de créance à présent douteuses ».

Ce fut dans l'ardeur de cette bataille que le général William Tassidy Haupt révéla comment il avait gagné ses étoiles et pourquoi ses hommes l'appelaient « le satané général le plus sûr de toute la satanée armée ».

Premièrement, sous l'artillerie lourde des pressions de Washington, le général déclencha ses manœuvres latérales d'urgence. Il forma immédiatement une commission d'enquête top-secret avec à sa tête un jeune colonel. Cette commission devait trouver en quoi le lieutenant avait échoué. Comme tous les grands commandants, le général Haupt avait pris les précautions d'usage avant l'action. Astucieusement, il avait obtenu un détachement de MP de Fort Dix et, par une manœuvre hardie, il avait marqué un point sur le commandant de Fort Dix. C'était ce détachement même qui était chargé de garder Kaufmann. Cela, le général Haupt ne l'avait pas dit. Les ordres venaient

directement de la base du New Jersey sous pli secret et confidentiel à l'adresse du lieutenant, commandant le détachement. Le chef d'état-major de Haupt n'y avait rien compris, mais plus tard, le jour de la mort de Kaufmann, ce mystérieux petit tour de passe-passe bureaucratique révéla dans toute sa splendeur le génie de Haupt. Car lorsque Kaufmann fut tué, Haupt agit avec précision sous le feu. C'était son colonel qui enquêtait sur l'échec de Fort Dix. Non seulement Fort Bragg ne serait pas accusé de l'échec, mais l'autre base serait blâmée.

Il fit également preuve de souplesse, même quand il eut le ministre de la Justice au téléphone, qui n'était pas content du tout et le disait. Le général Haupt lança sa principale offensive, en plein dans les gencives du Washington officiel.

— Les dernières personnes à avoir été vues avec le sujet Kaufmann, étaient accréditées par votre ministère, Monsieur le ministre. J'ai les documents sous les yeux.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— C'est peut-être Fort Dix qui est en défaut. Nous ne savons pas encore. Je ne vais pas pendre un camarade officier alors qu'il apparaît que le ministère de la Justice lui-même peut être responsable de la mésaventure de Kaufmann. Le Blanc et l'Oriental, qui sont nos principaux suspects, étaient des gens de chez vous.

Le chef d'état-major de Haupt sursauta. Un capitaine, qui arrivait tout juste du Pentagone où l'on n'accusait pas de front un autre service, encore moins un ministre, sentit ses jambes se dérober et dut être soutenu pour sortir de la pièce. Un sergent en faction regardait droit devant lui. Personne ne vit ses poings se crisper.

Haupt resta au téléphone sans rien ajouter à sa déclaration, la laissant courir au pas de charge. Au bout du fil, Washington se taisait. Haupt couvrit le combiné avec son autre main.

— Il vérifie, dit-il et il cligna de l'œil au capitaine.

C'est bon de plaisanter un peu avec la troupe, sous le feu. Ça rassure les hommes et calme leurs nerfs.

— Je crois que vous avez raison, dit le ministre. Ce n'était pas par des voies normales, mais ces deux-là étaient bien accrédités par le ministère de la Justice. Nous achevons la vérification en ce moment.

Haupt avait branché son téléphone sur haut-parleur pour que son état-major puisse écouter.

— Je tiens à vous assurer, Monsieur le ministre, dit-il, que vous aurez une enquête juste et impartiale.

Puis il raccrocha.

Le chef d'état-major, un vieux briscard qui avait servi pendant dix ans sans interruption en plein Washington officiel, fut le premier à se rendre compte de ce qui s'était passé. Fort Bragg avait mis en déroute le ministère de la Justice lui-même et si jamais la Justice arrivait à renverser cette brillante offensive et à tourner ses batteries, elle ne pourrait que frapper Fort Dix. C'était l'effondrement de l'attaque et la chevauchée vers la gloire. Un désastre transformé en victoire.

Il bondit et, poussant un cri, il assena une claque sonore dans le dos de son officier supérieur.

— Bougre de sacré vieux bâtard, vous avez encore réussi !

Le capitaine aussi comprit qu'ils avaient gagné.

— Ouf, dit-il dans un grand soupir. Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

Le sergent, la poitrine bardée de décorations méritées dans des bureaux de Wiesbaden à Tokyo, se contenta de sourire.

— Si je puis me permettre et sauf votre respect, mon Général, on peut dire que vous en avez une sacrée paire.

Le général Haupt accepta l'hommage, puis sa mine s'assombrit brusquement.

— N'oublions pas que le ministère de la Justice, c'est aussi des êtres humains. Les pauvres diables.

— Et le commandant de Fort Dix, mon général ? demanda le capitaine.

— Je vais essayer de le tirer d'affaire si je peux, déclara Haupt. Mais il n'avait pas à se mêler de ça. Voilà ce qui arrive quand on accepte un personnel de bleus, sans entraînement. Il a toujours été dépassé.

— Mais le commandant de Fort Dix est un général aussi, mon Général.

— Je crois que le colonel pourra mieux expliquer, dit Haupt.

— Merci, mon Général, répondit le colonel et il se leva pour prendre la parole. Oui, le général de Fort Dix semble bien être un général. Mais seulement par un acte du Congrès et par promotions automatiques. Il a fait toute sa carrière loin du théâtre des opérations, voyez-vous. Il n'a pas de véritable expérience de l'armée.

— Je ne comprends pas, murmura le capitaine.

— Prenez l'exemple d'un homme qui sort de West Point, expliqua le colonel. On l'expédie directement à la tête d'un peloton combattant

en France pendant la Seconde Guerre mondiale. On le garde en manœuvres jusqu'à la guerre de Corée et puis on ne lui laisse rien faire, sinon commander un bataillon contre les communistes chinois et les Nord-Coréens, et avant qu'il ait pu acquérir une réelle expérience on l'envoie au Vietnam, bombardé responsable d'une division combattante. Où diable aurait-il eu de l'expérience ? Cet homme ne sait pas figurer un discours ni parler à des diplomates étrangers ou à des parlementaires en visite.

— Je vois, souffla le capitaine.

— C'est dur, mais c'est la vie, dit le général Haupt. Si vous voulez tirer avec des Horlands sur quelqu'un, engagez-vous dans la National Rifle Association ou dans la Mafia. Mais ne mettez pas les pieds dans cette armée.

— Des Howitzers, mon général. On ne les appelle pas Horlands.

— Quand on a servi autant d'années que moi dans cette armée, répliqua le général William Tassidy Haupt, on n'a pas le temps de s'amuser à ce genre de choses. S'il y avait eu de vrais généraux à la tête des Armées, nous ne serions jamais allés au Vietnam. N'importe quel bleu aurait pu voir qu'il n'y avait pas de bulletins de vote là-bas, pas de puissance industrielle, absolument aucun pouvoir politique. Mais ces gars avec leur mentalité enfantine ont toujours voulu jouer au soldat s'imaginant qu'on peut résoudre tous les problèmes de fond à coups de Horlands.

— À coups de Howitzers, mon général.

— Peu importe. Allons boire un verre. La journée a été rude.

*

* *

Au sanatorium de Folcroft, au bord du détroit de Long Island, Smith lut une multitude de rapports. Dès le début, il s'était soigneusement arrangé pour se brancher sur les voies de communication du Washington officiel, si bien que toute information confidentielle envoyée d'un bureau officiel à un autre bureau, et uniquement destinée à celui-ci, atterrissait aussi au sanatorium. L'usage intensif des ordinateurs simplifiait la chose. On n'avait besoin de personne pour vous apporter un rapport secret. On se branchait simplement et Folcroft avait une des plus grandes banques de données du monde.

Smith réfléchit aux derniers rapports. Quatre témoins morts. On n'avait vu personne sur les lieux. Les vagues s'assombrissaient dans le détroit. Une tempête menaçait. Un petit Hobie Craft, sa voile gonflée par le nordet fraîchissant, volait vers le port au ras des crêtes.

Le système des témoins était la raison d'être même de tout le travail de l'organisation depuis des années. Si l'entreprise était couronnée de succès, le crime organisé serait liquidé. Naturellement, il y avait aussi l'impuissance croissante de la police à venir à bout de la violence dans les rues et cela pouvait également causer un désenchantement assez profond dans la population pour faire naître un état policier. Mais c'était une autre affaire, un second problème à résoudre. Et quand ces deux problèmes seraient résolus, Smith et CURE pourraient fermer boutique.

Pour le moment, tout le travail, tout le sang versé n'étaient pas plus encourageants que la vue d'un paysage souillé par des papiers gras.

Quand les témoins ne se sentent pas en sécurité pour déposer, il ne peut y avoir de pouvoir judiciaire réel.

Smith avait joué ses deux atouts et non seulement ils avaient échoué, mais ils étaient devenus des suspects.

Smith prit un des rapports. C'était un mémorandum interministériel d'un dénommé William Tassidy Haupt, général de l'infanterie US. En bureaucrate habile, Haupt avait fait de Remo et de Chiun, accrédités par le « ministère de la Justice », les principaux suspects.

Haupt. Haupt ? Ce nom disait quelque chose à Smith.

Bien sûr. Smith composa un code sur le terminal de son bureau. Dans tout Folcroft, c'était le seul terminal qui pouvait recevoir un dossier complet. Les autres n'obtenaient que des extraits, où manquaient des mots, des lettres et des chiffres.

Haupt, lieutenant-col., USA, mort au champ d'honneur, Bastogne, 1944. Parfaitement. Parfaitement. Smith se rappelait le nom pour une raison très particulière. Il venait juste de quitter Dartmouth et entamait, pensait-il, une carrière intérimaire pour le gouvernement, pendant la Seconde Guerre mondiale, quand quelqu'un lui avait dit que ce colonel Haupt était inapte au combat, qu'on ne pourrait pas compter sur lui. Le colonel Haupt était un bureaucrate qui était resté capitaine de 1922 à 1941. Rien ne l'avait préparé à la guerre, et ce qui arrive toujours aux armées du temps de paix arriva. Les hommes de guerre prirent le commandement aux hommes de paix. Le colonel Haupt fut nommé à un bataillon d'intendance. Il y était au moment de la débâcle dans les Ardennes. Au lieu de se rendre quand tout semblait désespéré, Haupt détruisit les fournitures plutôt que de les laisser tomber aux mains de l'ennemi et transforma son unité en commando de guérilleros combattant derrière les lignes allemandes.

Smith, dans l'OSS, fut chargé de découvrir si les Allemands avaient assez d'essence pour assurer une dernière offensive et fut parachuté derrière le front pour entrer en liaison avec la petite bande de Haupt. Non seulement le colonel Haupt avait préparé une analyse correcte des réserves de carburant ennemies, mais, comme guidé par une main de génie, il avait compris que le carburant était le nerf de la guerre. Il avait par conséquent harcelé la défense des dépôts nazis par des petits assauts.

Cette froide journée de Noël, le colonel Haupt se battit avec ses intestins retenus dans son ventre par du sparadrap. Il se battit littéralement en mourant. Ça n'avait rien de particulier et le colonel Haupt ne devint pas un des héros renommés de la bataille de Bastogne. Un après-midi, la veille du jour où le ciel se dégagea assez pour qu'on vienne reprendre Smith, le lieutenant-colonel William Haupt s'assit au pied d'un arbre pour se reposer et ne se releva plus.

Un sacré soldat.

Il avait un fils. Haupt, William Tassidy, gén. de div. USA.

Tel père, tel fils, peut-être.

Smith décrocha un des téléphones bleus. Il fallut plus longtemps pour obtenir Fort Bragg que ne l'aurait exigé un appel téléphonique normal. C'était parce que le téléphone bleu était un « re-routeur » qui faisait passer les appels de Smith par diverses lignes interurbaines du Middle West avant de les faire aboutir. Si jamais un de ces appels était retracé, il se terminerait dans l'Idaho, l'Ohio ou le Wisconsin et jamais personne ne pourrait faire le rapprochement entre l'inoffensif Sanatorium sur le détroit de Long Island et l'appel téléphonique.

Un aide de camp du général répondit. Smith dit qu'il était le Pentagone et que Haupt devait répondre immédiatement.

— Il est occupé en ce moment, Monsieur, peut-il vous rappeler ? Je n'ai pas saisi votre nom.

— Vous allez m'amener le général Haupt au bout du fil en une minute sinon votre carrière et la sienne sont finies, répliqua Smith.

— Allô ? Ici le général Haupt.

— Général, j'ai lu votre rapport sur l'affaire Kaufmann et il ne me plaît pas.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Je n'aime pas vos suspects.

— Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un qui sait que vous avez pris les premiers suspects

commodes au lieu de risquer de chercher les vrais.

— Je n'ai pas à discuter avec quelqu'un qui ne s'identifie pas.

— Votre carrière. Général. Elle est finie. Vous trouverez les vrais tueurs ou vous êtes fini.

Smith jeta un coup d'œil sur le petit dossier de Haupt fils. Il y était fait vaguement mention d'un incident : ivresse et tapage nocturne avec atteinte aux bonnes mœurs, pendant que le général était encore à West Point. Cela s'était passé à New Paltz, dans l'État de New York.

— Nous sommes au courant de l'incident de New Paltz, général.

— Ha ! tonna le général Haupt. J'ai été déclaré innocent. Je devais avoir dix-neuf ans à l'époque.

— Mais nous savons que vous étiez coupable, dit Smith à tout hasard.

Dans ce temps-là, les tribunaux répugnaient à condamner les cadets de West Point pour des délits mineurs parce qu'ils risquaient d'être chassés de l'Académie, même pour des infractions minimales.

— Qui est à l'appareil, bon Dieu ?

— Ceux qui mettront fin à votre carrière.

— Grotesque. D'ailleurs, je ne peux pas être rendu responsable de l'échec du personnel de Fort Dix.

— Votre carrière, Général.

— Si vous êtes la CIA, vous avez encore plus d'ennuis que moi, ces temps-ci. Vous êtes vulnérable.

— Votre carrière, répéta Smith et, avec un petit ricanement théâtral, il raccrocha.

Tel père, tel fils, peut-être. CURE avait besoin de quelque chose. Il avait joué ses deux atouts majeurs et non seulement les meilleurs assassins de l'histoire du monde n'avaient pas pu protéger les témoins, mais ils ne savaient pas du tout comment les meurtres étaient commis. Sinanju, dont tous les Maîtres avaient soigneusement analysé les méthodes de tous les pays où ils se trouvaient, ne savait pas comment ces témoins avaient été tués. Plus de deux mille ans d'études dans l'impasse.

Tel père, tel fils. On pouvait toujours espérer. Haupt trouverait peut-être une piste là où Smith et son organisation n'avaient rien découvert.

(2) Military Police.

CHAPITRE IV

Salvatore Polastro, président de Dynamics Industries SA, de Polastro Immobilier SA, de Compo-Sciences SA et vénéré manitou du Grand Conseil des Bisons de Détroit – une organisation civique et confraternelle – venait d'inaugurer le nouveau complexe sportif du Saint-Nom et se lavait les mains lorsque quelqu'un occasionna à son poignet gauche une fracture comminutive.

Il savait que c'était une fracture comminutive parce qu'en faisant du ski trois ans plus tôt il avait subi une blessure semblable, en entrant en collision sur de la neige tâlée avec un autre skieur. Cinq fractures dans le poignet. Cette fois, c'était en tournant le robinet dans les toilettes des garçons du complexe sportif du Saint-Nom.

Il tourna simplement le robinet vers la gauche et puis sa main ne voulut plus rien tourner et il ressentit une douleur incroyable. Il se laissa glisser sur les genoux pour mieux bercer son bras gauche avec son bras droit. Il ne sentit même pas l'eau savonneuse qui mouillait le carrelage. Mais il sentit très nettement l'odeur du savon parce que sa figure reposait contre le lavabo.

— *Yaaaah*, gémit-il.

— Salut, dit derrière lui une voix aimable. Je m'appelle Remo et vous allez me parler.

— *Yaaaah*, répéta Salvatore Polastro.

— J'apprécierais quelque chose de plus intéressant que des gémissements. Vous m'avez causé un problème. Vous allez le décauser. Comment avez-vous tué Kaufmann ? Qui a fait ça pour vous ? Comment avez-vous arrangé ça ?

— Mon poignet. Je ne peux pas parler.

— Je vous ai laissé votre gorge pour que vous puissiez parler. Mais si vous ne voulez pas vous en servir pour me répondre, je l'emporterai.

Polastro n'avait pas vu ce qui avait broyé son poignet. Il fit gauchement demi-tour sur le carrelage savonneux pour voir son interrogateur. Il vit deux genoux, deux mains vides, une chemise de sport claire et une figure plutôt lasse. Comme il n'y avait pas de sang sur son poignet fracturé, il pensa que l'homme avait dû se servir d'un instrument contondant. Mais ses mains étaient vides.

Comment était-il entré, d'abord ? Où étaient Tony et Vito ? Il se

promit de régler cette affaire avec ses deux abrutis de gardes du corps. Ils profitent de vous, gras et bons à rien, et le premier cinglé qui attente à votre personne réussit.

— Plus de temps, dit Remo.

— À Chicago, le conseil de l'éducation, il y a quelqu'un. Il fournit le service.

— Les meurtres se font par contrat ?

— Des contrats spéciaux. C'est cher. Je ne suis pas en train d'avouer que j'ai lancé des contrats contre des gens. Et rien de tout ça ne sera recevable devant un tribunal. Il n'y a pas d'aveux.

— Je ne travaille pas pour les tribunaux. Comment fait cet homme ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça qu'il est cher.

— Son nom ?

— Je ne connais pas son nom.

— Combien prend-il ?

— Cent mille dollars d'avance. Cent mille une fois le travail accompli.

— Et vous voulez me faire croire que vous donnez cent mille dollars à quelqu'un dont vous ne connaissez pas le nom ?

— Oui, dit Salvatore.

Il vit une main s'approcher très lentement de son poignet valide, celui qui soutenait l'autre. Lentement, et pourtant il ne vit rien. Maintenant, son poignet droit soumis à un choc incroyable lui faisait un mal de chien. Il comprit que ce n'était pas une simple foulure. Il tomba assis sur ses talons. Ses deux mains, mollement reliées aux bras par deux poignets en compote, reposaient, inutiles sur ses genoux.

— On téléphone à un numéro spécial à Chicago et puis ils vous rappellent et vous disent où envoyer l'argent et ils prennent tous les renseignements sur le travail, expliqua Polastro.

— J'ai simplement besoin d'un nom.

— Le premier appel est adressé à un certain Warner Pell. C'est le directeur adjoint d'un programme d'avancement spécial.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il essaye d'empêcher les nègres et les attardés de gâcher les élèves.

— Par la force ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qu'il fait. Il n'est que le directeur *adjoint* de l'avancement spécial. On ne sait jamais ce qu'ils font. Ça ne me regarde pas. Dites, laissez-moi chercher un toubib.

— Vous êtes raciste, dit Remo.

— Qui ne l'est pas ?

— Des tas de gens.

Sur ce, Polastro vit un vieil Oriental se glisser dans les toilettes des garçons du nouveau complexe sportif du Saint-Nom. Un vieillard, avec de longs ongles et de petites mèches blanches entourant son frêle crâne doré comme de délicats rubans.

— J'ai entendu ça, dit l'Oriental. Tout système qui écarte les Blancs et les Noirs des vrais étudiants est bon.

Que faisait là ce vieux ? Où étaient Tony et Vito ? Ils laissaient entrer les gens comme dans un moulin.

— Je sais que vous ne voudriez pas nous mentir. Warner Pell, vous dites ?

Et Salvatore Polastro, éminent citoyen de Détroit, allait dire oui quand tout devint noir.

Quand il se réveilla il avait mal aux deux mains et elles étaient alourdies par de gros plâtres. Il vit au-dessus de lui un plafond blanc et qu'il était entre des draps blancs sous une légère couverture grise. Dans un lit. Il aperçut un interrupteur en plastique noir pendant d'un fil noir. Une sonnette. Il était dans un hôpital.

— Merde, dit Salvatore Polastro.

— Monsieur ? Vous êtes réveillé ? demanda une infirmière qui lisait un magazine.

— Non, je cause toujours dans le coma, grogna Polastro. Où sont mon chauffeur et mon secrétaire ? Tony ! cria-t-il. Vito, Vito ! Tony !

— Il faut vous reposer, Monsieur.

— Je veux Tony et Vito.

— Ils sont indisposés, Monsieur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils ne peuvent pas venir pour le moment.

— Allez leur dire que je les demande. Ils viendront.

— Je crains que non, Monsieur.

— Ils ont fichu le camp ?

— Pas précisément, Monsieur. Ils ont été trouvés dans le coffre

d'une voiture près du complexe sportif du Saint Nom. Juste après qu'on vous ait découvert sans connaissance, par terre, avec les poignets fracturés.

— Trouvés ? Comment est-ce qu'on les a trouvés ? C'est des types costauds.

— Dans le coffre avant d'une Volkswagen, souffrant d'hémorragies d'origine traumatique et de graves fractures multiples.

— Et ça veut dire quoi, ça ?

— Écrasés et en bouillie, Monsieur.

— M'en doutais. Bon. Téléphonez pour moi.

— Je n'en ai pas le droit. Vous devez être sous sédatifs.

— Pas de conneries. Il y a dix dollars pour vous.

— Je ne vais pas violer mon serment sacré d'infirmière pour dix malheureux dollars !

— Cent.

— Longue distance ou urbain ?

Polastro donna son numéro et dut offrir encore cent dollars à l'infirmière pour qu'elle quitte la chambre. Avant, elle dut coincer le combiné entre l'oreille droite et le menton de Polastro.

— Écoutez, ne répondez pas, dit-il. Je vais parler. À la fin, posez des questions si vous voulez. C'est une ligne ouverte. J'ai les deux poignets cassés. J'ai perdu deux de mes meilleurs gars. Il y a deux hommes qui vous cherchent. Ils doivent utiliser des espèces d'instruments de meurtre bizarres. Je leur ai donné votre nom. Bien obligé. Ils m'auraient tué. Mais vous pouvez les arrêter. L'un est chinetoque.

— Nous comprenons et espérons travailler avec vous en vue d'une solution progressive.

— C'est bon, ça, hein ?

— Il n'y a pas de bon ou de mauvais. Rien que des situations envers lesquelles nous devons tendre l'énergie communautaire. Au revoir.

Polastro rappela l'infirmière. Cette fois il voulait une communication en ville. Cette fois, elle pouvait rester. La conversation fut brève.

Il voulait quatre hommes tout de suite. Non, il se foutait qu'ils aient un casier. Au diable la façade. Sa peau était en jeu.

— Ça fera mille dollars, dit l'infirmière. Je ne savais pas que vous

étiez dans la Mafia.

— Où est-ce que vous apprenez des mots comme ça ? demanda Polastro.

— Oh, je sais. Tout le monde le sait. Vous avez des millions.

— Ne soyez pas ridicule.

— Je veux mille dollars ou je parle à qui veut bien m'entendre.

— Nous ne travaillons pas comme ça.

Quand les quatre hommes entrèrent dans la chambre d'hôpital, vingt minutes plus tard, l'infirmière comprit ce que voulait dire M. Polastro. Elle vit les physionomies, les yeux noirs glacés, le genre de gueules qui disent « nous fendons des crânes pour gagner notre vie ». Dans le fond, elle ne voulait pas tant d'argent. Pas du tout. Elle se ferait un plaisir de rendre service.

— Donnez-lui cent dollars, dit Polastro et un seul billet de cent se détacha d'un rouleau aussi épais qu'une descente de gouttière.

Comme l'expliqua Polastro aux hommes qui l'aidaient à sortir de la chambre d'hôpital, un à chaque bras, il affrontait maintenant des tueurs dont il ne connaissait pas les méthodes. Par conséquent, ils devaient être prêts à tout. À n'importe quoi. Électronique, balles, mains, couteaux, tout.

— Faut bien qu'ils fassent ça avec quelque chose, dit un des hommes, flatté d'être promu au rang de garde du corps. Ils ne passent pas à travers les murs ni rien, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, dit tout le monde sauf Polastro qui murmura :

— J'espère que non.

Les deux derniers étages d'un de ses immeubles étaient libres. Donc, juste au cas où sa maison à Grosse Pointe serait surveillée, il s'y installa. Les portes des ascenseurs n'ouvraient pas à ces étages.

Une équipe de garde permanente était postée dans l'escalier et sur le toit. Des rideaux étaient tirés devant les fenêtres pour que personne ne puisse tirer de loin avec un fusil à lunette. On entassait des provisions et les repas furent préparés sur place. Un des hommes de main devait goûter la moitié de tous les plats et puis Polastro gardait le plat à côté de lui pendant une heure, pour s'assurer que personne d'autre n'y touchait. Après soixante minutes d'attente, il demandait au goûteur comment il se sentait. S'il allait bien, Polastro mangeait. S'il y avait un doute, le moindre soupçon de nausée ou de vertige, Polastro renvoyait le plat. Personne ne pouvait quitter ces étages.

Tous les téléphones étaient coupés pour qu'aucun des hommes ne

puisse appeler l'extérieur. Le seul appareil en état de marche était celui de Polastro, et il le gardait sur ses genoux.

Ce manège dura exactement vingt-quatre heures et trente-et-une minutes. Le lendemain, à midi quarante-cinq, les gardes furent rappelés du toit, les rideaux furent ouverts et tout le monde s'en alla, avec le corps de Salvatore Polastro, père bien-aimé de Maureen et d'Anna, mari de Consuelo, président de Dynamics Industries SA, de Polastro Immobilier SA, de Compo-Sciences SA et vénéré manitou du grand Conseil des Bisons de Détroit.

— Il sera douloureusement regretté, dit le président du fonds de construction du complexe sportif du Saint Nom.

« Brutalement, des complications, dans sa maison de Grosse Pointe », disait la notice nécrologique. Les complications se situaient au-dessus de la taille. Les gardes du corps avaient eu du mal à gratter son torse des murs et des rideaux. Les plâtres de ses poignets, cependant, restaient intacts, ce qui fit dire à un porte-parole de l'hôpital que les « complications » n'avaient pu être causées par la très simple intervention chirurgicale pratiquée dans l'établissement.

La mort de Polastro avait été ordonnée par le Dr Harold W. Smith, dans le vague espoir qu'elle pourrait décourager d'autres d'avoir recours au nouveau service de meurtre par contrat dont Remo avait parlé à Smith. L'idée générale était qu'il serait stupide de tuer un témoin pour ne pas se retrouver en prison, alors que cela vous garantissait de finir en tache grasseuse sur le mur de votre living-room. Smith ne pensait pas que ce serait efficace, mais rien d'autre ne l'était. Ça valait la peine d'essayer.

Pendant ce temps, Remo et Chiun étaient arrivés à Chicago, avec seulement trois des quatorze grandes malles-cabines de Chiun. Ils ne devaient pas rester longtemps, mais Chiun avait remarqué que les plans de Remo ne paraissaient pas comblés de succès.

— Vous voulez dire que je baisse ?

— Non. Parfois les événements sont plus forts que les gens. Changer les formes de pensées et les méthodes d'action par suite de difficultés est une folie. C'est l'échec.

— Je ne comprends pas, petit père, dit Remo qui s'était attendu à une suite ininterrompue de *je-te-l'avais-bien-dit* après la perte de Kaufmann, car Chiun l'avait bien averti qu'il n'y avait aucune chance de sauver cet homme. Ne m'avez-vous pas critiqué à la base militaire parce que je refaisais constamment la même chose ? Vous vous souvenez ? Le riz, la barrière qui fuyait et le chien assassiné ?

— Tu n'écoutes jamais. Je ne t'ai pas critiqué pour ça. Je t'ai

expliqué une réalité, je t'ai dit que cet homme était mort. Mais je n'ai pas dit que tu devais changer. Si un paysan plante du riz pendant des dizaines d'années et puis si une année il y a une mauvaise récolte, doit-il s'arrêter de planter du riz ?

— Il devrait chercher pourquoi la récolte a été mauvaise, dit Remo.

— Ce serait bien, mais pas indispensable. Il devrait continuer de planter le riz de la manière qui a si bien marché avant.

— Faux ! protesta Remo. Il est indispensable de savoir ce qui a mal tourné.

— Puisque tu le dis, murmura Chiun avec une douceur surprenante.

— Et autre chose, dit Remo. Pourquoi est-ce que vous ne râlez pas autant que d'habitude ?

— Râler ? demanda Chiun. Est-ce que ce n'est pas le mot qui veut dire se plaindre ? Est-ce que ce n'est pas le mot qui ridiculise ? N'est-ce pas le mot signifiant un bavardage inutile et incessant ?

— Si, répondit Remo en regardant le gros chauffeur de taxi charger les malles de Chiun à l'arrière de la voiture, dans le coffre et sur le toit.

L'air de Chicago était tellement chargé de suie qu'on aurait pu le servir à la louche. Un des inconvénients du développement du système sensoriel c'était que lorsqu'on vivait dans un air pareil, on aurait préféré ne pas avoir de sens du tout. Respirer l'air de Chicago, c'était un repas.

— Tu dis que je râle ? demanda Chiun.

— Eh bien, oui. Des fois.

— Je râle ?

— Oui.

— Je râle !

— Oui.

— Je prends un pâle morceau d'oreille de cochon, je l'élève au-dessus de l'endroit d'où il vient, je lui donne des pouvoirs et des sens dépassant tout ce que son histoire familiale a jamais connu et je râle ! Je le glorifie au-delà de ses limites et il se promène en révélant des secrets à un charlatan qui raconte des stupidités sur les ondes du cerveau et la respiration. Je lui donne la sagesse et il la méprise. Je le nourris, je l'aime et il produit de la putréfaction et se plaint que je râle. Je râle !

— Avez-vous dit « aimer », petit père ?

— Ce n'est qu'une façon de parler menteuse de Blanc. Après tout, je suis un râleur. Je râle.

Chiun demanda au chauffeur de taxi, qui affrontait maintenant une circulation dense en roulant vers le centre de Chicago, s'il avait entendu râler.

— Des deux, qui est le râleur, à votre avis ? demanda Chiun. Allons, soyez franc.

— Le type blanc, répondit le chauffeur.

— Comment avez-vous fait ça ? demanda Remo étonné.

Il n'avait pas vu d'argent passer entre Chiun et le chauffeur, ni Chiun faire pression sur un des centres nerveux de l'homme.

— J'ai confiance dans la franchise de notre brave chauffeur. L'Occident n'est pas complètement pourri, ni ingrat, ni râleur... Je râle, *hé, hé*, caqueta Chiun. Je râle.

Chiun ne pouvait pas râler, pour une multitude de raisons. Remo les entendit toutes, en détail, pendant le trajet vers le Conseil de l'Éducation. La dernière étant que ce n'était pas Chiun qui avait perdu Kaufmann, ce n'était pas Chiun qui avait donné cinquante-sept chances différentes à l'ennemi, pas Chiun qui avait perdu son temps dans cette base militaire. Pourquoi pas Chiun ? Parce que Chiun n'était pas un râleur.

— Écoutez, petit père, je suis un peu inquiet. Smitty a dit que nous devons éviter Chicago jusqu'à ce qu'il se renseigne sur ce type. Je ne fais peut-être pas ce qu'il faut.

Et, pour cette rare fois, le Maître de Sinanju glapit :

— Qui ai-je instruit, toi ou Smith ? Qui sait ce qui est bien, un empereur gâteux, dont il y a treize à la douzaine à chaque génération, ou l'habile produit de Sinanju ? Tu es merveilleux, imbécile, et tu ne le comprends pas encore.

— Merveilleux, petit père ?

— Ne m'écoute pas, je râle, dit Chiun. Mais mets-toi ça dans la tête. Quand tu étais dans cet avant-poste militaire, à faire ce qu'un simple empereur t'avait dit, tu as échoué. Maintenant tu réussiras parce que tu fais ce que tu sais faire, ce que je t'ai appris à faire. Immobile, même une pierre n'est pas en sécurité. En roulant, elle emporte tout avec elle. Va.

À ce moment, le chauffeur de taxi qui s'était attendu à un gros pourboire en supposant qu'un mensonge valait plus que la vérité sur le marché du pourliche, observa que, peut-être, l'Oriental râlait un peu. Cependant, il ne s'étendit pas sur ce sujet. Il avait des soucis plus

importants et immédiats, par exemple : dégager ses oreilles du déflecteur triangulaire de sa portière. Son nez était tout près du rétroviseur latéral et ses oreilles pincées ne lui permettaient pas de retirer sa tête. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était comment sa tête pouvait se trouver là. Il avait fait sa réflexion sur le râlage et puis il s'était demandé comment faire passer ses oreilles par le cadre chromé et ramener sa tête à l'intérieur du taxi. C'était ce qu'il voulait maintenant, plus que tout au monde. Il entendit l'Oriental dire au type blanc d'avoir confiance en lui-même et puis l'Oriental interrompit son caquet assourdissant un moment et le chauffeur en profita pour dire :

— Je me demande, comme ça, si vous pourriez m'aider à rentrer dans le taxi, plus ou moins.

— Vous demandez de l'aide à un râleur ?

— Vous ne râlez pas, assura le chauffeur.

Il sentit une brève chaleur contre ses oreilles et soudain sa tête fut de nouveau à l'intérieur et le plus ahurissant, c'était que le déflecteur n'était même pas faussé. Non-Monsieur, le Monsieur n'était pas du tout un râleur, Monsieur, eh oui Monsieur, c'était bizarre, de nos jours, Monsieur, les gens n'écoutent plus les bons conseils.

Chiun le pensait aussi. Même les serviteurs des transports, quand on les raisonnait bien, savaient trouver la solution juste.

Au Conseil de l'Éducation de Chicago, quelque chose n'allait pas. Les gens marchaient rapidement, lançaient des ordres brefs. Des groupes inquiets se bombardaient de questions.

— Que s'est-il passé ? demanda quelqu'un et plusieurs voix répondirent.

— Warner Pell. À son bureau.

— Quoi ?

— Mort.

— Non !

— Si.

— Ah, mon Dieu. Non !

Et pendant ce temps-là, dans un autre groupe :

— Que s'est-il passé ?

— Warner Pell.

— Quoi ?

— Mort.

— Non !

— Si.

— Ah, mon Dieu ! Non !

Remo s'approcha d'un groupe.

— Vous dites que Warner Pell est mort ? Demanda-t-il.

— Oui, répondit une femme mafflue avec de grosses lunettes à monture de strass pendant par un cordon sur une ample poitrine qui semblait tendre à craquer son soutien-gorge de nylon renforcé, vestiges informes de ce qui aurait pu, quinze ou vingt ans plus tôt, servir à nourrir des bébés.

— Comment ? demanda Remo.

— Une balle. Assassiné.

— Où ?

— Au bout du couloir. Un assassinat au Conseil de l'Éducation. Ça devient pire qu'une salle de classe. Mon Dieu, que va-t-il encore arriver ?

— Pire qu'une salle de classe, dit une autre femme.

Remo aperçut deux uniformes bleus au fond du couloir. Il avait encore sa carte d'accrédité du ministère de la Justice. Il s'en servit.

D'un signe de tête, les deux agents autorisèrent Remo à entrer dans le bureau. Il sentit que quelque chose n'allait pas, rien de visible, mais une soudaine rupture de rythme. Si les gens n'en ont pas conscience et ne se contrôlent pas, une découverte soudaine de l'esprit est révélée par le corps. Chez certains c'est un rugissement, comme les sursauts médusés de Cary Grant. Chez d'autres, c'est un amortissement plus subtil des muscles faciaux. Un des flics le désignait ; il tourna le dos à Remo et chuchota quelque chose à l'autre qui, naturellement, ne regarda pas Remo, mais en observant ses épaules on pouvait les voir se hausser légèrement, en réaction à ce qui lui était dit.

Une grande pancarte en carton était accrochée à la porte de l'antichambre donnant dans le bureau.

*Programme d'avancement spécial
Warner Pell, Directeur-Adjoint
Pour la Coordination*

À l'intérieur, Pell ne coordonnait rien. Un bras reposait sur l'accoudoir d'un canapé, la tête était rejetée en arrière, au-dessus d'un bavoir de sang. Quelqu'un lui avait tiré dessus plusieurs fois, sous le menton. Les yeux morts fixaient le plafond. Un photographe de la police fit partir un flash. Pell avait devant lui une petite chaise.

Remo montra ses papiers.

— Vous savez qui a fait le coup ?

Un inspecteur dont la chemise blanche avait capitulé devant la chaleur estivale du dehors et dont la figure avait conclu depuis longtemps un pacte semblable avec son métier, répondit :

— Non.

— Comment a-t-on fait ?

— Calibre 25, sous le menton.

— Alors le tueur devait être plus bas que lui.

— C'est ça, dit l'inspecteur.

Encore une fois, un coup de bas en haut. C'était comme ça que Kaufmann avait été frappé.

— Personne n'a vu l'assassin partir ?

— Personne. Pell interrogeait un gosse à problèmes. Le gosse était dans un tel état de choc, il ne pouvait pas parler.

— Le gosse, peut-être. Quel âge a-t-il ?

— Un même. Neuf ans, bon Dieu. Vous autres de la Justice, vous êtes vraiment des marrants. Un petit même de neuf ans, pas un suspect.

— Je pensais qu'il pouvait en avoir quinze ou seize.

— Non, un mouflet.

Dans l'antichambre, une femme blanche coiffée à l'afro avec une mine indignée capable de putréfier une brise de montagne, voulut savoir à quoi jouait la police en bouleversant son emploi du temps. Si ses vêtements n'avaient pas été aussi sombres et sévères, avec une lourde ceinture de cuir ornée d'une boucle de cuivre qui avait plutôt l'air d'abriter une ambassade étrangère qu'un nombril, elle aurait pu être jolie. Elle devait avoir trente ans, mais sa bouche en avait cinquante. Sa voix évoquait un évier qu'on débouche au Destop.

Un petit garçon de neuf ans se tenait humblement à côté d'elle, attendant des instructions.

— Je suis madame Kaufpersonne et j'exige de savoir ce que la police fait ici sans ma permission.

— Il y a eu un homicide, Madame.

— Je ne suis pas votre dame. Je suis une femme. Vous, dit-elle à Remo. Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

— Je ne vous connais pas non plus, répliqua Remo.

— Je suis le directeur de coordination de l'avancement

motivationnel.

— C'est les attardés, dit un inspecteur.

— Non, dit un autre. Les attardés c'était Pell.

— Qu'est-ce que l'avancement motivationnel ? demanda Remo, en regardant les deux agents entrer et boucler la porte.

Ils avaient dégainé. Parfait. Deux à la porte, Remo passerait entre eux quand ils avanceraient, en veillant à ce qu'ils ne tirent pas et ne blessent personne, surtout pas le petit garçon qui était avec M^{me} Kaufpersonne.

— L'avancement motivationnel est exactement ce que le mot veut dire. Par une motivation viable signifiante, nous faisons avancer positivement les sous-accomplisseurs vers une plus grande utilisation de leur potentiel.

— C'est les petits cossards, expliqua un des inspecteurs.

Sur ce, le premier agent de la porte procéda à sa manœuvre. Avançant entre M^{me} Kaufpersonne et Remo, il braqua son pistolet sur Remo en annonçant :

— Bouge pas, toi. C'est le suspect qui se prétend du ministère de la Justice, Sergent. C'est lui. Avec ce drôle de prénom.

C'était plus un exercice de jongleur qu'autre chose. Remo devait empêcher le pistolet braqué sur lui, celui que dégainait l'autre agent en tenue et les deux qu'exhibaient les inspecteurs de tirer sur quelqu'un, lui-même de préférence. Alors quand le premier annonça que Remo ne devait pas bouger, il se glissa derrière un inspecteur et le poussa dans l'angle du bras armé de l'agent, puis il fit pivoter le second inspecteur dans le coin de la pièce et ensuite il passa simplement entre les corps qui s'écroulaient vers le dernier policier dont l'arme était levée et prête à tirer. Remo posa un index sur les nerfs de la main droite armée. Aux yeux d'un simple observateur, la scène avait l'air d'un groupe de gens tombant soudain les uns sur les autres tandis qu'un homme plutôt mince semblait passer tranquillement entre eux.

Aucun mouvement n'avait quoi que ce soit de très particulier il ne s'agissait que de simples petites poussées. La seule différence, c'était que pour une personne entraînée, le temps s'écoulait plus lentement.

Remo était passé devant le dernier agent et traversait l'antichambre quand il sentit une piqûre au creux de ses reins. Il savait que ce ne pouvait pas venir d'un des pistolets de la police parce que l'impact était trop léger. Il se retourna. Aucune arme n'était pointée vers lui. M^{me} Kaufpersonne battait des bras. Pourtant, quelqu'un lui avait

apparemment tiré dessus. Il fut heureux que le petit garçon n'ait pas été touché. Remo sortit de l'antichambre. Son corps venait à peine d'accepter l'intrusion de l'objet. Il sentirait bientôt la douleur.

Quand il franchit la porte d'entrée, il eut l'impression qu'on enfonçait un tisonnier rougi à blanc dans son dos. Il ralentit sa respiration et, avec elle, sa circulation. Par conséquent, quand il atteignit le taxi il marchait lentement parce que le ralentissement de la circulation ralentissait aussi les jambes.

— J'ai été blessé, dit-il en tombant sur le siège arrière.

Avec sa main, il bloqua la circulation dans la région touchée.

— Idiot, dit Chiun.

D'une claque, il chassa la main de Remo de la blessure et plaqua la sienne à la place. Il fit signe au chauffeur de démarrer promptement. Normalement, le chauffeur aurait déclaré qu'il ne voulait surtout pas se mêler des affaires des autres, mais il avait déjà été éduqué de manière à ne pas discuter avec le Maître de Sinanju.

— Idiot, répéta Chiun. Comment peux-tu m'arriver tout blessé ? Comment peux-tu me faire ça ?

— Je ne sais pas. J'exécutais un simple mouvement et j'ai senti cette douleur dans mon dos.

— Simple mouvement ? Douleur dans le dos ? Tu dormais ? Qu'est-ce que tu faisais ?

— Je vous l'ai dit, un simple mouvement. Ce n'est qu'une blessure superficielle.

— Enfin, je devrais au moins être reconnaissant pour ça, grogna Chiun et il ajouta en coréen que c'était de la pire ingratitude de la part de Remo de risquer la destruction de tout ce que Chiun avait fait pour lui.

C'était une profanation des valeurs de Sinanju, que Remo ose risquer sa vie.

— Je ne l'oublierai pas, petit père, murmura Remo, mais il souriait.

— Ce n'est plus une simple vie blanche que tu risques. J'espérais t'avoir arraché cette idiotie de courage de l'Occident qui amène les hommes à ignorer le sens remarquable et utile de la peur.

— Ça va, ça va. Cessez de râler. Je ne sais pas d'où j'ai été frappé.

— L'ignorance est encore pire que le courage.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé.

En coréen, parce que le chauffeur de taxi pouvait écouter, Remo

expliqua par le menu, tout ce qu'il avait fait dans le bureau de Warner Pell et tout ce qu'avaient fait les autres.

— Et qu'a fait l'enfant ? demanda Chiun.

— Le petit garçon ? Rien, je crois.

— Quand tu as arrangé les pistolets des policiers, tu pensais aux pistolets. Alors ces armes ne t'ont pas blessé.

— Ma foi, l'une d'elles l'a bien dû.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas.

— Alors ce n'était aucun des pistolets des policiers. C'est ainsi. Car nombreux sont les hommes qui guettent l'épée et qui sont tués par la pierre, et nombreux sont ceux qui guettent la pierre et l'épée et sont tués par la massue. Mais celui qui utilise pleinement tous ses sens n'est pas tué par la chose qu'il guette.

— Je suis Sinanju. J'utilise mes sens.

— Il y a un organe dans le corps appelé le broyeur.

— Vous voulez dire l'appendice.

— Nous l'appelons le broyeur. Dans le temps, il y a longtemps, cet organe broyait les aliments grossiers. Mais il est devenu inutile quand l'homme a commencé à manger de simples graines. Et il a cessé de travailler. Aujourd'hui, si un homme mangeait un poisson avec toutes ses arêtes, son corps serait blessé parce que le broyeur ne marche plus, bien que l'homme l'ait toujours dans son corps.

— Qu'est-ce que vous racontez ? En ce moment, j'ai autant besoin de vos petites histoires que d'un abcès.

— Tu as toujours besoin de mes petites histoires pour comprendre.

— Qu'est-ce que mon appendice vient faire dans tout ça ?

— Ce qui est clair est clair. Ce qui n'est pas clair est plus clair.

— Bien sûr, dit Remo. Des écailles de poisson. Ce sont les arêtes de poisson qui ont fait le coup. Sur le moment, j'ai cru que c'était une balle dans mon dos. J'espère que l'asticot et l'hameçon ne sont pas restés dans la plaie.

— Ridiculiser est simplement une façon de dire que quelque chose te déclasse.

— Me dépasse.

— On ne doit pas expliquer les mystères de l'univers à un crapaud.

— Reprenons. Peut-être, si nous ne parlions pas coréen, vous iriez

plus doucement avec les devinettes.

La douleur abandonnait le dos de Remo, tandis que la main de Chiun agissait doucement sur les nerfs entourant le petit trou dans la chair.

— Des devinettes ? Pour un imbécile dans le noir, une bougie est la plus grande des énigmes, car où est allé le noir ? Cela n'a rien à voir avec la bougie, mais tout avec l'imbécile.

Et sur ces mots, Chiun se tut. Mais Remo insista et finalement Chiun lui demanda :

— Quel sens, dont tu n'as pas besoin, a été débranché ?

— Aucun.

— Faux. Il est tellement débranché que tu ne t'en aperçois même pas.

— Un sens ? Un sens ?

— Quand tu as regardé les pistolets, quels objets n'as-tu pas regardés ? Des choses qui ne représentaient pas un danger pour toi, oui ? Et qu'est-ce qui n'était pas un danger pour toi ? Tu ne sais pas ce qui n'était pas un danger ? Tu ne peux pas penser à ce qui n'était pas dangereux ?

Remo fit un geste vague.

— Est-ce que le bureau ne représentait aucun danger ?

— C'est ça. Le bureau.

— Est-ce que les murs ne représentaient aucun danger ?

— Vous savez que j'observe les murs. Comme vous, j'ai conscience des murs quand j'entre dans une pièce.

— Exact. Mais pas un bureau. Or nous savons tous les deux que beaucoup de murs sont des pièges cachés. Mais pas les bureaux, alors tu n'as pas observé ce bureau. Qui étaient les gens, dans la pièce ?

— Les deux agents en tenue, les deux inspecteurs, M^{me} Kaufpersonne et le cadavre. Vous ne voulez pas dire que le cadavre a fait le coup ?

Chiun soupira.

— Quelle chance nous avons, quelle chance infinie que tu sois vivant. Tu devrais être mort.

— Qui ? Allez, dites-le-moi !

— Je te l'ai dit et maintenant je te dis surtout que ton ignorance montre à quel point ces assassins sont dangereux. On ne les voit pas. Tu les vois, mais tu ne les vois pas.

— Qui, bon Dieu, qui ?

— L'enfant, dit Chiun. Pense à tous ceux qui sont morts. N'y avait-il pas des enfants à la base militaire, dans la maison même quand Kaufmann est mort ? Oui, il y en avait. Et où cette autre victime a été tuée, sinon dans une cour d'école parmi des enfants ? Et si ce n'est pas encore assez clair pour tes yeux chassieux, comment est-ce que tous ces gens ont été tués ? Par des bombes qu'un enfant peut lancer ou laisser. Ou par des balles d'une arme de petit calibre. Et quel est l'angle d'impact de ces balles dans les corps ? Sous le menton, de bas en haut, la direction qu'un enfant utilise. Un enfant qui pourrait dissimuler une petite arme, mais pas une grosse, un enfant que des gardes du corps auraient simplement l'idée de chasser, mais pas de s'en protéger. Un enfant qui n'est jamais remarqué comme une personne, pas même par toi qui as été blessé par un enfant.

— Mince, fit Remo.

Et Chiun regarda défiler les rues de Chicago.

— Mince, refit Remo.

— Dites, vous causez drôlement, vous autres, dit le chauffeur. C'est du chinois ?

— Non, répondit Chiun. C'est la langue.

— Quelle langue ?

— La langue, dit Chiun.

— Du japonais ?

— Non. Le japonais c'est du japonais. La langue est la langue.

La conclusion était inévitable. Tous les hommes blancs étaient stupides, aussi stupides que les Chinois et les Africains. Ou les Coréens du Sud ou même ceux de Pyong Yang dans le Nord. Stupides. Seul Sinanju était digne d'abriter la lumière de la sagesse, sauf bien entendu les pêcheurs près des docks et les coupeurs de bois et les villageois qui vivaient du labeur des Maîtres de Sinanju.

Par un simple processus d'élimination, Chiun avait réduit le monde au Maître de Sinanju, qui était digne, et à tous les autres, qui ne l'étaient pas.

Même les Maîtres n'avaient pas tous été parfaits. Il y avait celui, sous le règne des Tang, qui était devenu corpulent et paresseux, préférant laisser les autres faire son travail. Et on ne pouvait pas toujours croire les histoires sur les ancêtres parce que parfois les oncles et les tantes ne racontaient pas avec la plus grande fidélité les exploits des parents.

Même le Maître qui avait entraîné Chiun avait eu des défauts.

Chiun pensa tristement qu'il n'y avait qu'une seule personne dans le monde dont l'intelligence, la sagesse et la force étaient dignes d'admiration.

Et comment cette personne pourrait-elle dire à son élève, Remo, que Remo pourrait être sans défense ?

CHAPITRE V

La balle avait fait peu de dégâts. Dans une petite chambre de motel des environs de Chicago, Chiun put l'extraire avec l'aide de Remo. Les longs ongles sondèrent la plaie. Remo détendit et contracta ses muscles. Sa figure était posée sur une serviette blanche propre qui sentait le détergent. Le tapis avait été lavé avec un savon à l'odeur puissante. Remo respirait lentement, méticuleusement, régulièrement, pour hausser son seuil de la douleur. bercé par sa respiration, dans un état de demi-sommeil il se rappela son premier entraînement, son ancienne vie de hamburgers et de boissons sucrées, un pistolet à sa ceinture quand il était agent en tenue dans cette ville du New Jersey, avant que le coup monté par le Dr Smith le fasse entrer dans sa nouvelle vie.

Il se souvint des bières fraîches, des rendez-vous, et aussi de la façon dont on lui suggérerait en douceur un mariage avec Kathy Gilhooly dont le père était commissaire adjoint, ce qui n'était pas mal... Il revoyait la nuit où, dans la maison paternelle, en plein vestibule, elle avait furtivement fait lever, à la main, son ardeur, tout en lui disant : « quand nous nous marierons, tu auras la fleur. Je la conserve pour toi, Remo ».

Des conserves, elle pouvait en faire ! Et bien hermétiques ! Quand il avait été accusé d'avoir tué ce revendeur, le commissaire Gilhooly avait essayé de faire supprimer les preuves, de s'entendre avec le procureur, mais l'organisation de Smith était déjà à l'œuvre et Gilhooly avait dû battre en retraite et dire à sa fille de trouver quelqu'un d'autre. Remo s'était souvent demandé ce qu'elle était devenue, si elle avait fini par avoir cette maison pour deux familles, avec un mari, la bague d'un demi-carat, quatre enfants et un nouveau poste de télé couleur tous les cinq ans. Un bar au sous-sol était sa grande ambition et, peut-être, si Remo était devenu inspecteur-chef, une maison d'été à Spring Lake, New Jersey, dans la douce proximité des hommes politiques.

Remo sentit sortir la balle. Ah, quelle main experte, quel œil visionnaire peuvent ainsi parvenir à une telle perfection ? Il avait perdu cette vie et lui avait accordé en échange plus de deux mille années du génie humain. Pétri d'une puissance si ancienne qu'elle avait sans doute précédé l'écriture.

Chiun racontait des histoires du premier maître qui avait exercé

son art redoutable.

Comment le cercle flamboyant était descendu des cieux pour enseigner au premier Maître de Sinanju qu'il y avait de meilleures façons d'utiliser son corps et son esprit. Avant l'écriture. Les mains de Chiun massèrent la blessure et Remo plongea plus profondément dans son esprit là où il pouvait sentir le sang circuler dans chaque veine et artère. Les Yogis faisaient ça, mais le Sinanju était bien plus vieux que le yoga, aussi vieux que les premières bandes qui cueillaient le riz sauvage dans les marais où les lourds dinosaures traînaient leurs derniers jours alors que de petits hommes rampants s'apprêtaient à conquérir le monde. Était-ce si vieux ? Non, pas si vieux. Les mots écrits dans tous les livres que Remo avait pu trouver disaient 2800 avant Jésus-Christ.

Vieux. Vieux comme son cœur, qui se reposait maintenant sur cet unique battement, son corps n'ayant plus besoin de sang. L'arrêt. Dans la lumière blanche obscure, l'arrêt. L'immobilité. Un avec l'être.

Un battement de cœur. Un seul. Lentement, émerger ; l'esprit s'élève, s'éloignant de Kathy Gilhooly et des petits gants blancs qu'elle portait lorsqu'en guise de contrat de mariage, et de consommation, elle jouait à touche-pipi. « Remo, je te jure. Je ne peux pas attendre ton corps. »

Vieux. Plus vieux que le soleil levant. La source solaire de tout. Sinanju. De nouveau le tapis sentit le savon violent, la serviette son détergent. Remo était dans une chambre de motel et Chiun jetait un petit objet de métal dans un cendrier. Remo leva les yeux. C'était la balle.

— Ton corps ne l'a même pas reçue comme il aurait dû. Elle a déchiré les tissus, grogna Chiun.

— Je ne m'y attendais pas.

— Tu n'as pas besoin de me le dire. J'ai vu, dit Chiun dont les longs ongles étaient propres. Je déteste les balles. Avec les armes à feu, comme nous en avons peur, tout homme devient son propre assassin.

— Vous savez, petit père, parfois quand je plonge dans l'esprit profond, je me demande si nous devrions prendre la peine d'être des assassins.

— Ça, naturellement, c'est le danger de l'esprit profond. Mais ne t'inquiète pas, ça passe.

Remo s'étira, respira et but finalement un verre d'eau. Quelqu'un entraînait ces gosses à être des tueurs. Il avait cru que c'était Pell, mais Pell était mort. Trouver le quelqu'un, démanteler son

organisation et finir sa journée. Le gros problème avait été résolu. Le *comment*. C'était de petits mômes.

Curieux qu'aucun n'ait parlé, depuis le temps. L'entraînement avait dû prévoir ça. Remo se dit qu'il avait au moins une piste. Le gamin qui lui avait tiré dessus. Le gamin avec M^{me} Kaufpersonne. Drôle de nom, Kaufpersonne.

— Attention, dit Chiun quand Remo arriva à la porte. Attention aux enfants.

— Des gosses ?

— Tu t'es déjà battu contre un enfant ?

— Pas depuis la petite école.

— Alors comment peux-tu te juger de taille à affronter un enfant ? Ces choses-là ne doivent pas être prises pour argent comptant.

— Je n'ai jamais rien affronté que je ne pouvais pas vaincre et les enfants sont plus faibles que tout ce que j'ai eu à vaincre. Par conséquent, petit père, avec un grand courage je m'en vais risquer ma vie dans les maternelles.

— Imbécile, dit Chiun.

— Je ne comprends pas.

— Ne va pas gaspiller ce précieux cadeau qui t'a été fait, depuis tant d'années. Abandonne tes préjugés. Ne présume pas.

— C'est bon, petit père. Si cela peut vous faire plaisir, je n'aurai pas d'idées préconçues. Je ne présumerai pas.

*

* *

Il n'y avait qu'une Kaufpersonne dans l'annuaire de Chicago. Remo présuma que c'était celle qu'il cherchait. Ce nom suivait une liste interminable de Kaufman et de Kaufmann. Le double N indiquait une origine allemande et un seul N, l'origine juive, en général. Dans ce cas, y avait-il des Kaufpersonne allemands ?

Roberta Kaufpersonne habitait un grand immeuble moderne, une tour avec de la moquette neuve, des murs fraîchement peints et deux agents gardant son appartement. Remo recula au coin du couloir dès qu'il vit les uniformes. Il passa par une porte « sortie » qui donnait sur un escalier. Il grimpa douze étages de plus, jusqu'au toit puis, calculant quelle partie devait être à l'aplomb de l'appartement de M^{me} Kaufpersonne, il enjamba le petit garde-fou de métal, attrapa d'une main un rebord de fenêtre, rebondit, se détacha du mur, attrapa un nouveau rebord, rebondit, hop, pop, douze fois en descendant. Il

vit le dos d'une bonne femme, brune, coiffée à l'afro, qui se régala d'une émission télé pour gosses, il souleva la fenêtre à guillotine, enjamba, saisit de la main gauche les cordes vocales et susurra :

— N'ayez pas peur, madame Kaufpersonne, je ne vais pas vous faire de mal. Je suis là pour vous aider. Mais il faut dire aux cerbères à votre porte de s'en aller. Hochez la tête si vous acceptez de le faire.

De la terreur dans les grands yeux bleu-gris, mais la coiffure afro s'inclina en tremblotant. Remo relâcha sa pression sur les cordes vocales. En tremblant, M^{me} Kaufpersonne se leva, grande, sculpturale, la démarche régulière, posée. Remo resta près d'elle quand elle fut à la porte. Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

— Merci d'avoir attendu, dit-elle. Maintenant ça va aller.

— Vous avez fait assez d'histoires pour nous avoir ici. Z'êtes sûre que vous voulez pas qu'on reste ?

— Absolument.

— Bon. Mais il faut que vous appeliez le capitaine, au poste, pour les ordres. Il vous donnera son accord.

— Certainement.

Comme si elle était programmée par un ordinateur, elle prit le téléphone, forma le numéro de police secours, demanda si elle devait avoir un autre numéro pour parler au capitaine, attendit, dit à quelqu'un de retirer les deux gardes, raccrocha et cria :

— C'est d'accord. Allez-vous-en !

— Bien, Madame.

Remo entendit les agents s'éloigner. M^{me} Kaufpersonne ôta son corsage en le faisant voltiger par-dessus sa tête. Ses seins se dressèrent, les mamelons durcis au garde-à-vous.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Remo.

— Vous n'allez pas me violer ?

— Non.

— Vous ne vous êtes pas balancé au bout d'une corde et vous n'avez pas risqué votre vie rien que pour me dire hello ?

— Je veux un renseignement.

— Alors vous n'allez pas me violer ?

— Non.

— Vous êtes pédé ?

— Non.

— Alors comment pouvez-vous rester planté là ?

— Je suis simplement debout. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous voyez une femme à moitié nue et vous n'êtes pas excité ?

— Je ne voudrais pas vous vexer, mais il n'y a aucune femme pour laquelle je ferais de la voltige sur la façade d'un immeuble.

— Vous êtes vraiment anormal. Vous voulez peut-être des rapports significatifs. Mais n'allez pas croire que je vais vous donner une partie profonde de moi-même simplement parce que vous êtes entré par la fenêtre. Le sexe est une chose. Mon âme en est une autre.

— Vous pouvez les garder tous les deux, dit Remo.

— Je croyais que vous étiez blessé. C'est ça, hein ? Vous êtes blessé et trop faible pour faire l'amour ?

— C'est ça. Je n'y arriverais pas.

Remo vit les mamelons s'aplatir et les seins s'affaïsser. Elle remit son corsage.

— Alors je ne vous en veux pas.

— Bien. Je veux tout savoir de ce gosse qui était avec vous dans le bureau aujourd'hui. Qui est-il ? Comment s'appelle-t-il ? Où habite-t-il ?

— Je ne suis pas autorisé à donner ce genre de renseignements.

— Je vais les obtenir, assura Remo.

— Je ne sais pas où habite cet enfant. C'était son dernier jour de classe. Sa famille a déménagé et il va changer d'école. Je crois qu'il est allé à New York.

— Formidable, dit Remo.

— New York ou Los Angeles. Je ne me souviens pas.

— De mieux en mieux. Essayons autre chose, alors. Le gosse qui était dans le bureau quand Pell a été tué. Qui est-ce ?

— Je ne suis pas autorisée à donner ce genre de renseignements, je vous l'ai dit.

— Et moi je vous ai dit que je saurai les obtenir.

— Alors essayez, répliqua-t-elle en bombant le torse, les poings sur ses fortes hanches.

L'odorat subtil de Remo lui révéla que cette femme le désirait. Il la serra contre lui et la déposa par terre sur le tapis bleu et blanc, où ses mains s'activèrent sous la jupe, l'amenant au bord de l'extase sans la faire basculer.

— Le nom du gosse, chuchota Remo.

— Ah viens, viens, salaud, viens ! Donne-le-moi !

— Donnez-moi ce que je veux.

— Salaud, gémit-elle, avec des couinements plaintifs qui sortaient de sa gorge, alors qu'elle se tordait de désir.

— Le nom, dit Remo.

— Alvin Dewar, neuf ans, 54 Wilton Street, un sous-accomplisseur. Viens, viens...

Avec des mouvements méticuleux et gracieux de tout son corps, Remo fit basculer la femme sanglotante et gémissante. *Padoum*. Elle lui enfonça ses ongles dans le dos, elle se serra contre lui, l'enlaça avec ses jambes, se contorsionna en réclamant un bis, un bis et il bissa obligeamment son numéro. Merveilleux...

— Ah c'est bon, bon, bon. Tu t'appelles comment ?

— Remo.

— J'adore. C'est formidablement sexy. Remo !

— Faut que je me sauve. Merci pour le nom.

— Attendez. Vous ne voulez pas son dossier ? Je sais tout sur ce petit Dewar. Il est ce que nous appelons un aliéné dysfonctionnant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un petit merdeux qui ne s'entend avec personne.

— Il faut que je parte.

— Je vais avec vous.

— Je travaille seul.

— Vous ne partirez que si je le veux.

Remo sourit et l'embrassa sur la joue.

— Salut ! dit-il.

Il la sentit croiser ses chevilles. Elle sourit.

— Voyez si vous pouvez vous dégager. J'ai un contrôle musculaire extraordinaire, partout. Dans tout le corps. N'ayez pas peur si vous ne pouvez pas vous extirper. Il y a des hommes qui s'affolent et qui se blessent. Allez-y. Essayez.

Le truc de M^{me} Kaufpersonne, c'était une double clef fort simple des jambes autour de la taille de Remo pour l'attirer en elle.

— Personne n'a jamais été capable de briser ça, roucoula-t-elle, sa figure de crème fouettée fendue par un sourire béat.

De deux légères pressions sur son cou, Remo se dégagea brusquement.

Il y avait quelque chose de bizarre dans cet appartement, que Remo n'arrivait pas à cerner.

Tout était moderne, avec des lampadaires chromés, des meubles en cuir noir et blanc, d'épais tapis et des tableaux encadrés de fil doré qui avaient l'air de barbouillages entourés de ganse. Des volutes d'encens montaient de cinq gobelets d'argent. Les fauteuils ressemblaient à des sculptures abstraites, pourvues de petites galettes de cuir réservées à ceux qui étaient assez forts pour comprendre qu'ils pouvaient s'asseoir dessus. Cet endroit avait quelque chose d'anormal et M^{me} Kaufpersonne aussi.

— Il faut que vous me laissiez vous accompagner. Je peux tout vous dire sur le petit Dewar.

Remo haussa les épaules.

— OK. Habillez-vous et allons-y !

Dès que sa jupe fut agrafée autour de sa taille, Sashur – c'était son nouveau prénom, proclamé avec beaucoup de fierté, manifesta son habileté à traiter l'inconscient mâle inférieur.

— Pendant des millénaires, les hommes ont utilisé les femmes comme des objets sexuels. Maintenant c'est notre tour. Objet, vous n'êtes qu'un objet.

— Quel était votre ancien nom ? demanda Remo.

— Vous voulez dire mon nom d'esclave ?

— Ouais.

— Roberta Kaufmann.

— Est-ce que votre mari était comptable ?

— Oui. Un porc. Il est mort.

— Récemment ?

— Il y a deux ou trois jours. Probablement assassiné par la conspiration capitaliste dont il était un élément particulièrement véreux.

— Vous avez l'air de bien vous débrouiller.

— Seulement parce que j'ai refusé l'esclavage.

Le concierge de l'immeuble, installé dans un petit bureau annonça à M^{me} Kaufpersonne que « cette personne attendait dehors ».

— Merde, dit M^{me} Kaufpersonne. Il s'accroche ici comme une rage de dents sur une mâchoire !

Remo et Sashur prirent l'ascenseur jusqu'au garage situé au sous-sol.

— Nous devons prendre ma voiture. J'aurais préféré un taxi. On ne peut pas se garer dans cette ville. Mais je conduirai. J'ai horreur de rouler dans un de ces quartiers miséreux où le lumpenprolétariat opprimé exprime son combat pour la liberté en s'attaquant à de pauvres symboles, comme ma voiture, par exemple !

— Quoi ? fit Remo.

— Les négros volent les enjoliveurs.

— Je croyais que le petit Dewar était blanc.

— Oui. Il habite dans une tour de grand standing, mais à côté d'un sale quartier de taudis. Pas comme ici.

— Vous payez combien de loyer par mois ? demanda Remo.

— Les yeux de la tête. Quinze cents dollars.

— Vous vous y retrouvez avec un salaire d'enseignante ?

— Bien sûr que non. Vous ne croyez tout de même pas qu'une société aussi corrompue permettrait à une enseignante de vivre à l'aise.

— Alors comment faites-vous ?

— Je vous l'ai dit. J'ai trouvé un moyen.

— Lequel ?

— Mes propres moyens libérés qui ne concernent pas vos consternantes préoccupations de mâle.

— Je crois que si, murmura Remo.

Elle crut d'abord qu'il allait lui faire l'amour dans l'ascenseur, mais quand la douleur devint violente elle comprit que c'était autre chose.

— L'argent. D'où vous vient l'argent ? Insista Remo.

— Pension alimentaire. Le porc était bourré de fric.

Remo relâcha son étreinte.

— Vous êtes content maintenant, porc ? dit Sashur en se frictionnant le coude. Puisque vous savez, alors triomphez. Dans cette société opprimée, c'est le seul moyen pour une femme d'avoir de l'argent, fumier. Qu'est-ce que vous êtes, un sadique, ou quoi ?

— Un sadique aime la douleur, mais il est négligent, car il n'a pas de raison d'infliger de la souffrance.

Il expliqua alors que la douleur signalait que le corps fonctionnait bien et qu'elle servait de signal d'alarme à l'esprit. Le problème, pour

la plupart des gens, c'était qu'ils ignoraient les premiers petits signaux annonciateurs et qu'après il était trop tard pour combattre une sale douleur violente et inutile.

— Vous aimez souffrir, salaud, alors tenez, grinça-t-elle et du bout de sa sandale Gucci elle expédia une ruade sauvage vers l'entrejambe de Remo.

Le soulier ne toucha rien et quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, Remo aida Sashur à se relever. Elle visa sa tête et la manqua. Elle lui balança son pied dans le ventre et le rata.

— C'est bon, vous avez gagné, grogna-t-elle.

Dans le coupé sport Mercedes gris métallisé, plein de brochures sur l'oppression des pauvres, elle insista pour que Remo boucle sa ceinture. Il répondit qu'il était plus en sécurité en flottant librement. Elle répliqua qu'on n'irait nulle part sans boucler la ceinture. Remo accepta. Il pouvait quand même survivre à une collision, même avec une ceinture bouclée.

Clac fit la ceinture. *Swish* fit la main droite de Sashur sur le ventre serré de Remo. *Ouillouillouille*, fit la bouche de Sashur quand elle se heurta à un index replié.

— Animal, dit-elle et elle lança la Mercedes sur la rampe vers le soleil couchant de Chicago, un couchant diapré de superbes couleurs rouges, provoquées par le reflet des minuscules particules de pollution dans l'air.

Au feu rouge, elle gémit.

— Le feu vous dérange ? demanda Remo.

— Non. Il va nous rattraper, maintenant.

Remo vit derrière lui un homme aux cheveux clairsemés, en costume gris, se précipiter hors de l'immeuble de Sashur comme s'il courait pieds nus sur des charbons ardents. Il cavala autour d'un taxi qui surgissait. Les freins hurlèrent, les pneus brûlèrent l'asphalte pour ne pas l'aplatir.

— C'est rien, Georges ! cria Sashur quand la figure rouge et convulsée de l'homme fit irruption par sa portière. C'est strictement platonique. Vous êtes si stupidement jaloux que c'est écœurant, Georges. Georges, je vous présente Remo. Remo, voilà Georges, qui se figure que je couche avec tous les hommes que je rencontre.

— Vous ne pouvez pas me faire ça, dit Georges.

— Vous êtes incroyable. L'ego du mâle est tout bonnement impénétrable.

— Pourquoi avez-vous essayé de m'éviter ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? À cause de ce genre de scène, justement. De ce genre de scène de jalousie stupide.

— Pardon.

— C'est toujours pardon et ça ne vous empêche pas de recommencer.

— Vous savez combien la justice est difficile, des fois.

— Allez-vous-en, dit Sashur.

Vlan. La tête de Georges cogna contre la vitre brutalement remontée. Sashur emballa le moteur de la Mercedes et brûla le feu rouge.

— Le con. Il me rend dingue. Il faut se méfier des hommes, ils ont la comprenette fêlée.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ? La justice est difficile ?

— Je n'en sais rien. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Dans le hall d'un bel immeuble clair de vingt-deux étages, planté comme du marbre blanc dans la boue d'un ghetto, un portier intercepta M^{me} Kaufpersonne et Remo. Ils devaient être annoncés.

— Alvin n'est pas là, déclara une petite voix déformée dans le haut-parleur.

— Dites-lui qu'elle ne s'inquiète pas. C'est madame Kaufpersonne.

— C'est madame Kaufpersonne, dit le portier.

— Alvin n'est quand même pas là, répondit la voix.

— Dites à cette dame que je veux quand même lui parler, insista Remo.

— Bon. Si vous y tenez, grommela le haut-parleur. Alvin a encore fait des sottises ?

— Non, non, assura Sashur Kaufpersonne. Tout va bien.

Dans l'ascenseur, Remo lui demanda pourquoi elle ne se faisait pas tout simplement appeler Smith ou Jones.

— Je voulais libérer le *Kauf* du *Mann*, de l'homme. Donner une nouvelle perspective au nouvel horizon d'une nouvelle vie libérée.

Non, Remo ne voulait pas faire l'amour dans l'ascenseur, même s'ils avaient encore vingt étages à monter et qu'ils en avaient déjà gaspillé deux.

— C'est le duplex d'en haut, dit-il. Un gosse de la communale qui vit dans un duplex, c'est pas courant. Avec tant d'argent, ses parents

pourraient l'envoyer dans un cours privé.

— Il y a des parents qui dépensent de l'argent pour un tas de choses matérielles. Mais jamais pour ce qui est important.

Dans le duplex, Alvin Dewar en personne les accueille précédé d'un charmant petit objet : un Beretta de calibre 25 nickelé, qu'il braquait sur la gorge de Remo.

Derrière Remo, M^{me} Kaufpersonne poussait pour sortir de l'ascenseur, elle le poussait tout droit vers le canon du pistolet. Elle avait déclaré que le vieux protocole de la dame sortant la première de l'ascenseur n'était plus qu'un vestige sexiste qui devait être abandonné. Remo était donc devant elle, face à un aliéné dysfonctionnant.

La chose aurait dû être fort simple, sauf que Remo ne pouvait pas frapper ; il était incapable de blesser un petit garçon. Ses muscles refusaient d'agir contre ce dysfonctionnant d'un mètre cinquante et de quarante kilos.

Le gosse allait le tuer.

CHAPITRE VI

Remo vit le petit index rose se crispier sur la détente. Si son propre corps était incapable de blesser l'enfant, il pouvait tout de même s'écarter. Il glissa sa main gauche derrière son dos pour prendre Sashur par la taille et se servit du poids de leurs deux corps pour la repousser de manière à ce que, comme deux pendules entrant en collision, ils rebondissent contre les parois opposées de la cabine. La balle de calibre vingt-cinq passa entre eux et creusa un petit trou bien net dans la paroi du fond. La deuxième en fit autant, ainsi que les trois suivantes. La porte de l'ascenseur se referma. La dernière balle la frappa dans un curieux bruit de vaisselle cassée.

Remo se releva et aida Sashur à se remettre debout.

— Il a des tendances hostiles, dit-elle. Il a du mal à s'adapter aux visites imprévisibles.

— C'est un tueur, grogna Remo.

Il appuya sur le bouton qui commandait l'ouverture de la porte. Il était très secoué. Jamais encore son corps n'avait refusé de réagir à une agression. Mais à moins qu'il y ait une septième balle dans le pistolet, il ne risquait plus rien. La porte s'ouvrit. Un nouveau petit trou apparut dans le bois ciré de la paroi de la cabine. C'était un pistolet à sept coups.

— Le foutu gosse est un tueur, observa M^{me} Kaufpersonne tout en remarquant une déchirure dans son corsage Gucci.

Alvin était un rapide. Il jeta son pistolet et cavala en tournant un coin de mur. Alors que Remo se lançait à sa poursuite, Alvin se réfugia derrière un homme bâti comme une armoire. Un véritable glacier : ses avant-bras étaient aussi épais que le cou de Remo.

— Dites donc vous allez foutre la paix à mon gosse ?

Son poids imposant était bien équilibré sur son 44 fillette. Avec confiance, il avança le bras, comme s'il était un mur qui allait stopper cet individu malingre courant après son fils. Ses yeux larmoyèrent un peu quand sa cage thoracique s'effondra sur son intestin grêle. Son sphincter restitua le petit déjeuner du matin dans son fond de culotte. Il jugea que la station debout était bien pénible pour ce qui restait de son corps, alors il s'affala sur la moquette bordeaux du vestibule.

Remo était déjà dans l'appartement, sur les talons d'Alvin. Une

blonde décolorée, en bigoudis, essaya de refermer la porte au nez de Remo, mais c'est elle qui la reçut en plein visage !

Alvin réussit à atteindre la salle de bains et s'y enferma à double tour. Il vit la serrure sauter dans une explosion de petites échardes retombant en pluie sur le carrelage.

— Salut, Alvin ! dit Remo en le coinçant contre la baignoire.

Il aurait au moins voulu flanquer une gifle au même, mais la main capable de provoquer une destruction moléculaire resta inerte. Alors Remo prit un air menaçant. Jamais, au cours de son entraînement, il n'avait appris à faire peur. Bien au contraire, chaque mouvement devait sembler inoffensif, même les coups. Son apparence resta donc calme. C'est sa voix qui se fit menaçante. Résultat immédiat. Il faut dire que les débris de la serrure sur le carrelage y étaient pour quelque chose.

— Tu vas avoir des ennuis, glapit Remo.

— Papa ! brailla Alvin.

— Il ne va pas t'aider.

— Maman !

— Elle non plus.

— Madame Kaufpersonne !

— J'arrive, Alvin ! N'aie pas peur ! cria Sashur.

— Tu ferais mieux d'avoir peur, dit Remo.

— Vous ne pouvez pas me faire de mal, dit Alvin.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Y a des lois !

— Alvin, tu as deux secondes pour me dire qui t'a donné l'ordre de tuer Pell. Sinon ta tête fera comme ça.

Remo posa une main sur le bord arrondi d'un lavabo de faïence turquoise et en détacha un morceau gros comme un camembert.

— Voilà, Alvin. Imagine que c'est ta tête, bluffa Remo.

— Madame Kaufpersonne ! glapit Alvin, les yeux ronds de terreur alors que Sashur entraînait dans la salle de bains.

— M^{me} Kaufpersonne ne va pas t'aider, dit Remo.

— Alvin, tu risques de gros ennuis avec la police, dit-elle.

— Laissez-moi m'occuper de ça, grogna Remo.

— Je n'ai rien à dire, protesta Alvin.

— Je vais le conduire au poste de police, déclara M^{me} Kaufpersonne.

— Qui t'a donné le pistolet, Alvin ?

— Nous devrions laisser la police faire cela, Remo. Pour que ce soit officiel.

M^{me} Kaufpersonne prit fermement Alvin par le poignet, s'avancant jusqu'à Remo qui bloquait la porte. Elle tira Alvin et sortit. Remo les suivit hors de l'appartement et hors de l'immeuble. Quand il les vit entrer dans le poste de police, il les abandonna. Parfait. Elle dirait au policier d'interroger le gosse sur le meurtre de Warner Pell ; le même dirait qui l'avait si bien entraîné et payé, les flics arrêteraient les autres morveux – il y en avait forcément d'autres pour les assassinats simultanés – et une fois les nouveaux tueurs éliminés, Smitty pourrait de nouveau faire agir son programme de protection des témoins.

L'air empestait la suie et la crasse de millions d'individus entassés, qui brûlaient n'importe quoi pour se chauffer, qui abandonnaient des ordures, qui cavalaient en tous sens. Ça sentait le stress et le rush. Remo se fichait bien que la Constitution fonctionne, que l'opération de Smitty aboutisse, il se fichait de tout et ne cherchait même pas à savoir pourquoi il avait accepté de collaborer, il y avait si longtemps de cela, maintenant. Alors pourquoi travaillait-il ? Pourquoi continuait-il ?

Par cette nuit étouffante, les immeubles semblaient dégorger des visages noirs par les fenêtres ouvertes. Un Blanc marchant seul dans ce quartier s'attirait des plaisanteries malveillantes. Quelques grosses femmes luisantes de sueur suggéraient à « Blanchet » de prendre ses jambes à son cou tant qu'il pouvait encore courir.

Pourquoi continuait-il ? Pourquoi ? La seule réponse était aussi vraie que déroutante. Il continuait parce que c'était comme ça.

Les gouvernements venaient et passaient, les civilisations s'épanouissaient et disparaissaient en laissant leurs vestiges enfouis pour intriguer d'autres civilisations. Mais le Sinanju, cette parfaite harmonisation du corps et de l'esprit humain, persistait. Éternel. Enraciné dans le meilleur de l'homme. Les nouveaux gouvernements promettaient toujours le meilleur, une sorte d'espoir qui aboutissait toujours à remplacer un dictateur par un autre. Smith ne luttait pas contre le chaos, le désordre ou les troubles qui s'opposent au bon fonctionnement d'un gouvernement honnête. Il luttait contre la Nature Humaine. Et Remo, qui le servait, utilisait toutes les possibilités de cette nature humaine, au maximum. Devenait-il trop semblable à Chiun ? Finirait-il par se considérer comme l'unique être humain existant au monde, entouré par une bande de minus parasitant l'air et

polluant le paysage ?

— On se promène, mon mignon ? dit une maigre figure noire surmontant un corps musclé. Plusieurs personnes traînant par là ricanèrent.

— Le mignon est pressé, lança une grosse femme d'une voix juteuse. Speedy t'aura quand même, Blanchet. Tu vas voir.

Chiun avait peut-être raison. Pourtant, Remo avait parfois l'impression que la personnalité de Chiun passait à côté de la sagesse de Sinanju. Chiun était Chiun, et Sinanju Sinanju, et si Sinanju était la plus grande partie de lui, ce n'était pas lui tout entier.

— Tu décanilles, Blanchet ? dit la maigre figure noire.

Mais qui était Remo ? Dans quelle mesure était-il Sinanju ?

— Tu cherches à te faire avoir, Blanchet ?

Un couteau scintilla à la lumière d'un lampadaire. Il venait vers Remo, qui prit la main au couteau et la fourra dans l'œil droit de la maigre figure noire. La lame resta, bien propre, fichée dans le cerveau.

Remo était-il aussi à côté de Sinanju ? N'était-il qu'un étranger dans son propre corps ?

Une masse énorme, un madrier tournoyant comme une batte de base-ball cherchait à entrer en contact avec la tête de Remo, en plein dans son chemin. Un exemple parfait. Remo voyait l'homme plus lentement qu'il ne se déplaçait. Il voyait le madrier tournoyer si lentement, qu'il aurait pu graver ses initiales dessus.

Le Sinanju contrôlait la vision. Lui, non. Il respirait ainsi, il voyait ainsi, il entendait ainsi. Qui était-il maintenant ?

Remo fendit avec précision l'immense planche et laissa l'homme couleur moka s'affaler contre le perron d'une maison.

Il n'était même pas capable de gifler un gosse qui allait le tuer. S'il n'avait tenu qu'à sa volonté il lui aurait volontiers flanqué une gifle. Mais sa main n'avait pu accomplir le geste. Le Sinanju empoisonnait son corps.

De l'autre côté de la rue quelqu'un braquait un pistolet sur Remo. Encore un bon exemple. Remo entendit nettement le petit déclic. Il sélectionna le bruit parmi le vacarme des voitures, des cris, des pas, des fenêtres qui s'ouvraient. C'était net, et son esprit le sépara du reste, l'étiqueta « danger » sans aucune concentration, sans même le vouloir.

Le bruit venait d'un perron à une quinzaine de mètres plus haut sur sa droite. Derrière lui, deux corps, lourds, masculins sans doute,

arrivaient en haletant. Remo se baissa légèrement, et recula à peine ; il écarta les bras, et deux hommes en jean et T-shirt portant l'inscription « météorite », allèrent voler par-dessus son épaule. Une belle retombée.

— Il a blessé un Météorite ! gueula quelqu'un.

Le pistolet, semblable à un bijou d'argent dans une grosse main noire, apparut derrière le perron. Remo le repoussa dans une bouche qui finit par s'ouvrir sous la pression.

Encore un excellent exemple. L'homme ne savait pas contrôler le réflexe de son index : le doigt se crispa, et la balle ressortit par son oreille droite accompagnée de cérumen, de poils et de débris de cervelle. Les réflexes de cet homme n'étaient que des réflexes. Ceux de Remo, une tradition. Il n'avait même pas le contrôle de ses réflexes. Ils appartenaient au Sinanju.

C'était une question d'âme. Son corps et son esprit appartenaient au Sinanju. Son âme était à lui, et tout comme Chiun aurait été un râleur à n'importe quelle époque, Remo était un questionneur et la question serait toujours : pourquoi ? Et la réponse serait immanquablement : parce que !

Terrifié, un Météorite essayant de fuir Remo se retrouva coincé entre le perron et son adversaire.

— Fiche-moi la paix, dit Remo. J'ai des problèmes à résoudre.

L'homme fut obligeant. Il voulait être agréable. Il se précipita sur le trottoir, bascula sur une borne d'incendie, se carapata vers une Eldorado blanche de proxénète, derrière laquelle il se cacha.

En poursuivant sa marche méditative, Remo se dit que si seulement les gens pouvaient s'exprimer, il n'y aurait plus de problème racial en Amérique. Remo avait juste eu à dire qu'il avait des soucis et à demander qu'on le laisse en paix, pour qu'aussitôt le gêneur s'incline et s'en aille. Un être humain répondant à un autre être humain. C'était bon de rétablir de bonnes relations humaines en Amérique.

Quand il arriva au motel, le dernier des feuilletons de la journée se terminait. Remo attendit tranquillement que Warner Hemper explique au Dr Theresa Lawson-Cook, pour la sixième fois dans l'épisode, qu'un avortement écologique ne pourrait pas sauver M^{me} Cortina Woolets du mysticisme de sa secte, financée par la Mafia, même si le père de l'enfant à naître était un réfugié vietnamien.

— Sornettes, dit Chiun quand le générique apparut. Et il marmonna quelque chose qui ressemblait à « grotesque », en posant le magnétoscope sur le poste de télévision pour qu'il enregistre les feuilletons des deux autres chaînes, le lendemain.

— Alors pourquoi les regardez-vous ? demanda Remo.

Chiun le toisa froidement.

— Comment oses-tu reprocher à une vieille et douce créature ses brefs instants de joie ? Tu es troublé.

— Oui. J'ai réfléchi. Il s'est passé quelque chose de bizarre, aujourd'hui.

— Avec un enfant.

— Vous le savez !

— Je sais.

— Pourquoi est-ce que ça s'est passé comme ça ? J'étais impuissant et ce gosse allait me tuer.

— Pas impuissant. N'es-tu pas vivant ?

— Eh bien, oui, je suis vivant.

— C'est la véritable puissance. La faculté de faire du mal aux autres est secondaire.

— Et si j'avais été dans une position où ma seule issue aurait été de frapper le gosse qui me braquait un pistolet dessus ?

Chiun hocha la tête et resta un moment songeur. Ses longs ongles se rejoignirent comme de délicates aiguilles d'ivoire poli.

— Mais cela n'est pas arrivé, n'est-ce pas ?

— Non, avoua Remo.

Il regarda la pendule. Elle retardait d'une minute et demie. Dans dix-sept minutes, la ligne téléphonique de Smith serait ouverte.

— Il y a de nombreuses explications à ce qu'il t'est arrivé, et chacune a sa valeur, dit Chiun. Comme tu le sais, Sinanju est un village pauvre.

— Je sais, je sais, je sais, je sais. Vous avez dû louer vos services aux empereurs du monde pour que les enfants de Sinanju ne meurent pas de faim. Je sais.

— Et pendant les années de famine, les bébés devaient être confiés aux eaux froides de la baie. Par conséquent, l'échec d'une seule mission équivaut à tuer les enfants que nous servons. Il en a été ainsi, entends-tu, pendant de nombreuses années, de nombreuses générations, de nombreux siècles.

— Je sais, je sais, je sais.

— Celui qui croit savoir avant d'entendre ne sait pas.

— Je sais, grogna Remo.

— Écoute.

— J'écoute.

— Non.

— Bon, d'accord, j'écoute.

— Maintenant, oui. Les enfants sont une promesse de grandeur, de toutes les manières possibles. Ils ont été créés saints à tes yeux. Les bébés de Sinanju, mais aussi tous les enfants du monde.

— Et alors ?

Remo essaya de tomber lourdement, mais son corps s'installa avec précision dans une position délicate qui effleura à peine le fauteuil.

— Alors tu ne peux pas tuer l'espoir. Et c'est une bonne chose. Ce qui nous a été donné est un pouvoir que nous pouvons exercer en nous donnant nous-mêmes.

— C'est vrai. Et je n'existe plus. Ce faux meurtre porte enfin ses fruits. L'agent Remo Williams est mort. Je ne sais pas qui je suis maintenant.

— Tu es toi, mais meilleur. Parfois même, déclara gravement Chiun, tu me rappelles moi.

Mais ne va pas penser que c'est tout le temps. Tu n'es qu'au début du voyage.

— J'aimais ce que j'ai surmonté.

— Tu aimais vivre avec l'esprit et le corps endormis ?

— Quelquefois je rêve d'entrer dans un bar et de commander un hamburger, oui, de la viande, et une bière, et engraisser et peut-être épouser Kathy Gilhooly.

— Qu'est-ce que Kooly Galouli ?

— Kathy Gilhooly. Une fille que j'ai connue autrefois à Newark.

— Quand ça ?

— Il y a au moins dix ans. Non. Douze. Douze ans, je crois.

— Elle est morte deux fois. Ne t'imaginer pas que tu peux la retrouver. Tous les cinq ans, les Blancs changent. Si tu la revoyais, tu tuerais les derniers souvenirs précieux que tu gardes d'elle. Les rides et la graisse l'enterreront, la fatigue dans ses yeux l'étouffera et à sa place il y aura une femme. La fille meurt quand la femme émerge.

Il restait six minutes, avant d'appeler Smith. Remo se leva sans répondre et se dirigea vers la cuisine.

— Que signifie cette grossièreté, d'imposer le silence entre nous ?

demanda Chiun.

— Excusez-moi, je...

Mais Chiun tourna les talons et alla triomphalement dans la cuisine. Si quelqu'un devait ne pas adresser la parole à l'autre, ce serait le Maître de Sinanju qui ne parlerait pas à son élève, pas l'inverse. D'ailleurs, Remo résoudrait bientôt ses problèmes. Dans sa nouvelle vie, il n'était qu'à l'âge de la puberté. Un moment difficile pour n'importe qui.

— Arrogant, dit l'élève en américain.

Chiun préféra ne pas s'offenser, puisque le silence lui appartenait et qu'il n'entendait pas y renoncer pour un reproche sans importance.

À l'heure précise, Smitty décrocha son téléphone et Remo lui annonça que tout était rentré dans l'ordre. Il parla du groupe qui employait des enfants pour tuer, ce qui expliquait pourquoi personne n'avait jamais vu les assassins. Les grands ignorent les enfants, surtout sur le lieu d'un crime.

— Je suis au courant de tout, répondit Smith. Je crois que nous avons tout résolu sauf le problème.

— La police de Chicago en tient un, qui a fait partie de la bande. Il va tout débiller et l'organisation sera liquidée constitutionnellement. Ça devrait vous plaire.

— À part une chose, Remo.

— Quoi donc ?

— J'ai déjà reçu des nouvelles de Chicago. Le petit Alvin Dewar avoue qu'il a tiré sur Warner Pell. Parce que ce dernier aurait tenté de le violenter. C'est pour cela qu'il s'est emparé du pistolet dans le bureau de Pell, légitime défense !

— Il ment. Faites-le passer à tabac par les flics pour lui soutirer la vérité.

— Bonne idée, à cela près que notre petit Alvin Dewar a cinquante mille dollars qui l'attendent à son compte en banque. Vous connaissez les lois. Il sortira dans moins de vingt-quatre mois. Ce sera un gamin riche, qui deviendra un homme riche.

— Ce n'est pas mon affaire. Changez les lois, dit Remo.

— Autre chose, insista Smith. Nous ne savons toujours pas comment ils apprennent où se cachent nos témoins. Il y a une fuite quelque part au sein du gouvernement. Et encore autre chose. Pourquoi avez-vous couru voir Pell alors que je vous avais dit d'attendre ?

— Je voulais en finir.

— Oui, et maintenant Pell, notre unique piste, est mort.

— Alvin dit peut-être la vérité. Pell essayait peut-être de le violer. Mais oui, c'est sûrement ce qui s'est passé. Pell était le patron et maintenant il est mort. Et puisque nous en sommes au chapitre des pleurs, comment se fait-il que les flics de Chicago m'aient reconnu aujourd'hui et qu'ils aient voulu m'arrêter ?

— Vous avez été blessé ? demanda Smith.

— Non. Rien qu'une balle dans le dos, répliqua Remo avec une sombre satisfaction. Alors ? Que répondez-vous à cela ?

— Je crains que le ministère de la Justice ait porté plainte contre vous et Chiun pour usurpation de fonctions. C'est arrivé avant que je puisse intervenir.

— Ouais. Voyez ? Personne n'est parfait.

— En effet, vous ne l'êtes pas, déclara calmement Smith. Quoi qu'il en soit, j'espère que vous n'aurez plus d'ennuis de ce genre. Mais le problème demeure. Nous ne savons pas – et je parle de *savoir*, pas de supposer – qui dirigeait les gosses. Nous ne savons pas qui moucharde dans le gouvernement. Nous ne savons rien de l'organisation des enfants et tant que vous n'aurez pas débroussaillé tout ça, la mission n'est pas terminée. Au revoir.

Il raccrocha et Remo reforma précipitamment le numéro, pour dire à Smith qu'il devait laisser tomber le job, qu'il ne pouvait pas s'en prendre à des gosses. Mais il n'obtint que le bip-bip occupé.

— Petit père, dit-il à Chiun, j'ai besoin de votre aide.

La cuisine resta silencieuse.

— Je vous fais des excuses. D'accord ? Vous êtes content ? Il faut que je trouve une solution à cette histoire de gosses. Aidez-moi, je vous en prie.

Chiun daigna retourner au salon.

Il hocha doucement la tête.

— Qu'est-ce que tu entends par arrogant ? Demanda-t-il.

CHAPITRE VII

Le général de division William Tassidy Haupt lançait une offensive. Ses forces étaient en mouvement et il ne connaissait qu'un seul mot : à l'attaque !

— Nous allons tomber sur ces salopards avec tout ce que nous avons. Ils croiront se heurter à une batterie de Horlands.

— Howitzers, rectifia un jeune lieutenant, frais émoulu de West Point qui venait juste de tirer avec, pendant l'exercice. Ce qui fit demander au chef d'état-major de Haupt s'ils étaient aussi bruyants qu'au cinéma.

— Plus, dit le lieutenant.

— Ceci est une séance de stratégie, taisez-vous ! coupa Haupt. De quoi parlez-vous ?

— De rien, mon Général. De l'effet audio d'un Howitzer.

— Ceci est une réunion stratégique d'un haut commandement militaire américain, Lieutenant. Je ne veux pas entendre une seule fois, les mots Horland, char, pistolet, grenade et toutes les sottises dont on aime parler au Point. Ici, nous séparons les hommes des gamins. Si vous voulez jouer au petit soldat, allez dans une unité de combat et restez lieutenant toute votre vie. Si vous voulez devenir un *vrai* militaire et appartenir à la *véritable* armée, vous la bouclez et vous vous préparez comme les autres, pour la conférence de presse !

— Conférence de presse ! gémit le chef d'état-major.

— Pas le choix, bougonna le général. Nous avons le dos au mur. C'est vaincre ou mourir. Options limitées. Donc, j'ai convoqué les trois chaînes, plus *l'Associated Press* et *United Press International*, ici même, à dix-huit heures.

Les hommes synchronisèrent leurs montres. Le chef d'état-major exhala un gros soupir.

— Le ballon est lancé, chuchota-t-il au lieutenant.

— Le problème est le suivant, annonça Haupt en allant se planter devant un grand tableau, dans le fond de la salle de conférence. *Primo* : un certain Martin Kaufmann a été tué alors qu'il se trouvait dans notre base. *Secundo* : bien que le personnel de Fort Dix ait eu la charge de sa sécurité, et que cela soit publiquement reconnu, il semble

que l'on veuille nous rendre responsables de cette mort. *Tertio* : J'ai reçu un appel dans ce sens, d'un individu très bien informé sur ma vie personnelle, ce qui me porte à croire qu'il s'agit du ministère de la Justice ou de la CIA. Je suggère que nous annonçons à la conférence de presse que c'est une des principales agences du gouvernement et laissons la presse supposer que c'est la CIA.

— Et si la CIA riposte ? Demanda le chef d'état-major.

— Dans sa situation actuelle, je ne la crois pas capable de déclencher une offensive majeure. L'arme secrète, Colonel, c'est que la CIA ne sera pas vraiment en mesure de faire quoi que ce soit, à part réfuter une accusation que nous n'aurons d'ailleurs pas portée. Nous disons simplement « une des principales agences du gouvernement ». J'espère, par ce biais, convaincre l'interlocuteur qu'il ne peut pas nous manipuler à sa guise.

— Qu'est-ce qu'il voudrait que l'on fasse, mon Général ? demanda le lieutenant.

— Une espèce de travail de détectives. Notre interlocuteur semble penser que nous serions capables de résoudre l'énigme du meurtre de Kaufmann si nous voulions nous en donner la peine. Cependant, je n'ai pas besoin de vous dire où ça nous mènerait. Si nous acceptons cette responsabilité et si nous échouons, nous sommes fichus. Nous avons une autre arme cachée. Cette importante agence a deux hommes qu'elle désire protéger : un Oriental et un Blanc qui étaient ici avec Kaufmann.

— Et l'arme, mon Général ?

— Ce sont eux ! Il est évident qu'il s'agit de quelconques agents secrets. Eh bien, nous allons attaquer. J'ai fait dessiner par le service artistique de la base des portraits de ces deux individus et je vais les faire diffuser par la télévision nationale et laisser leur agence – qui restera anonyme puisque je ne sais pas avec certitude qui c'est – courir se cacher. Courir se cacher, Messieurs.

Il montra les deux croquis.

— Ça ne ressemble pas beaucoup à ces deux hommes, observa le chef d'état-major. Je les ai vus quand ils étaient ici.

— Aucune importance, déclara Haupt. Nous ne voulons pas forcément qu'il arrive quelque chose à ces hommes ; nous voulons simplement que l'agence nous fiche la paix. Et avec ça nous serons débarrassés. Nous allons retourner cette situation aussi vite qu'un Howitzer chargeant en rase campagne. Est-ce que j'ai bien dit le nom, Lieutenant ?

— Oui, mon Général.

— Bien. Je voulais simplement vous démontrer qu'une carrière militaire ne limite pas son homme à un domaine rétréci, conclut le général de division William Tassidy Haupt avec un gros rire.

CHAPITRE VIII

Centre correctionnel juvénile de Chicago.

Le nom était gravé sur une petite plaque de cuivre à côté de la porte d'un vieil immeuble de brique de quatre étages, dans un quartier lugubre de la ville, côtoyant d'autres quartiers lugubres.

— Qu'est-ce que c'est, ce centre correctionnel ? demanda Chiun.

— Une maison de correction, répondit Remo.

Il examina la façade. La descente de gouttière paraissait adéquate.

— Ah, très bien, murmura Chiun. Il me dit une maison de correction. Comme si je devais savoir ce qu'est une maison de correction.

— C'est une maison où on envoie les sales gosses pour les rendre pires.

Si la descente de gouttière n'était pas assez solide, il y avait un petit renforcement de la façade entre deux rangées verticales de fenêtres, qui allait du sol jusqu'au toit. On pouvait grimper par là le long du mur, en prenant appui des mains contre les deux saillies de brique.

— Ce ne sont pas de mauvais enfants, dit Chiun.

— Merci, mon Père. Le gentil petit Alvin me tirait dessus juste pour s'amuser.

— Cela n'a aucun rapport avec cette conversation. Il n'y a pas de mauvais enfants.

— Rien que des mauvais parents ?

Le renforcement du mur entre les fenêtres était probablement ce qu'il y avait de mieux. Alvin se trouvait au dernier étage.

— Même pas, dit Chiun.

Remo se tourna vers lui.

— Bon, d'accord, puisque vous tenez tant à me le dire quand même. Il n'y a pas de mauvais enfants et il n'y a pas de mauvais parents. Alors qu'est-ce qu'il y a ? Ce petit voyou me tirait dessus, oui ou non ?

Chiun leva un doigt.

— Il y a de mauvaises sociétés. Comme celle-ci. Les enfants reflètent ce qu'ils apprennent, ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent. Cette société est mauvaise.

— Et celle de Corée est bonne, je suppose ?

— Comme tu apprends vite, quand tu veux, dit Chiun. Oui, celle de Corée est bonne. Celle de l'ancienne terre des Pharaons l'était aussi. Ils savaient traiter les enfants et les entourer de beauté.

— Enfin quoi, bon Dieu, il y avait des esclaves en Égypte. Ils étaient tout le temps en guerre.

— Oui. Tu vois. Un enfant se rappelle un bon exemple. Un mauvais exemple fera un mauvais enfant.

Sur ce, Chiun croisa les bras comme s'il reposait son propos sur une monumentale base de logique. Remo secoua la tête. Assez pour la psychologie de l'enfant.

— La descente de gouttière ou le mur ? demanda-t-il.

— C'est ce que j'entends par un mauvais exemple, répliqua Chiun. Chercher la difficulté quand c'est facile. C'est la nature de ton espèce.

Chiun s'éloigna et Remo marmonna :

— Et je râle, et je râle, et je râle...

Puis il suivit le vieil homme qui traversait la chaussée rendue luisante par la pluie nocturne de Chicago. Comme c'était différent de New York, pensa-t-il, où les rues ne luisaient jamais sous la pluie parce que les tas d'ordures empêchaient les réverbères de s'y refléter.

— C'est une ville agréable, dit Chiun en montant sur le perron du vieil immeuble.

— J'ai lu tout ce qu'on en dit. Elle est gouvernée par un tyran.

— Je savais bien qu'elle avait quelque chose qui me plaisait. C'est un plaisir de travailler pour les tyrans. La Grèce n'a plus rien été quand elle a sombré dans la démocratie.

À la réception un garde en uniforme écouta très poliment quand Chiun lui dit qu'il voulait voir...

— Comment s'appelle-t-il, Remo ?

— Alvin Dewar.

— Alvin Dewar, dit Chiun au garde. C'est un de mes très proches parents.

Chiun tourna la tête et adressa un gros clin d'œil à Remo.

— Bizarre, grogna le garde. Il est blanc et vous êtes oriental.

— Je sais. Tout le monde n'a pas cette chance.

— C'est un parent par alliance, expliqua Remo.

— C'est ça. Alvin est le mari de ma fille. C'est mon neveu.

— Gendre, rectifia Remo avec un sourire gêné.

— Ce n'est qu'un même. Il ne peut pas être marié, répliqua le garde.

— Pourquoi faites-vous des difficultés ? demanda Chiun. Je viens ici voir mon parent... Comment c'est son nom, déjà, Remo ?

— Alvin.

— Je viens ici voir mon très proche parent, Alvin, le mari de ma fille et vous me faites des difficultés !

— Ouais ? Eh bien je m'en vais vous dire une bonne chose. Vous seriez surpris du nombre de satyres qui traînent par ici, à cause de ces petits gosses. Alors je crois que vous feriez mieux de vous tirer avant que j'appelle les flics. Si vous voulez voir Alvin, revenez demain.

— Remo. Raisonne-le.

Quand le garde fut endormi, Remo prit les clefs et Chiun le précéda vers l'ascenseur.

— C'est peut-être ta coupe de cheveux, dit-il.

— Quoi, ma coupe de cheveux ?

— La raison pour laquelle cette personne a pensé que tu pourrais être un satyre. Tu devrais peut-être songer à te les faire couper.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un long couloir. Un autre garde en uniforme était assis au fond.

— Maintenant, laisse-moi faire, dit Chiun.

— Parfait, dit Remo. Mais vous balaierez vos propres cadavres.

Chiun marcha doucement vers le bureau, suivi de Remo. Derrière le bureau, le garde pivota légèrement dans son fauteuil pour dégager sa main droite. Il lisait un magazine de nouvelles policières, *Amazing Détective*.

— Salut, mon pote, lui dit Chiun avec un large sourire. J'ai renoncé à mon football du lundi soir pour venir ici rendre visite à mon proche parent, Alvin machin-chose.

— On est mercredi, répondit le garde. Qui vous a laissé monter ?

— Cet aimable monsieur, en bas.

— Rocco ? Rocco vous a laissé monter ?

— Il ne m’a pas dit son nom. Est-ce qu’il t’a dit son nom, Remo ?

— Non. Mais il avait la tête de Rocco.

— Où est votre laissez-passer ? demanda le garde.

— Remo, donne-lui notre laissez-passer.

— Ouais, c’est ça. Le laissez-passer.

Quand le second garde eut rejoint Rocco dans les bras de Morphée, Remo demanda à Chiun s’il avait d’autres astuces en tête.

— Non. Tout semble avoir très bien marché. Comme je te l’ai dit, il est inutile de difficultiser les problèmes.

— Le verbe difficultiser n’existe pas.

— Il devrait.

Sur le mur à côté du garde endormi, il y avait de longues étagères avec des papiers, des formulaires, des fournitures de bureau, des serviettes, des draps, des taies et des uniformes bleu clair. Remo prit deux draps.

Alvin Dewar n’avait eu aucun mal à s’endormir. Il dormait du sommeil béat de l’innocence, à plat sur le dos, les bras au-dessus de sa tête, respirant légèrement par sa bouche entrouverte.

— Aaaaalvin. Ououououhhh.

Alvin se redressa sur le dur matelas du petit lit de camp, dans la vaste cellule au fond du bâtiment, et regarda entre ses barreaux.

Il y avait là deux silhouettes, deux formes blanches derrière la grille, à peine visibles dans la pâle lumière de la veilleuse au bout du corridor.

— Aaaaalvin. Ououououhhhh, répéta la voix.

Alvin frotta le sommeil au coin de ses yeux.

Il regarda de nouveau entre les barreaux. Les deux silhouettes étaient toujours là, blanches du côté de la lumière, foncées de l’autre.

— Qui êtes-vous ? demanda Alvin d’une voix hésitante.

— Nous sommes les fantômes des hommes que tu as assassinés.

— Comment ça se fait qu’il y a deux fantômes alors que je n’ai tué qu’un type ? demanda Alvin.

— Euh, l’esprit est divisé en deux parties. Nous sommes les deux parties.

— C’est dingue, dit Alvin. Écoutez, si vous avez à me parler, voyez mon avocat. Faut que je dorme. Y a un psychiatre qui vient m’examiner demain et je veux être en pleine forme.

— Nous sommes ici pour te donner une chance de te repentir de tes péchés.

— Ah, ça va ! dit Alvin. Remportez vos draps et retournez dans le linge sale. Fichez-moi la paix ou j'appelle un garde. Je suis fatigué.

Alvin Dewar se rallongea et se tourna contre le mur. Il avait été averti. Les flics ne reculeraient devant rien pour le faire parler.

— Ta dernière chance, Alvin, insista la voix.

— Ah, va te faire mettre !

— Il n'y a pas de mauvais enfants, hein ?

— Il n'est pas mauvais. Il est simplement égaré.

C'était une drôle de voix, un peu chantante comme dans l'émission du Kung-fu qu'Alvin avait tant aimée.

Alvin secoua la tête, écoeuré. Maintenant ces deux branques s'engueulaient derrière les barreaux.

Puis il y eut un bruit qui déplut à Alvin, celui d'un train qui s'arrête en grinçant, puis du métal malmenant du métal. Alvin se retourna dans son lit. Ses yeux étaient maintenant un peu habitués à la pénombre. Il y avait un vide nouveau dans la porte de la cellule, où un barreau avait été arraché. Il vit le plus petit des deux flics couverts de draps mettre les mains sur un autre barreau. L'horrible bruit de métal torturé recommença et le barreau cassa. Le petit flic le posa par terre. Le plus grand saisit la barre de fer transversale, la tordit et l'écarta de la grille comme si c'était le petit fil de fer enrobé de papier d'un sac-poubelle.

Alvin Dewar conclut soudain que ces deux-là n'étaient pas des flics. Ils entrèrent dans sa cellule. Alvin s'assit et recula dans le coin du mur, son dos contre le grossier crépi froid.

— Laissez-moi tranquille ou je hurle, dit-il.

— Repens-toi, repens-toi.

— Allez-vous-en, allez-vous-en !

— Est-ce qu'il vous paraît repentant ? demanda le grand au petit.

— Je regrette d'avoir à dire que non.

— Alors qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Ce que nous aurions dû faire tout de suite. Ce que tout le monde aurait dû faire tout de suite.

Dans un envol de drap, le plus petit s'approcha d'Alvin qui essaya de s'aplatir contre le mur. Les bosses et le crépi perçaient sa mince chemise de nuit. Il ne sentit pas la douleur. Il avait la bouche sèche. Il

aurait eu besoin d'une cigarette.

Il se serra dans son coin pendant que la petite silhouette se penchait sur lui. Puis, comme s'il ne pesait pas plus qu'un oreiller de plume, il fut soulevé et se retrouva à plat ventre en travers des genoux osseux de l'apparition, pour recevoir... une fessée.

Une sacrée fessée. Inoubliable.

Ça faisait mal.

— Assez. Ça fait mal !

— Ça doit te faire mal, petit veau stupide et malhonnête ! dit la voix qui n'était plus chantante, mais glapissait horriblement.

Le plus grand dominait Alvin, tandis que la fessée se poursuivait.

— Qui t'a dit de descendre Warner Pell ?

— Je n'ai pas le droit de parler ! cria Alvin.

— Non ? dit le fantôme qui le tenait. Voyons un peu ce que tu dis de ça.

La main retomba, de plus en plus vite, de plus en plus fort ; jamais Alvin n'avait connu une chose pareille. Si on l'avait averti qu'il y aurait des nuits comme ça, jamais il ne se serait lancé dans cette affaire.

— Assez ! Arrêtez ! Je vais parler.

La fessée continua.

— Parler ne suffit pas, dit le petit. Tu iras à l'église ?

— Oui, oui. Tous les dimanches. Je promets.

— Tu travailleras bien à l'école ?

— Oui, oui. Je crois que j'aime beaucoup l'école. Arrêtez.

— Tu honoreras ton père et ta mère ? Ton gouvernement ? Tes chefs élus ?

— Oui, je le jure. Je me présenterai pour être chef de classe.

— Bien. Si tu as besoin d'aide pour convaincre les électeurs, tu n'auras qu'à m'appeler.

La fessée cessa.

Le plus grand dit au petit :

— Vous avez fini ?

— J'ai fini, répondit le plus petit qui tenait toujours Alvin en travers de ses genoux.

— Bon. Qui t'a dit de descendre Warner Pell ?

— M^{me} Kaufpersonne. Elle me l'a dit. Elle m'a obligé. Autrement, j'aurais jamais fait ça.

— Parfait, dit le grand. Alvin, si tu nous racontes des blagues, nous reviendrons. Tu comprends ça, j'espère ?

— Oui, Monsieur, je le comprends. Oui, Monsieur. Tous les deux. Messieurs. Je comprends. Oh oui, Messieurs.

— Parfait.

Alvin fut soulevé et recouché, il sentit une légère pression derrière son oreille et s'endormit instantanément. Dans la matinée, quand il regarderait les barreaux de sa cellule et les verrait intacts, il penserait avoir fait un cauchemar très insolite. Jusqu'à ce qu'il aille les examiner de près et remarque les aspérités, là où ils avaient été cassés et remis en place.

Et cela gâcherait tout l'appétit d'Alvin.

Dans la rue, en sortant de la maison correctionnelle, Remo marchait d'un air songeur à côté de Chiun, en donnant des coups de pied dans une boîte de conserve.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, petit père.

— Une chose ? O délicat euphémisme ! Si j'avais dû deviner, j'aurais dit *tout*. Quelle est cette unique chose unique ?

— Aujourd'hui, je n'ai pas pu attaquer ce gosse quand il me tirait dessus. Je ne pouvais pas lever une main. Vous m'avez dit que c'était normal, raconté je ne sais quelles sornettes sur les enfants qui ne devaient recevoir que de l'amour.

— Oui ? Et alors ?

— Alors ce soir vous avez flanqué une sacrée fessée à Alvin. Comment se fait-il que vous ayez pu et pas moi ?

— Tu te demandes vraiment pourquoi il y a des choses que le Maître peut faire et pas le disciple ? Ah, que de vanité dans ta prétention !

— Pas de sermons, Chiun. Pourquoi ?

— Pour frapper un enfant, on doit être sûr qu'on est un adulte.

— Vous voulez dire que je suis un enfant ? Moi ? À mon âge ?

— Pour les manières de Sinanju, tu es encore jeune.

— Un enfant ? Moi ? C'est ça que vous voulez dire ?

— Je veux dire ce que je veux dire. Je ne poursuis pas interminablement mes explications. Si je t'en disais plus, je râlerais. Et moi, je ne suis pas un râleur !

CHAPITRE IX

Le son venait du palier. Quelqu'un sifflotait. Le manque de talent du siffleur et l'effet Doppler rendaient la mélodie méconnaissable.

Le siffleur s'arrêta derrière la porte ; il fut alors possible de reconnaître, vaguement, une désastreuse interprétation de : « Je suis femme ».

La clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit et Sashur Kaufpersonne entra chez elle.

Son sifflotement se tut, alors qu'elle levait au ciel ses mains lasses, en voyant Chiun et Remo au milieu de son living-room.

Elle s'immobilisa, laissant la porte grande ouverte derrière elle.

— Vous. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un brin de causette, dit Remo. Fermez la porte.

Elle le regarda, il hocha la tête et elle ferma la porte.

— Nous pouvons commencer, dit Remo, par Alvin Dewar. Pourquoi lui avez-vous dit de tuer Warner Pell ?

— Qui vous a raconté ça ?

— Alvin Dewar. J'ai répondu à votre question, maintenant répondez à la mienne. Pourquoi avez-vous dit au gosse de tuer Pell ?

Sashur jeta un coup d'œil à sa montre avant d'avancer dans le living-room où elle se laissa tomber sur un canapé de chrome et de velours.

— Je crois que je ferais mieux de vous le dire.

— Je le crois aussi.

Chiun n'écoutait pas la conversation. Il examinait les murs, couverts de tableaux, cadre contre cadre, qui lui paraissaient un gaspillage de toile et de peinture. Dans le fond de la pièce, il avisa une suite de pièces d'or dans un cadre et traversa pour aller les voir de près.

— Je ne sais pas, dit Sashur. Pell avait des ennuis. Il faisait des choses, avec les enfants. Les gosses devenaient, eh bien... asociaux.

— Et alors ?

— Alors j'ai signalé Pell à l'administration des établissements

scolaires et il m'a menacée et...

— Une seconde, interrompit Remo. Ça ne marchera pas. Je sais que Pell et vous étiez plongés dans cette opération de gosses assassins. Je sais qu'il y avait de grosses sommes en jeu. Alors ne me racontez pas de conneries d'administration scolaire. La vérité suffira.

— Bon, dit Sashur avec un soupir. J'étais amoureuse de Pell. C'est pour ça que j'avais quitté mon mari. Il m'a persuadée de travailler pour lui avec les gosses. Et puis quand mon mari a été tué, j'ai vu Pell et il m'a dit qu'il y avait des ennuis, mais que ça n'était pas grave. Et puis il m'a dit qu'il allait me dénoncer comme la meurtrière de mon mari. Qui avait un meilleur mobile ? J'étais encore sur le testament du con. Je finirais sur la chaise électrique.

— C'est absurde, dit Remo.

— Pas si vous connaissez mon mari et si vous connaissez tous ces gangsters pour qui il travaillait à Détroit. J'ai été prise de panique et j'ai dit à Alvin d'abattre Pell.

— Qui était à la tête de l'opération ?

— Pell, naturellement.

— Comment obtenait-il les adresses des victimes ?

Sashur haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Il s'occupait de tout ça. Il me donnait simplement les noms à refiler aux gosses... Écoutez, c'est fini, maintenant. Pell est mort. J'ai peut-être mal agi, mais j'ai fait du bien aussi, en l'éliminant. Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ? Vous n'avez rien à gagner en me dénonçant à la police.

Remo secoua la tête et remarqua que Sashur regardait sa montre, qu'elle portait au poignet gauche, retenue par un large bracelet de cuir qui aurait été à sa place au bras tatoué d'un docker.

— Mais vous ne gagnerez rien en me jetant en prison, reprit Sashur. Je vous donnerai n'importe quoi. Tout ce que j'ai.

Chiun se détourna du mur et sourit à Remo.

— Comme c'est occidental de penser que toutes les choses et toutes les personnes sont à vendre, dit-il.

— Mes tableaux, dit Sashur en regardant Chiun. Ma collection de pièces d'or.

Remo secoua la tête.

— Un instant, mon fils, murmura Chiun. Certains sujets méritent réflexion. Les pièces d'or sont un agréable présent pour notre maison.

— Non, déclara Remo à Chiun. Nous ne traitons pas un marché.

— Ce sont de bonnes pièces, insista Chiun. Naturellement, elles sont sous verre et je ne peux pas les examiner de près, mais elles ont beaucoup de valeur, si elles sont authentiques.

— Pas de marchés.

— Mais sûrement il ne servira à rien de dénoncer cette gracieuse jeune dame. Est-ce là aider la Constitution à survivre ?

Sashur consulta encore une fois sa montre.

— Il faut que je parle à Smitty, dit Remo et il s'adressa à Sashur : je veux les noms de tous les gosses de Pell.

— Je vais les chercher, je vais les chercher, s'écria-t-elle en se levant. La liste est dans ma chambre.

— Une minute.

Remo alla à la porte de la chambre et jeta un coup d'œil. Des placards, partout. Les seules fenêtres s'ouvraient au-dessus de treize étages de vide.

— D'accord, allez me la chercher.

Il laissa Sashur dans la chambre et revint dans le living-room où Chiun tripotait le cadre de la collection de pièces.

— Je crois que c'est de la vraie feuille d'or, sur le cadre, dit-il.

— Écoutez un peu, Chiun. Nous ne pouvons pas laisser filer tous les gens qui offrent un pot-de-vin à Sinanju.

Chiun recula du cadre comme s'il était électrifié.

— Un pot-de-vin ? C'est ainsi que tu appelles un présent ? Un pot-de-vin ? s'exclama-t-il en portant une main à son front. Mon propre fils. Adoptif, bien sûr. Un pot-de-vin.

— Un pot-de-vin, répéta Remo. Qu'il n'en soit plus question. Nous allons prendre la liste et parler ensuite à Smitty avant de décider de ce que nous devons faire. Il pourrait vouloir s'occuper de ça lui-même.

Remo se tourna vers la chambre.

— Elle en met du temps pour prendre une liste.

Il s'approchait de la porte quand elle s'ouvrit et Sashur apparut :

— Tenez, la voilà.

Elle tendit à Remo une feuille de papier avec une douzaine de noms. Et elle consulta de nouveau sa montre d'or par la même occasion.

— Ils sont tous là ? demanda Remo.

— Tous ceux que je connais.

— Comment se déplacent-ils dans tout le pays ? Votre mari a été tué en Caroline du Nord.

— Warner Pell appelait ça des excursions éducatives. Des récompenses spéciales pour les bons élèves. Il conduisait les enfants lui-même.

— Ils devaient s'absenter plusieurs jours. Leurs parents ne se plaignaient jamais ?

— Se plaindre ? Pourquoi se seraient-ils plaints ? D'abord, ce ne sont pas des gens très intéressants. Ensuite, ils savaient ce que leurs gosses faisaient et ils étaient bien payés pour ça.

— Combien ?

— Warner ne me l'a jamais dit.

— Tâchez de deviner.

— Je pense que les enfants devaient toucher cinquante mille dollars pour chaque mission.

— La Mafia ne paie que cinq milles, dit Remo.

— Oui, mais Warner travaillait pour le système scolaire. Il voyait grand.

— Écoutez ça, petit père. Cinquante mille dollars pour un gosse. Et pensez au travail que nous faisons.

Chiun refusa de se détourner de la collection de pièces d'or.

— L'argent est du papier. Il n'a pas de valeur, ce n'est qu'une promesse de valeur. L'or est vrai.

— Ne faites pas attention à lui, dit Remo à Sashur. Il boude.

— Vous allez me remettre à la police ?

— Pas tout de suite. Venez ici, je veux vous montrer quelque chose.

Il se dirigea vers la chambre. En le suivant, Sashur roucoula :

— Moi aussi, j'aimerais vous montrer quelque chose.

Mais avant qu'elle puisse montrer son quelque chose à Remo il lui montra le sien, qui était l'intérieur d'une penderie dont il ferma la porte à double tour.

— Qu'est-ce qui vous prend ? glapit-elle derrière la porte d'acier peinte en faux bois.

— Je veux simplement que vous restiez tranquille pendant que je vérifie tout ça.

— Salaud !

— Le pire, reconnu Remo.

— Fumier de salaud, renégat pourri !

— Je me reconnaîtrais n'importe où.

Pour faire bon poids, Remo faussa la serrure de la penderie.

Dans le living-room, Chiun déclara :

— Cette femme est une menteuse.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle nous a dit ?

— Elle a dit que ces pièces avaient beaucoup de valeur. Mais il y en a beaucoup qui sont bien plus précieuses. Des doublons, des pièces de huit, elles valent toutes plus que celles-là. Malgré tout, elles ne sont pas trop mauvaises.

— Chiun, assez, je vous en prie.

Sur le palier, Remo et Chiun rencontrèrent deux hommes d'un certain âge, empâtés, qui arrivaient en haletant de l'ascenseur.

— Kaufpersonne, souffla le premier. Vous savez quel est son appartement ?

— Bien sûr. Pourquoi ? demanda Remo.

— Police, grogna l'autre, hors d'haleine après son sprint de six mètres dans le couloir.

Remo désigna la porte.

— C'est là.

Les deux hommes coururent devant lui.

— Mais vous ne la trouverez pas, ajouta Remo.

Ils s'arrêtèrent à la porte.

— Pourquoi ?

— Je l'ai vue partir, il y a cinq minutes. Elle avait une valise.

— Elle n'a pas dit où elle allait ?

— Si, justement. J'habite là, dans le couloir. Elle est venue pour m'emprunter du cirage. Elle a la manie des souliers bien cirés. Elle n'emploie que du Kiwi et elle...

— Au fait, au fait. Elle allait où ?

— Elle m'a dit qu'elle prenait l'avion pour Spokane. Dans l'État de Washington. Pour voir ses parents. Les bons vieux papa et maman Kaufpersonne et tous les petits Kaufenfants.

— On ferait mieux de prévenir le capitaine, dit un des inspecteurs, qui commençait à retrouver son souffle.

— Vous ne voulez pas me dire ce qui se passe ? demanda Remo. Je pourrais peut-être vous aider.

— Vous avez vu le journal télévisé ce soir ?

— Non, dit Remo.

— Non, dit Chiun. Mais j'ai vu « Lorsque tournent les planètes ». C'était très bon, aujourd'hui. Rad Rex devient meilleur de jour en jour depuis que je lui ai appris à se déplacer (1).

Les deux policiers se regardèrent.

— Bref, au journal télévisé, y avait cette histoire de général qui dit qu'il y avait deux assassins de la CIA. Un Blanc et un Oriental. Et Kaufpersonne a téléphoné pour dire qu'ils lui couraient après. Nous sommes ici pour la protéger.

— Elle a dû préférer s'enfuir, jugea Remo. Un Blanc et un Oriental, vous dites ?

— C'est ça.

— Nous n'avons vu personne de ce genre par ici. Pas vrai ?

— Non, répondit Chiun. Je n'ai pas vu d'Oriental et tu n'as pas vu d'homme blanc.

— Filons, Fred. On ferait mieux d'avertir le capitaine.

— Ouais.

Les deux policiers repartirent en courant vers l'ascenseur pendant que Remo et Chiun sortaient par la porte de l'escalier.

En la franchissant, Remo repassa la tête dans le couloir.

— Un homme blanc et un Oriental, vous dites ?

— Ouais, fit le dénommé Fred en appuyant encore avec impatience sur le bouton.

— Vous avez appris ça au journal télévisé ?

— C'est ça, c'est ça.

— Si nous les voyons, nous ne manquerons pas de vous téléphoner.

— Merci.

Remo et Chiun montèrent sur le toit, passèrent à celui d'un immeuble voisin et descendirent par l'escalier.

Ils rencontrèrent un second couple, du monde officiel, devant cet immeuble.

— Observez ça, Chiun, dit Remo en souriant.

Il s'approcha des deux hommes qui portaient tous deux un trench-coat et un chapeau à bord baissé.

— Si vous cherchez Sashur Kaufpersonne, elle est allée à Spokane, dans l'État de Washington.

Le plus âgé des deux se tourna vers Remo.

— Curieux que vous nous disiez ça, Monsieur.

Son collègue s'écarta de lui pour se placer à droite de Remo.

— Pourquoi curieux ? demanda Remo en tournant la tête pour faire un clin d'œil à Chiun, qui soupira tristement.

— Parce que nous ne la cherchons pas. C'est vous que nous cherchons.

L'agent retira de la poche de son trench-coat une main qui serrait un pistolet automatique. Il le braqua sur Remo exactement à l'instant où celui de son partenaire se pointait sur Chiun.

— Que s'est-il passé, Remo ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas. Je pensais que j'étais pas mal.

— Assez causé, reprit l'agent tenant en respect Remo. Vous êtes arrêtés tous les deux. Vous allez nous accompagner.

— Ça pose un petit problème, dit Remo.

— Ah oui ? Lequel ?

— Je ne veux pas.

— Vous n'avez guère le choix, répliqua l'agent en levant un peu son pistolet.

— C'est vrai. Est-ce que je vous ai déjà montré le triangle d'or ?

— N'essayez pas de nous soudoyer.

Le partenaire approuva rageusement.

— Vous ne savez pas qu'en cinquante ans, aucun agent du FBI n'a jamais été soudoyé ?

— Je ne le savais pas. En cinquante ans ?

— Oui. Cinquante ans.

— Eh bien, je ne chercherai pas à vous soudoyer. Je veux simplement que vous regardiez. Voyez, tout est dans les pieds.

Remo baissa les yeux sur ses pieds et croisa le droit sur le gauche, aux chevilles.

— C'est la position de départ, annonça-t-il.

— Allez, ça suffit. Vous allez venir avec nous.

— Attendez. Je n'ai pas fini. Comment me trouvez-vous, petit père ?

— Idiot. Qui joue à des jeux idiots. Tu es très bien.

— Maintenant, de ce point de départ des pieds croisés, c'est le tourbillon.

Remo pivota sur ses pieds, en un vaste demi-cercle. L'agent qui le braquait suivit la moitié inférieure du corps de Remo, l'arme pointée sur le nombril. Puis Remo tourna la taille. Quand la moitié inférieure de son corps acheva le mouvement semi-circulaire, la moitié supérieure continua de se tordre, puis avança vers l'agent.

L'agent tenait son pistolet ; une fraction de seconde plus tard il avait la main vide et Remo recroisait ses pieds, pivotait de nouveau et disparaissait.

— Où ?

— Derrière toi, Harry, cria son collègue.

— C'est une erreur, dit Remo, de faire ça vite. La lenteur, c'est la clef. Lentement, sûrement, avec précision.

Comme Harry se retournait, Remo, derrière lui, refit son tourbillon pour la troisième fois. Les jambes pivotèrent, le haut du corps vrilla encore plus vite, se pencha, s'avança et le partenaire de Harry sentit plus qu'il ne le vit, le pistolet abandonner sa main et disparaître. Remo s'éloignait déjà vers Chiun, les deux armes dans ses mains.

— Ridicule, dit Chiun. Tu prends un des plus grands secrets de Sinanju et tu t'amuses avec au coin d'une rue comme si c'était un jouet.

— Oui, mais c'est un bon entraînement. Au cas où il m'arriverait d'affronter quelqu'un de valable.

— Hé, vous deux, crièrent les deux agents du FBI. Revenez un peu et rendez-nous nos pistolets.

— Rends les pistolets, Remo. Ils doivent probablement les payer eux-mêmes.

— C'est juste. Tenez.

Remo ôta les chargeurs des automatiques, jeta les pistolets dans une corbeille à papiers accrochée à un poteau de fer et les chargeurs dans une bouche d'égout.

Ils entendirent les agents courir derrière eux. Mais le temps que les hommes du FBI récupèrent leurs armes, Chiun et Remo étaient partis, descendant dans une station de métro où Remo s'arrêta au kiosque

pour acheter la première édition d'un journal du matin.

Il l'ouvrit à la page trois, et eut sous les yeux les portraits à la plume de « deux agents secrets recherchés pour meurtre ».

— Tu vas me dire ensuite que c'est censé être moi ? demanda Chiun.

— Nul autre.

— Ha. Où est la joie ? L'amour ? La sagesse ? La véritable beauté intérieure ?

— Chut, je lis. Ce général dit que nous sommes probablement des assassins d'une organisation secrète. Le journal dit que c'est la CIA.

— Tu vois, il y a du bien dans tout. Même si cette image ne me ressemble pas du tout, il est bon que Sinanju soit au moins reconnu à sa juste valeur.

— Ce crétin de général a tenu une conférence de presse pour parler de ça.

— Une conférence de presse, murmura Chiun tout songeur. C'est une bonne idée. Pense au travail que nous pourrions obtenir, Remo, si d'autres personnes en savaient plus long sur nous et sur notre disponibilité.

— Ouais, mais ce général nous accuse de la mort de Kaufmann.

— Qui ?

— Kaufmann. Le macchabée de la base militaire.

— Mais il a été tué à coups de pistolet !

— Oui.

— Ils ne savent donc pas que nous n'employons jamais de balles ?

Chiun était outré et sa voix l'exprimait bien.

— Ce que ce général a fait est scandaleux, protesta Chiun. Des gens pourraient lire ça et le croire.

Remo et Chiun remontèrent à l'air libre par l'autre sortie du métro, au bout du quai.

— Les choses deviennent dures, dit Remo.

— Quand les choses sont dures, les durs obtiennent des choses.

— Quoi ? Fit Remo en repliant le journal.

— C'est quelque chose comme ça. J'ai entendu ton président le dire. Quand les choses deviennent dures, les durs obtiennent des choses.

— Ouais. Eh bien nous avons un problème. Ces dessins dans le journal. La dénonciation par cet abruti de général. Nous allons maintenant avoir une foutue horde de chasseurs de prime sur le dos.

— Ne t'inquiète pas. Personne ne me reconnaîtra. Pas d'après ce dessin qui ne me ressemble pas du tout.

— Et moi ? demanda Remo.

— Tu n'as pas de problème non plus.

— Ah non ? Et pourquoi ?

— Tous les Blancs se ressemblent. Qui pourrait te distinguer de quelqu'un d'autre ?

(1). Voir l'implacable no 22 : Cervele Trafic.

CHAPITRE X

— Vous êtes merveilleux, Smitty. Avez-vous jamais envisagé de prendre une retraite anticipée ?

— Écoutez, Remo...

— « Écoutez Remo » mon cul ! Hier le ministère de la Justice a diffusé un bulletin sur nous. Maintenant, c'est le tour du général. Toute la nuit, nous avons été à la télévision et dans les journaux. Quand est-ce que vous nous avez fait engager pour le « David Susskind Show » ? Pourquoi me dites-vous de ne pas m'inquiéter ? Qu'est-ce qui vous prend, bon Dieu ?

— Les dessins ne vous ressemblent pas du tout, dit Smith. Et, franchement, j'ai commis une erreur de jugement. Je ne pensais pas que le général Haupt riposterait.

— Oui, eh bien j'ai une nouvelle pour vous. Le général Haupt m'a causé une grande tristesse. Alors je vais lui causer une grande tristesse. À la première occasion.

— Nous franchirons cet obstacle quand nous y arriverons. La première chose, c'est les gosses. Avez-vous découvert quelque chose ?

— Warner Pell. C'était son projet.

— Alors, pourquoi a-t-il été tué par un de ses propres enfants ? demanda Smith.

— Eh bien, Pell avait comme associée cette femme avec lui : Sashur Kaufpersonne. Quand les choses ont mal tourné pour lui, il a voulu lui faire porter le chapeau ; alors elle a convaincu des mômes de lui régler son compte.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom, Kaufpersonne ?

— Il y a deux N. C'est allemand. Un seul N, c'est juif.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'ai jamais entendu de nom pareil.

— Avant, c'était Kaufmann. Son mari était un des témoins qui s'est fait rectifier.

— Où est-elle, maintenant ?

— Je l'ai enfermée. Ne vous en faites pas pour ça.

— Bon, dit Smith. Restez où vous êtes. Je vous rappelle.

— Vous pourriez aussi bien dessiner le message dans le ciel avec un avion, dit Remo. Maintenant que tout le monde est au courant de notre existence, le secret n'a plus d'importance.

— Je vous rappellerai, dit froidement Smith et il raccrocha.

Remo jeta le téléphone dans une corbeille à papiers et se tourna vers Chiun, qui déroulait sa natte au centre du tapis.

— Remo, s'il te plaît, enlève ce canapé.

— Il ne vous gêne pas. Vous avez assez de place pour semer un champ de maïs.

— Sa présence trouble ma pensée. Je t'en prie, enlève-le.

— Déplacez-le vous-même. C'est du travail manuel.

— Un moment. Un moment. Ne sommes-nous pas partenaires à égalité sur l'ordre de l'empereur Smith.

— Chiun, il n'est pas empereur. Pour la millième fois.

— La Maison de Sinanju a travaillé pendant des siècles pour des empereurs. Il a un contrat avec nous ; il est empereur.

Satisfait de cette belle logique, Chiun demanda de nouveau :

— Réponds-moi. Sommes-nous partenaires égaux ?

— Pourquoi le fait d'être partenaires égaux devrait-il me faire déménager les meubles ?

— C'est le partage à égalité. Je prépare mon lit. C'est ma part. Tu déménages le mobilier. C'est ta part.

— C'est ça, bougonna Remo. Le partage à égalité. Vous vous endormez et moi je trimbale des meubles. D'accord. Vous n'avez pas de piano que vous voudriez que je porte en bas ?

Il se pencha sur le bord du canapé et posa les mains sur l'accoudoir. Il fit glisser le meuble à droite et à gauche pour juger de sa masse et de son équilibre.

— Déménager des meubles, marmonna-t-il. Découvrir qui a commis les meurtres. Trouver qui est derrière les gosses. Avoir mon portrait à la télévision. Descendre les ordures. Balayer des cadavres. Je commence à en avoir marre de tout ça, c'est moi qui vous le dis.

Il appuya des deux mains sur le bras du canapé, en pesant un peu plus lourdement de la droite. L'autre extrémité s'éleva dans les airs et Remo poussa. Sur ses deux pieds droits, le canapé glissa sur le plancher comme la proue d'un hors-bord fendant les vagues. Il dérapa devant un fauteuil, puis, sous une pression de la main droite de Remo, le contourna. Arrivé au mur, le canapé ralentit. Son extrémité

s'abaissa. Ses deux autres pieds tombèrent, son accoudoir gauche absolument contre la cloison.

— Des jeux. Toujours, il faut que tu joues, dit Chiun en lissant sa natte.

— Le déménagement n'est pas un jeu, répliqua Remo. Désormais, déplacez vos canapés vous-même.

— C'est ça, c'est ça. Désormais, je déplacerai les canapés. Tu t'occuperas des fauteuils. C'est la co-égalité, n'est-ce pas ? Par conséquent, déplace ce fauteuil, je te prie. Il...

— Je sais, il trouble votre pensée.

Remo souleva le fauteuil et le jeta à l'autre bout de la pièce. Il termina lourdement son vol sur le dossier du canapé et y resta.

— Vous, Smitty, ce boulot... Je commence à en avoir ras le bol de vous tous.

— C'est très bien. Le mécontentement de son propre sort indique que l'on devient majeur et que l'on n'est plus un enfant. Pense un peu, Remo, dit Chiun avec une joie soudaine. Un jour, au lieu d'être un enfant insignifiant, obstiné, stupide, têtus...

— Ouais.

— Tu seras un homme insignifiant, obstiné, stupide, têtus. Il est des choses que l'on ne surmonte jamais avec l'âge.

Chiun pouffa en lançant ce dernier trait et s'allongea sur la natte de raphia.

— Hi, hi, marmonna-t-il pour son propre plaisir. Il est des choses qu'on ne surmonte jamais avec l'âge. Hi, hi.

Remo examina la pièce. Il vit le combiné dans la corbeille à papiers et le reposa sur ses broches.

— Je raccroche le téléphone, annonça-t-il.

— Ce que tu fais avec tes jouets ne me concerne pas.

— Smith doit rappeler. Il risque de téléphoner tard.

— Dis-lui que je dors.

— Il ne vous demandera pas. Mais est-ce que la sonnerie ne va pas vous réveiller ?

— Pas si je choisis de ne pas le lui permettre.

— *Hummmmmph*, fit Remo.

— *Rhhhoooooonnnnnnnknknkkkk*, répondit Chiun qui ronflait déjà.

Remo s'allongea sur le canapé, la tête coincée contre le fauteuil.

— *Rhhhooonnnnnkkkkkk.*

Les ronflements de Chiun se répercutèrent dans la pièce. Les stores vénitiens paraissaient vibrer dans le déplacement d'air, avec un petit bruit de xylophone.

Quand le téléphone sonna, ce fut une sonnerie aigre, assourdissante. Remo bondit du canapé, arraché au sommeil par l'appel de clairon.

— *Rhhhooonnnnnkkkkkk*, ronfla Chiun.

— *Bruiiiiiingggggg*, sonna le téléphone.

— *Rhhhooonnnnnkkkkkk.*

— *Bruiiiiiingggggg.*

— *Rhhhhooooooooonnnnnnnnnknnkkkk.*

Fugue pour A.G. Bell et Végétations. Mais Chiun semblait gagner. Remo répondit au téléphone.

— Ça va, maintenant. Ma femme est sortie.

— Remo ?

— Bien sûr, Remo.

— Warner Pell, pas question, dit Smith.

— Comment ça, pas question

— Il ne dirigeait pas l'opération.

— Pourquoi ?

— Il possédait pour toute fortune au monde 19 000 dollars. Ce n'est guère ce qu'on attendrait du chef d'une organisation criminelle multimilliardaire.

— Comment..., allait demander Remo, mais il se ravisa.

Il savait comment. Smith et ses ordinateurs ses inputs, ses imprimantes et ses données, avec ses mouvements à la bourse des grains et ses statistiques de trafic maritime et ses études de masse monétaire, avec ses dossiers sur tous ces types qui ne s'arrêtaient jamais pour souffler. Voilà comment. Smith savait tout. S'il disait non pour Warner Pell, c'était sûrement non.

Et c'était aussi l'emmerdement.

— Et maintenant, quoi ? demanda Remo.

— Je pense que vous devriez retourner auprès de cette Kaufpersonne et lui tirer les vers du nez. Elle peut savoir qui était le patron de Pell. Et n'oubliez pas que c'est quelqu'un qui a des contacts avec le ministère de la Justice, sinon ils ne pourraient pas découvrir

où les témoins sont cachés.

— Bon. Mais je tiens à vous dire une chose. Quand j'ai signé pour ce travail, ce n'était pas pour être détective. J'ai signé pour faire ma spécialité, zip, zip et adieu. Maintenant je suis détective, et ça ne me plaît pas. Je ne voulais même pas être détective quand j'étais vivant.

— Je vous en prie, Remo, c'est une ligne ouverte.

— Je m'en fous. J'en ai assez de travailler en dehors de mes fonctions. J'ai été garde du corps, messenger, détective et je ne devrais pas être tout ça. Si vous voulez un détective, vous n'avez qu'à en embaucher un.

— Les bons détectives coûtent cher et votre travail est bon marché, répliqua Smith et avant que Remo sache si par hasard il se livrait à une petite plaisanterie, Smith raccrocha.

Remo en fit autant, en se promettant d'acheter dès le lendemain une nouvelle garde-robe. Il achèterait trois nouvelles garde-robes. Il jetterait tous ses vêtements, il en achèterait des neufs, assez pour habiller en toutes saisons trois équipes de football et il enverrait toutes les factures à Smith.

Cette perspective lui fournit soixante secondes de joie pure, avant qu'il se souvienne qu'il avait fait la même promesse huit jours plus tôt.

— *Rhhhhooooooooonnnkkkkk.*

Les ronflements ne lui procurèrent aucune joie.

Remo décrocha le téléphone et demanda la réception.

— Réception.

— Ici M. Maxwell, au 453. J'aimerais que vous me rendiez un service.

— Oui, Monsieur, si je peux.

— Vous êtes de service toute la nuit ?

— Oui, Monsieur.

— Parfait. Je veux que vous m'appeliez au téléphone toutes les heures. Laissez sonner trois fois et raccrochez. Inutile d'attendre une réponse.

— Mais...

— Voyez-vous, je travaille à un projet très important et je dois le terminer demain matin, mais j'ai peur de m'endormir.

— Ah, je comprends, Monsieur. Certainement, ne vous inquiétez pas.

— Merci. Et dans la matinée, vous n'aurez pas à vous inquiéter.

— Quand voulez-vous que je commence ?

— Il est minuit moins dix. Pourquoi pas à minuit, et puis toutes les heures ? Trois sonneries.

— Très bien, Monsieur. Et bonne chance.

— Bonne chance ?

— Pour votre projet important.

— Ah oui... Merci.

Remo changea de chemise et en sortant de la pièce il tira doucement la porte, en la laissant un instant tout juste entrebâillée.

— *Rhhhoooooonnnnnkkkk.*

Le téléphone sonna.

Bruiiiiinnnnngggg.

Bruiiiiinnnnngggg.

Bruiiiiinnnnngggg.

Trois sonneries. Remo ferma et colla son oreille à la porte.

Le téléphone se tut. Il écouta. Plus de ronflements.

Remo suivit le couloir en sifflotant gaiement. Comment vivaient donc les gens quand le téléphone n'existait pas ?

*

* *

Sashur Kaufpersonne était partie. La porte bloquée de la penderie avait été ouverte de l'extérieur au moyen d'un outil quelconque, probablement un démonte-pneu.

Remo fouilla les tiroirs de la chambre. Rien, à moins qu'on ait un faible pour les slips brodés chaque jour de la semaine, de noms d'hommes, de cœurs et de dessins obscènes. Des slips par douzaines.

Les placards de Sashur étaient aussi peu intéressants. Pas de bouts de papier oubliés dans les poches. Pas de sacs à main bourrés de juteuses informations. Zéro.

— Pourquoi est-ce que cette bonne femme n'écrit jamais rien ? Marmonna Remo tout haut.

Il regarda autour de lui. Il sentit soudain qu'il était une heure et que le téléphone allait sonner dans la chambre d'hôtel. Trois fois.

— La prochaine fois, déplacez votre canapé vous-même, grogna-t-il.

Le téléphone.

Sous l'appareil de Sashur, il y avait un répertoire téléphonique personnel, avec des noms, des numéros et une inscription qui laissa Remo songeur : « Walter Wilkins. Salle de musique. Mercredi soir. »

On était mercredi soir.

Le standard de la police confirma qu'il existait bien une école Walter Wilkins, en donna l'adresse à Remo, mais l'avertit qu'elle était fermée depuis plusieurs années.

*

* *

Il ne fut pas difficile d'ouvrir la porte d'entrée de l'école et encore moins de trouver le veilleur de nuit. Remo suivit les ronflements jusqu'au sous-sol où le veilleur dormait, dans une pièce brillamment éclairée, sur une vieille table de cafétéria qui portait gravée l'histoire de la vie sexuelle de l'école depuis trente-cinq ans.

Remo secoua le gardien. L'homme ouvrit de grands yeux affolés. Ses pupilles étaient d'immenses lacs noirs. Il vit Remo et Remo sentit sa tension s'apaiser.

— Ah, je croyais que c'était le chef des vigiles, marmonna l'homme d'une voix pâteuse en secouant la tête pour s'éclaircir les idées. Mais d'abord, qui êtes-vous ? Comment que vous êtes entré ?

— Je cherche M^{me} Kaufpersonne.

Le veilleur pencha la tête comme s'il écoutait.

— Elle est ici. C'est eux là-haut dans la salle de musique. La chorale des gosses et elle, dit-il en regardant sa montre. Merde, il est tard. Je ferais mieux d'aller la prévenir.

— Ne vous dérangez pas, mon vieux. Je monte là-haut. Je lui rappellerai l'heure.

Remo s'éloigna.

— Hé ! Vous ne m'avez pas dit qui vous étiez. Comment vous êtes entré ?

— Grâce à M^{me} Kaufpersonne, répondit Remo.

C'était non seulement faux, mais illogique, mais le gardien était trop fatigué pour s'en apercevoir et Remo n'avait pas atteint le vestibule que les ronflements avaient déjà repris.

Remo monta par l'escalier obscur jusqu'au dernier étage. Sous les fines semelles de ses mocassins italiens, il sentait la dure ardoise des marches. Combien d'années avait-il passées à fouler ce genre de marches, dans le même genre d'école minable ? Celles de l'orphelinat étaient comme ça et il en gardait un souvenir de haine.

Chaque fois qu'il avait descendu l'escalier de son école, il sautait sur le bord de chaque marche, pour essayer de fendre la lourde ardoise, sans jamais réussir. La nuit, couché dans son lit de fer dans le dortoir plein d'autres garçons, il haïssait l'école, les religieuses qui la dirigeaient et les marches aussi dures que la vie elle-même.

Chiun avait beau dire, il avait changé. Maintenant, s'il le voulait, il pourrait réduire les marches en fine poudre grise. Mais il n'en avait aucune envie. Les marches n'importaient plus.

Plus il approchait du troisième étage, plus le chant était fort. C'était des chansons des rues des années 50, avec un chanteur qui avait une voix de castrat iodlant la mélodie et un chœur qui évoquait les vibrations d'un réfrigérateur, répétant inlassablement le même mot, un prénom de fille.

« Thelma, Thelma, Thelma, Thelma. » Bien. Pour notre prochain numéro, nous chanterons Brenda, Brenda, Brenda, Brenda.

Une bonne chose, pensa Remo, que cette musique soit morte avant de manquer de prénoms féminins.

Il s'arrêta dans le couloir, devant la porte vitrée d'où venaient les sons. Les carreaux avaient été peints en noir et il ne pouvait voir l'intérieur, mais il devait reconnaître que ces gosses chantaient bien. On aurait dit un disque parmi les quarante premiers au hit-parade de la jeunesse de Remo.

Il ouvrit la porte.

C'était un des quarante premiers au hit-parade de la jeunesse de Remo.

Le disque tournait sur une petite chaîne stéréo installée au fond de la salle, sur laquelle s'entassait toute une pile de disques prêts à passer.

Sashur Kaufpersonne était au tableau noir, en jupe et gilet de cuir et chemisier rose pêche. Elle était armée d'un long bâton et derrière elle, des inscriptions à la craie couvraient le tableau. D'un coup d'œil, Remo n'embrassa que quelques phrases éparées. Il y avait des noms d'États. Les mots « sentence maximum ». Et en lettres capitales, les mots Entraînement, Performance, Silence. Le dernier était souligné.

Dix petits garçons étaient assis à des pupitres face à Sashur. Le plus jeune devait avoir huit ans, le plus âgé treize.

Ils tournèrent la tête quand Remo entra. Dix enfants. Des enfants dont le visage effraya Remo. C'étaient des figures dures, cyniques, des yeux dépourvus de toute espèce de sentiment. La salle sentait le tabac froid.

Les garçons se retournèrent vers Sashur.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-elle en criant pour se faire entendre dans les rugissements de « Thelma, Thelma, Thelma ».

— Je suis simplement passé voir comment vous alliez. Pouvons-nous causer ?

— De quoi pourrions-nous parler ? De votre conduite de ce soir ? En m'enfermant dans un placard ?

— De la vôtre, peut-être. Me mentir sur Warner Pell. On ne vous a jamais appris que ce n'est pas beau de mentir ?

— Je sais. C'est pourquoi je vous dis la vérité absolue quand j'affirme qu'il vaudrait mieux pour votre santé que vous partiez.

— Excusez-moi, dit Remo.

Sashur fit un léger signe de tête. Sa classe se leva, comme un seul homme, pour obéir à un commandement militaire, et se tourna vers Remo. Ils souriaient, ils lui souriaient, ces abominables petits salauds, et Remo avait envie de les mettre en pièces. Il voulait les battre, les écraser, mais surtout il avait envie de les fesser. Il savait maintenant ce qu'avaient dû éprouver les religieuses de son orphelinat.

Presque simultanément, ils fourrèrent une main dans une poche de veste, de pantalon, de blouson, et en retirèrent des pistolets, des « petits spéciaux du samedi soir ».

Ils marchèrent sur Remo, en levant lentement leurs armes, comme des zombis sous-développés. Remo se rappela comment il s'était figé dans l'ascenseur, quand Alvin lui avait tiré dessus. Il fit ce que lui commandait son instinct.

Il tourna les talons et s'enfuit.

La meute se rua derrière lui silencieuse comme une bande de loups concentrée dans sa poursuite.

Sashur Kaufpersonne resta au tableau noir tandis que le dernier des garçons franchissait la porte aux trousses de Remo. Avec un chiffon humide, elle effaça la craie puis elle s'essuya les mains avec une serviette en papier. Ensuite, elle arrêta la stéréo. Dans le silence, elle soupira.

Un gros soupir.

Remo était un homme. Dommage qu'il doive mourir.

Elle entendit les petites détonations dans le couloir. Pauvre M. Winslow, pensa-t-elle en songeant au gardien endormi au sous-sol. Il ne savait jamais ce qui se passait dans son école. Il savait simplement que Sashur Kaufpersonne lui apportait religieusement une

boîte de bière tous les soirs de chorale, lui en versait la moitié et restait avec lui pendant qu'il la buvait. Il ne se demandait jamais pourquoi la bière le faisait dormir si vite et si profondément. L'idée ne lui était jamais venue qu'il pourrait y avoir un somnifère dans la bière.

M. Winslow n'entendrait pas les détonations, elle le savait.

Elle enfila sa veste, quitta la salle puis se rappela quelque chose. Alors elle retourna au tableau, prit une craie et écrivit :

ENFANTS. NE MANQUEZ PAS DE TOUT NETTOYER AVANT DE PARTIR.

Puis elle partit, satisfaite. Il ne faudrait pas que les garçons laissent le corps de Remo criblé de balles et que M. Winslow le découvre dans la matinée et raconte qui était dans l'école. Elle soupira encore en sortant de la salle.

Remo s'était trompé. Il ne se trouvait pas dans un escalier qui descendait, mais qui au contraire ne faisait que monter. Sentant l'ardoise sous ses semelles, il courut jusqu'en haut.

Derrière lui, la porte du couloir se rouvrit.

— Il est monté, chuchota une voix juvénile.

L'escalier aboutissait à une porte. Il y avait eu jadis une barre pour la pousser, mais c'était au temps où l'école était fréquentée. Maintenant la barre avait été ôtée et la porte verrouillée. Remo saisit la poignée et la tourna lentement, en enlevant de la porte de fer aussi aisément qu'il aurait débouché une bouteille de ketchup entamée.

Le toit sentait le goudron frais et les gravillons encastrés dans la surface collante percèrent les fines semelles de Remo. Un parapet d'un mètre de haut entourait le toit. Il n'y avait pas d'étoiles, pas de lune, il faisait noir comme dans un encier ; la surface plane n'était rompue que par le gros conduit en point d'interrogation d'un archaïque système d'aération.

Si Remo se cachait derrière le conduit, ce serait le premier endroit où les gosses le chercheraient. Il se dissimula derrière. Il entendit les voix des enfants courant sur le toit.

— Hé, chuchota un garçon. Il doit se cacher, là derrière le conduit. Attention, tout le monde. Ne le laissez pas vous piquer vos flingues.

Remo risqua un œil au coin de son gros tuyau. Il vit jaillir de la lumière par la porte ouverte. Un des gosses devait avoir trouvé l'interrupteur de l'escalier. Puis la lumière disparut quand un autre claqua lourdement la porte de fer.

Derrière le conduit, Remo entendit un bruit qui se rapprochait, comme des pieds glissant sur la surface rugueuse. Il entendit les pas se diviser en deux groupes pour contourner le conduit d'aération par les deux flancs.

Il espaça lui-même ses pas, afin de les faire coïncider avec ceux des enfants. Puis il recula du conduit vers le parapet, dans le fond. Il le suivit en silence vers sa droite, ombre noire dans une nuit d'ombres noires, vers l'angle droit du toit. Il revint ensuite vers le centre et près de la porte de l'escalier conduisant à la sortie de secours.

Il approchait de l'espèce de petit atelier quand il perçut des voix derrière lui, dans la nuit.

— Hé, où qu'il est ? Charley, fais gaffe, il est pas là.

La porte n'était pas gardée. Remo l'ouvrit, se glissa à l'intérieur et la referma sans bruit. Il se retourna pour descendre. À mi-étage, il y avait un petit garçon, de neuf ans environ.

— Charley, je présume, dit Remo.

— Pan, t'es mort, répliqua Charley.

Son pistolet était braqué sur le ventre de Remo. C'était une arme de petit calibre. Remo pouvait prendre une balle dans le ventre et s'en tirer, mais le chargeur entier le transformerait en chair à pâté, et cette idée, l'exaspérante et odieuse certitude qu'il allait être descendu par un gamin de neuf ans, rendit Remo plus furieux que triste. Il pivota en souplesse sur ses pieds, à l'envers, et le garçon regarda à gauche où le corps de Remo s'était déplacé. Mais Remo était déjà revenu sur la droite, il descendait sans avoir l'air de se presser, mais en franchissant toutes les marches d'un seul coup. Il fut soudain à côté du gamin, lui arracha le pistolet de la main, le souleva et le fourra sous son bras.

Le gosse hurla. Remo glissa l'arme dans sa ceinture et assena une très forte claque sur la nuque du garçon. Le hurlement se changea en gémissement bruyant.

Remo se figea. Il avait frappé un enfant ! Il avait surmonté son blocage. Comme un chien secouant un jouet, il tapa encore une fois sur la tête de Charley. Et encore un coup.

Il se retourna et, portant toujours l'enfant sous le bras comme une bûche, il remonta vers la porte du toit.

— Hé, posez-moi ! Posez-moi ou...

— Je m'en vais te taper sur la tête, petit merdeux, dit Remo.

Ce qu'il fit. Et Charley hurla de plus belle.

Remo le lança en travers de la porte, direction le toit. Juste à temps

pour que Charley entre en collision avec trois camarades qui accouraient, les entraînant dans sa chute.

Puis Remo se cassa en deux, sortit sur le toit, referma la porte et la coinça pour que personne ne puisse s'échapper.

Dès que la porte se referma, le toit fut plongé dans le noir. Remo se concentra, ses pupilles s'élargissaient comme des pupilles normales ne pourraient le faire. Il voyait presque aussi bien que si le toit était éclairé. Il avança parmi les gamins.

Il en gifla un, lui prit son pistolet et le fourra dans sa ceinture.

— Aïe, merde, ça fait mal !

— Tant mieux, dit Remo. Et ça ?

Nouvelle gifle, puis Remo pivota, décocha une ruade dans un fond de culotte et s'empara d'un autre pistolet.

— Putain de ta mère, gronda le garçon de dix ans.

— Vilain, vilain, dit Remo en lui tirant violemment une oreille. Pas de gros mots à l'école.

Les gosses tournèrent en rond sur le toit, comme des chiots cherchant un bout de viande cachée qu'ils pourraient renifler sans l'apercevoir. Remo passa parmi eux, en frappant, giflant, fessant et en confisquant des armes.

— Merde, le fumier a pris mon flingue !

— Le mien aussi.

— Hé, quelqu'un a un pétard ?

Vlan ! Clac !

— J'ai dit pas de gros mots, grande gueule, dit Remo, sinon tu fais un tour chez le dirlo.

— Qui est-ce qui a un pistolet ? cria une petite voix qui contenait plus d'angoisse qu'il était possible d'éprouver à onze ans.

— Moi, répondit Remo. Je les ai tous. C'est pas rigolo ?

— Moi je me tire. Au cul, Kaufpersonne. Qu'elle fasse son sale boulot elle-même.

— Pousse-toi de cette porte pendant que je range ces armes, ordonna Remo.

Le plus grand des gamins, treize ans, se jeta sur la porte et la tira. Il se retrouva aussitôt assis sur le goudron du toit, avec du gravier lui entrant dans les fesses.

— J'ai dit de reculer de cette porte, gronda Remo. Et défense de

regarder où je mets les pistolets. Ce n'est pas comme ça qu'on joue à cache-tampon.

Remo souleva la grille du conduit d'aération et jeta dedans les pistolets. Il les entendit glisser et tomber tout au fond, le premier avec un bruit sourd, les autres en cliquetant à mesure qu'ils s'entassaient. Il ne savait pas où aboutissait le conduit, mais grâce à son ouïe très développée, il savait que le fond était à quinze mètres trente-trois de lui.

Il entendit chuchoter dans son dos. Cela voulait être trop discret pour qu'il entende.

— La porte est coincée, j'arrive pas à ouvrir.

— Tant pis, y a qu'à lui sauter dessus.

— Ouais. On lui saute tous dessus. À coups de lattes dans les couilles.

Les garçons se tassaient devant la porte quand Remo revint. Ils pouvaient maintenant distinguer sa silhouette, même dans le noir. Remo les voyait comme en plein jour.

— Vous y voyez tous bien ? demanda-t-il. Non ? Je vais vous arranger ça.

Les gosses les plus rapprochés de la porte ne sentirent rien, à part un léger déplacement d'air. Ils entendirent ensuite un choc sourd et un grincement de métal qu'on tord. Un rayon lumineux tomba sur le toit d'une petite ouverture que Remo venait de pratiquer dans la porte en fer. Avec sa main nue.

— Là, dit-il en reculant. C'est mieux, pas vrai ?

Il sourit aux garçons. Ses dents étincelèrent, blanches comme des stèles de marbre dans la pénombre. Dans un silence total, les gosses regardèrent Remo, puis le trou dans la porte.

— Attention, les enfants, dit Remo en se demandant comment sœur Marie-Elizabeth serait parvenue à maîtriser cette bande, à l'orphelinat de Newark.

À coups de règle sur les doigts, probablement, et Remo avait l'impression que la méthode serait toujours aussi efficace. On avait beau être à des années-lumière sociales de ces châtimements corporels, il était sûr que si sœur Marie-Elizabeth avait été responsable de ces enfants quand ils étaient plus petits, ils ne seraient pas à présent agglutinés les uns contre les autres, sur un toit, effrayés, face à un homme qu'ils avaient essayé d'assassiner.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai tous fait venir ici ? dit Remo. Eh bien, au conseil de l'éducation, nous avons

reçu de mauvais rapports sur votre conduite. Vous ne faites pas vos devoirs. Vous n'écoutez rien en classe. Est-ce que ces rapports disent vrai ?

Un silence maussade lui répondit. Dans l'obscurité, Remo perçut un marmonnement :

— Va te faire dorer.

Il adressa un sourire éblouissant au chuchoteur.

— Ce n'est pas précisément la réponse que j'attendais, mais nous y reviendrons. Bon. Maintenant, quelle est la capitale du Venezuela ? Que celui qui le sait me le dise.

Silence.

Remo allongea les bras vers les deux figures les plus proches et les gifla sur les deux joues, deux revers de la main gauche et de la droite.

— Vous ne faites pas d'efforts, les enfants. Re commençons. La capitale du Venezuela ?

— San Juan ? Hasarda une voix.

— C'est un progrès, mais nous n'y sommes pas encore, dit Remo qui lui-même ignorait la capitale du Venezuela, mais savait que ce n'était pas San Juan. Bon. Alors, tous ensemble. La racine carrée de cent soixante-huit. Allons, vous ne connaissez pas non plus votre arithmétique. Il va falloir que je le signale dans mon rapport au conseil de l'éducation... Essayons la grammaire. Est-ce que « marche » est un impératif ou un infinitif ? demanda Remo qui ne l'aurait pas su si la réponse lui avait été envoyée sous enveloppe par la poste.

— Dites, Monsieur, on peut rentrer chez nous ?

— Pas pendant la classe. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Vous ne voulez pas vous instruire ? « Marche », impératif ou infinitif ? Ne parlez pas tous à la fois.

Silence de mort sur le toit. Remo n'entendait que la petite respiration inquiète de dix gamins effrayés dont la décision de lui sauter dessus et de le bourrer de coups de pied s'était évaporée quand il avait enfoncé son poing nu dans une porte de fer.

— Je dois vous dire que c'est la pire réponse que j'aie jamais entendue au cours de toutes mes années dans une salle de classe.

— Vous êtes pas un prof.

C'était la même voix qui avait conseillé à Remo d'aller se faire dorer.

— Tu te trompes, répliqua Remo. Je suis un professeur. Il est vrai que je ne suis pas allé dans une école normale pour éviter d'être

envoyé au Vietnam. Ça explique pourquoi je ne porte pas un jean et des insignes pacifistes. Par exemple. *Toi...* viens ici.

— Moi ? demanda la même voix.

— Oui, toi, petit cancre.

Le garçon, le plus grand et le plus fort, se leva et s'avança en traînant les pieds. Même à contre-jour, Remo put voir ses yeux d'animal qui le toisaient, prenaient sa mesure, pensant peut-être à un rapide coup de pied dans ce que l'homme a de meilleur, pour l'estropier ou le mettre au moins hors de combat.

— Je vais te prouver que je suis un professeur, dit Remo. En ce moment, par exemple, tu penses à un coup de pied bien envoyé. Alors vas-y.

Le gosse hésita.

— Vas-y, répéta Remo. Tiens, je vais me retourner. Ce sera plus facile.

Il tourna le dos au garçon qui attendit un instant, puis se pencha en arrière et sauta, visant Remo des deux pieds dans un saut chassé sorti tout droit des combats de catch télévisés.

Remo sentit les pieds qui s'approchaient, pivota et se renversa en arrière, juste assez pour que les pieds s'arrêtent à deux centimètres de sa figure. Il saisit les deux chevilles et traîna le gamin jusqu'au bord du toit. Il le fit basculer par-dessus le parapet et retint le gosse qui se débattait par une seule cheville.

Quand le garçon comprit qu'il se balançait la tête en bas à quinze mètres au-dessus du trottoir et que son unique soutien risquait de le lâcher, il cessa de se débattre. Remo se tourna vers les autres.

— Voilà votre première leçon : peu importe votre force, il y a toujours quelqu'un de plus fort que vous. C'est vrai, à l'exception d'une seule personne au monde, mais ça ce n'est pas votre affaire. Alors avant de recommencer à faire les petits malins, pensez-y. Votre seconde leçon, c'est que vous êtes trop jeunes pour faire ce métier. Maintenant, je crois que je vais vous faire faire un peu de trapèze, chacun votre tour, juste pour vous donner une idée de ce qu'est une jolie mort. Est-ce que ça vous dit, les enfants ?

Un nouveau silence.

— Je ne vous entends pas, cria Remo.

— Non ! Non ! Non ! firent quelques voix.

— Bien. Mais vous voulez sûrement dire « non, Monsieur », pas vrai ?

— Non, Monsieur ! Non, Monsieur ! Non, Monsieur !

Cette fois, les voix étaient plus nombreuses. Remo se pencha sur le parapet, vers le gamin immobile.

— Je ne t'ai pas entendu.

— Non, Monsieur. Ramenez-moi. S'il vous plaît. Ramenez-moi.

— Encore une fois, tu veux ?

— S'il vous plaît ramenez-moi.

— S'il vous plaît, qui ?

— S'il vous plaît, Monsieur.

— Je serai sage ?

— Je serai sage.

— Bien.

Remo souleva le gosse d'une simple traction légère, comme s'il n'était qu'un yoyo au bout d'une ficelle et non un solide garçon de cinquante kilos. En bas dans la rue, il vit la Mercedes de Sashur et s'aperçut qu'il avait perdu beaucoup de temps sur ce toit.

Le garçon apparut au-dessus du parapet et Remo le laissa tomber sur le goudron. Le gosse se carapata, à quatre pattes comme un crabe, n'osant se relever sans permission, mais encore plus désireux de s'éloigner des pieds de ce fou.

— C'est bon, les enfants, reprit Remo. Votre dernière leçon de la soirée. Chacun des petits salopards que vous êtes sera à l'école demain matin. Vous allez être bien gentils et bien polis, vous direz « oui, Monsieur » et « s'il vous plaît » et « merci ». Vous ferez vos devoirs et vous serez sages. Parce que sinon, je reviendrai arracher vos sacrées langues de petits merdeux. C'est compris ?

— Oui, Monsieur.

La réponse fut cette fois un chœur assourdissant.

— Bien. Et n'oubliez pas. Je connais vos noms et vos écoles, je vous surveillerai. Alors tâchez de ne rien faire qui me mette en colère.

— Oh non, non, Monsieur, nous serons sages, Monsieur !

— Parfait. Maintenant, je crois qu'il est très tard et que des petits enfants comme vous devraient être couchés. Ça vous plairait de rentrer chez vous ?

— Oh oui, Monsieur !

— Très bien, dit Remo en se dirigeant vers la porte bloquée. Et, pour que vous gardiez un souvenir de moi...

Remo glissa ses deux mains dans le trou qu'il avait percé, se tordit les bras dans des directions opposées et imprima une cadence au métal. Quand tout vibra d'une manière totalement imprévue par le fabricant, il renversa le buste en arrière et déchira la porte de haut en bas, comme il déchirerait le bord d'une enveloppe.

Le toit fut soudain inondé de lumière. Remo regarda les garçons, en tenant la porte devant lui comme si c'était un plateau. Il sourit. Pour la première fois, tous les gosses purent voir nettement sa figure. Il la rendit fort peu agréable à contempler.

— Ne me forcez pas à venir vous courir après, dit-il.

— Non, Monsieur.

Un dernier cri et les gamins se jetèrent dans l'escalier, vers la rue, vers leurs maisons.

Remo les regarda partir puis il jeta la porte dans un coin, sur le toit.

Il était songeur. Si ces gosses avaient peur, maintenant, qu'est-ce que ça aurait été face à sœur Marie-Elizabeth ! Mauviettes !

Remo enjamba le parapet et descendit le long de la façade. Il se servit d'un fil du téléphone pour se guider. Le fil était trop mince pour supporter son poids, mais il ne s'y accrochait pas, il ne le tirait pas, il l'utilisait simplement pour se ralentir, en rebondissant contre le mur, inlassablement, en tombant à chaque fois d'un mètre ou deux.

En bas, il vit Sashur Kaufpersonne monter dans sa Mercedes. Elle démarrait quand Remo atteignit la voiture, ouvrit la portière et se glissa à côté d'elle.

— Salut, dit-il quand elle le regarda d'un air absolument affolé. Ce qui me plaît dans l'enseignement, ce sont les horaires aménagés.

CHAPITRE XI

Sashur Kaufpersonne avait décidé de tout avouer. Elle n'avait pas dit la vérité, toute la vérité à Remo. Enfin, pas l'exacte vérité.

En lui racontant que Warner Pell était le patron de l'opération enfants-assassins, elle s'était permis une légère réserve mentale. Pell était son patron, à elle, mais elle ne savait pas qui dirigeait vraiment l'organisation.

Elle avait dit la vérité sur la panique de Pell quand il s'était senti découvert et avait menacé de la dénoncer aux autorités.

Elle avait été choquée, atterrée, effrayée, mais jamais l'idée ne lui était venue de faire tuer Pell par un des enfants. Du moins pas avant de recevoir un certain coup de téléphone.

Le correspondant était le patron de Pell, le chef de l'opération. Elle ne le connaissait pas et il ne s'était pas nommé.

Remo grogna, écoeuré, tandis que Sashur continuait de conduire.

— Je commence à en avoir assez de ces oui-mais, de ces presque-mais-pas-tout-à-fait et de ces je-ne-suis-pas-sûre et des voix anonymes au téléphone. Qui était ce type ?

— J'y viens, Remo. D'abord, il m'a dit de faire éliminer Pell par Alvin. Il disait que c'était le seul moyen de me sauver.

— Alors, au prix d'un grand sacrifice de votre part et plus encore pour Pell, vous avez obéi.

— Vos sarcasmes n'arrangeront rien.

— Merde alors, excusez-moi. J'ai dû oublier mes bonnes manières là-haut quand ces gosses essayaient de me liquider.

— Vous devez comprendre. Je n'ai pas entraîné ces petits fumiers. C'est Pell. Il leur a appris le combat à mains nues, le maniement des armes et tout le reste.

— Et vous faisiez simplement l'appel tous les matins ?

Elle secoua la tête, tout en tournant à gauche.

— Je suis une psychologue qualifiée. Pell me faisait travailler avec les enfants pour la discipline, la nécessité de ne pas parler. Je devais les motiver.

— Vous avez bien réussi, déclara Remo. Je n'ai jamais vu de gosses

aussi motivés.

Sashur serra le trottoir et freina brutalement.,

— Je vous dis la vérité, cria-t-elle. Qu'est-ce que vous attendez pour me tuer tout de suite, qu'on en finisse ? Je suis fatiguée de tout garder pour moi, je suis fatiguée de me faire du souci. Et je suis fatiguée d'essayer de tout vous expliquer alors que vous n'écoutez pas.

Ses épaules tressautèrent, sa tête tomba sur le volant et elle sanglota.

— Ah non, protesta Remo. Je déteste voir pleurer une femme.

— Excusez-moi, renifla-t-elle. Je suis si fatiguée. Fatiguée de tout... des mensonges, des... je n'en peux plus.

Remo lui tapota l'épaule d'une main consolante.

— Là, là. Calmez-vous. Allons. Calmez-vous. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Elle secoua la tête comme pour chasser des larmes et redémarrà, en regardant prudemment dans son rétroviseur avant de déboîter.

— J'ai aidé Pell à conditionner les enfants, en les motivant. Et puis un jour j'ai reçu un coup de téléphone. Je vous l'ai dit, c'était juste après les menaces de Pell, alors qu'il voulait que je trinque pour lui.

— Continuez.

— C'était un homme, une voix que je n'avais jamais entendue. Il ne m'a pas donné son nom. Mais il m'a dit exactement ce que je faisais, ce que faisait Pell et il m'a laissé entendre qu'il était le supérieur de Pell. Et puis il m'a dit que si je voulais faire taire Pell, je devrais le faire moi-même. Autrement, j'irais en prison. Ah, Remo, ça me rendait malade ! Mais je le devais. Alors j'ai dit à Alvin d'abattre Pell.

— Ils vous écoutaient ? Bien que Pell soit leur entraîneur ?

— Mais c'est moi qui les manipulais en conditionnant leur esprit. Ils croyaient en moi.

— Et alors ?

— C'est tout, dit Sashur.

— Pas tout à fait. Que faisiez-vous ce soir avec les gosses ?

— Ah, j'allais oublier le plus important. L'homme qui m'a téléphoné à propos de Pell ? Eh bien il m'a téléphoné encore aujourd'hui, à propos de vous et de l'Oriental. Il m'a dit que vous alliez venir tous les deux et que je devais vous tuer. Mais cette fois, je n'ai pas voulu. Non, je ne voulais pas faire ça.

— Vous le lui avez dit ?

— Non. J'ai fait semblant de marcher. Mais dès qu'il a raccroché j'ai appelé la police pour dire que j'avais besoin de protection. D'être protégée contre vous deux. Je vous prenais pour des tueurs.

— Moi ? Un tueur ? s'étonna Remo.

Sashur sourit.

— C'est ce que je croyais. Et puis vous êtes venu chez moi, suivi par la police que j'avais appelée. C'est elle qui m'a délivrée de la penderie.

— Et vous ne savez toujours pas qui est le grand patron ? Celui qui vous a téléphoné pour vous donner des ordres ?

— Si, si, je le sais. Je l'ai découvert ce soir.

— Qui est-ce ?

— Je l'ai vu à la télévision. Vous l'avez peut-être vu aussi. Le général Haupt. Je reconnaîtrais cette voix entre mille.

— Parfait. J'ai deux mots à dire au général Haupt, conclut Remo.

Remo avait bien sûr repéré la voiture qui les suivait. L'intérieur de la Mercedes était illuminé par le reflet de phares dans le rétroviseur, reflet qui disparaissait momentanément à chaque tournant pour réparaître presque aussitôt, ne laissant aucun doute.

Il ne fut donc pas surpris, lorsque Sashur se gara devant l'hôtel, que l'autre voiture les dépasse et s'arrête devant eux le long du trottoir.

— Ah merde, dit Sashur.

— Quoi ?

— C'est Georges.

Remo regarda l'homme descendre de la Chevrolet grise et reconnut en Georges le copain de Sashur qui avait essayé de les suivre la veille au soir, quand ils sortaient de l'immeuble de Sashur.

Il était maintenant à côté de la portière de Remo.

— Ça va, vous, sortez de là.

Il s'efforçait de parler en grondant, mais il avait une voix trop aiguë pour qu'on le prenne au sérieux. C'était un aboiement de jeune chiot.

— Volontiers, répondit Remo par la vitre à demi baissée.

Sashur le retint par le bras :

— Ne me laissez pas avec lui. Il a un caractère épouvantable. Georges : allez-vous enfin me ficher la paix ?

— J'en ai assez de vos traîtrises, geignit Georges.

Remo remarqua qu'il était bedonnant et semblait avoir les pieds plats. Tout en parlant à Sashur, il se dandinait impatiemment.

— Mes traîtrises ? protesta-t-elle. Et même si je vous avais trompé, ce qui ne fut pas le cas...

— Très bien, approuva Remo. Le passé simple. Mode circonstanciel. Est-ce qu'une femme infidèle aurait assez de sang-froid pour dire « ce qui fut », au lieu de « ce qui est » ?

— Et même, reprit Sashur, comment pourrais-je vous faire cocu ? Nous ne sommes même pas mariés.

— Fixez la date, dit Georges.

— N'importe quand sauf aujourd'hui, intervint Remo. Aujourd'hui, elle doit partir en voyage avec moi.

— Vous, ça va. Sortez de là, gronda Georges.

— J'arrivais justement...

Remo ouvrit la portière et avança d'un pas léger sur le trottoir. Georges recula pour lui laisser de la place. Sashur se pencha sur son siège pour crier :

— Faites attention à lui, Remo !

Remo regarda Georges et vit ses yeux briller, pleins de larmes. Le pauvre crétin aime cette pauvre crétine, pensa-t-il. Ils sont peut-être faits l'un pour l'autre.

— Vous allez la laisser tranquille ? Exigea Georges.

Oui, il l'aimait. Pas de doute. Elle apprendrait peut-être à l'aimer aussi.

— Allez-y, provoqua Remo.

— Vous l'aurez voulu, riposta Georges.

Il balança un crochet du genre patte d'ours qui essaye d'attraper un poisson. Remo se laissa frapper en haut de la tête à gauche, en se reculant d'un centimètre au moment de l'impact. Comme tous les non-combattants, Georges arrêta son poing dès qu'il toucha l'objectif. Remo sentit les phalanges lui effleurer la peau et il s'esquiva alors que Georges ramenait son poing pour un nouveau coup.

Remo s'appuya contre le coffre de la Mercedes comme s'il y avait été projeté.

— Ça vous suffit ? Grinça Georges.

— Je n'ai même pas encore commencé à me battre, dit Remo.

Georges se rua en avant, tout son corps à découvert comme une invitation à dîner, et frappa encore avec sa droite. Remo se laissa toucher cette fois à l'épaule et feignit de rouler le long de l'aile de la voiture, en gémissant.

— Ouillouillouille...

— Georges, assez ! cria Sashur. Vous allez le tuer.

— Et comment, que je vais le tuer, répliqua Georges d'une voix plus basse, plus rauque. Et vous aussi si vous me trompez encore.

— Ouillouillouille, gémit Remo.

Georges le regarda, dansa un peu sur place, en frappant l'air d'un petit crochet du gauche puis du droit.

— Vous en voulez encore, mec ?

— Non, non, supplia Remo. Non, assez !

— C'est bon. Alors bas les pattes et touchez pas à ma femme. C'est la seconde fois que je vous y prends. Il n'y en aura pas de troisième, menaça Georges et il se pencha à l'intérieur de la Mercedes. Je serai à l'école demain quand vous quitterez le travail. Vous viendrez chez moi et vous y passerez la nuit.

— Jamais de la...

— Pas de discussion, bébé. Vous m'avez entendu. Demain, après l'école.

Georges s'éloigna d'un pas lourd. Quand il démarra, la gomme de ses pneus caressa la chaussée.

Remo attendit que la voiture de Georges ait tourné le coin de la rue pour se relever. Sashur se précipita vers lui.

— Remo, vous êtes blessé ?

— L'a pas posé un gant sur moi, répliqua Remo en se tâtant la mâchoire comme s'il avait mal. Venez, nous devons monter.

Il fit entrer Sashur Kaufpersonne dans l'hôtel, ravi d'avoir peut-être fait progresser la cause de l'amour pur dans la bonne ville de Chicago.

Chiun était réveillé quand ils arrivèrent et Remo en fut extrêmement heureux, car la perspective de tirer du sommeil le Maître de Sinanju à trois heures du matin ne le réjouissait pas.

Le vieux Coréen se retourna de la fenêtre :

— Ah, Remo, dit-il. Je suis heureux que tu sois là. Sain et sauf.

Remo cligna des yeux.

— Sain et sauf ? Pourquoi sain et sauf ?

— C'est une ville terrible.

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas la Perse où on apprécie des gens comme nous ?

— Non. À cause de cette terrible violence, dit Chiun. À l'instant, par exemple, j'ai vu deux hommes se battre dans la rue. Une bataille terrible. Un gros homme martelait de coups un maigre et le mettait en bouillie. Affreux. Épouvantable. Le maigrichon a pris une raclée effroyable. Je ne sais pas comment il n'en est pas mort.

— Ça va, petit père, laissez tomber, bougonna Remo.

— Et j'ai eu si peur. J'ai pensé, Remo pourrait rentrer d'un moment à l'autre et être attaqué par ces deux terribles guerriers, et je me suis tellement inquiété. Je suis heureux que tu aies amené cette femme pour te protéger. C'est la femme aux pièces d'or.

— C'est ça. Sashur Kaufpersonne.

— Comment allez-vous ? dit Sashur qui avait écouté cette conversation du seuil de la suite.

— Sashur Kauf est un nom très bizarre, dit Chiun.

— Ce n'est pas Kauf, c'est Kaufpersonne, dit Remo.

— Un nom comme Kaufpersonne n'existe pas. Je ne l'ai jamais entendu, même dans la boîte à images où tous les noms sont ridicules, comme Smith ou Johnson et Jones ou Lindsay ou Courtney.

— C'est Kaufpersonne, dit Sashur.

— Je suppose que vous n'y pouvez rien.

— Je suis heureux que vous soyez levé, Chiun, dit Remo. Je vais téléphoner à Smitty et ensuite nous devons nous préparer à partir.

— Où allons-nous ?

— À Fort Bragg.

— Bien. N'importe quoi pour quitter cette ville violente. Ah, tu aurais dû voir cette bataille. Épique. D'abord le gros homme a porté un coup tout à fait effroyable.

Chiun fit tournoyer son bras droit, comme une pierre au bout d'une ficelle.

— Effrayant, reconnut Remo.

— Il a frappé l'homme stupide...

— Hé là. Pourquoi stupide ? demanda Remo.

— Ça pouvait se voir. Même à cette distance. Un pâle morceau d'oreille de cochon est un pâle morceau d'oreille de cochon. Le coup a

frappé l'homme stupide à la tête. Il lui aurait brouillé la cervelle, s'il en avait eu une.

Chiun sauta en arrière, comme s'il boxait contre son ombre.

— Le gros homme a poursuivi l'attaque, par un nouveau coup brutal. Ah, les dégâts qu'il aurait causés si celui-là aussi avait frappé à la tête ! Mais heureusement, l'homme stupide l'a pris dans l'épaule. Il a capitulé immédiatement.

— Pas une seconde trop tôt, j'imagine.

— S'il avait continué, il aurait pu se faire gravement estropier. Son appareil à digérer le hamburger aurait pu être cassé. Les centres physiques qui contrôlent sa paresse, son ingratitude, son égoïsme auraient pu être irréparablement endommagés, et alors comment un homme blanc aurait-il pu survivre ?

— Vous avez raison, petit père. C'est une ville violente et nous devons partir. Je vais appeler Smith.

Mais quand Remo chercha le téléphone sur le bureau, il ne le vit nulle part.

— Chiun. Où est le téléphone ?

— Le quoi ? demanda Chiun en retournant à la fenêtre.

— Le téléphone.

— Ah. L'instrument qui *bruïque* dans la nuit quand les personnes âgées essayent de profiter de quelques instants de repos sacré après les travaux de la journée ? L'instrument qui trouble...

— Oui. Oui. Oui. Oui, Chiun, oui. Le téléphone.

— Il n'est plus.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— J'ai supporté son intrusion la première fois. La deuxième fois, j'ai décidé de mettre fin à son misérable *bruïquement*.

— Et alors ?

— Il est dans la corbeille à papiers.

Remo regarda. Au fond de la corbeille de plastique blanc il y avait une pile de poussière bleue, tout ce qui restait d'un téléphone à clavier Princess bleu pâle.

— Joli travail, Chiun.

— Je ne lui ai pas demandé de sonner. Je n'ai pas téléphoné au serviteur en bas pour lui demander de le faire sonner à intervalles réguliers.

— Ah ? Fit Remo.

— Oui. Ah. Celui qui est capable de faire ça devrait être battu dans la rue.

— Puis-je m'asseoir ? demanda Sashur Kaufpersonne, toujours debout sur le seuil.

— Bien sûr, répondit Remo. Le fauteuil est là-bas. Sur le canapé. Mais ne vous installez pas trop confortablement.

— Pourquoi ?

— Vous allez venir avec nous. Pour voir le général Haupt.

CHAPITRE XII

Ce fut ainsi que, sans pouvoir avertir le Dr Smith, Remo, Chiun et une Sashur Kaufpersonne récalcitrante prirent le chemin de Fort Bragg, en Caroline du Nord. Ils arrivèrent dans une voiture de location au milieu de la matinée et le nouveau garde de la police militaire, à l'entrée de la base, décida que le Blanc au visage dur et le vieillard oriental que le général Haupt qualifiait de « dangereux assassins », n'avaient rien de commun avec ce Blanc au visage dur, ni avec l'honorable Oriental accompagné de cette belle femme à la poitrine généreuse qu'il avait devant lui à l'instant. Il leur fit donc signe d'entrer, après un bref coup d'œil aux papiers de Remo qui l'identifiaient comme un délégué du bureau de l'inspection générale des armées.

Ils trouvèrent le général William Tassidy Haupt dans un des baraquements, où il passait ses troupes en revue pour les besoins du photographe du journal de la base, car c'était le Mois de l'Uniforme Propre dans la nouvelle armée.

À l'intérieur de l'immense bâtiment, le général faisait face à une rangée de quarante hommes. Un petit peloton braquait des M-16. Ils avaient des grappes de grenades au ceinturon. Un autre peloton était armé de lance-roquettes. À côté d'eux, quatre hommes tenaient des lance-flammes.

— Je crois que vous, là, avec les lance-flammes, devriez vous mettre de l'autre côté, dit le général Haupt.

Il portait un uniforme impeccable en gabardine kaki. Les jambes du pantalon étaient glissées dans des bottillons de parachutiste admirablement cirés. Il était coiffé d'un casque blanc à deux étoiles d'or. Au côté, il portait un pistolet 45 dans un étui de cuir ciré exactement de la même couleur que les bottes.

— Nous obtiendrons une meilleure symétrie si nous mettons des machins qui jettent du feu à un bout et les grands trucs à fusées à l'autre.

Les quatre hommes armés de lance-flammes passèrent docilement à l'autre bout de la rangée. Le commandant du peloton se demanda si on le plaçait dans une position où il pourrait être plus facilement découpé de la photo. Il se demanda aussi ce qu'il avait fait et se dit qu'il lui faudrait avoir le général Haupt à l'œil, dans le cas où il

figurerait sans trop savoir pourquoi sur la liste noire du général.

Au centre de la rangée de quarante hommes, il y avait divers pelotons avec des armes différentes, des bazookas, des mortiers, des fusils et des armes automatiques.

Le capitaine chargé des quatre hommes et de deux bazookas demanda :

— Mon Général, nous devons aussi nous mettre à un bout ?

Le commandant des lance-flammes sourit à part lui. C'était pour ça que l'autre officier n'était que capitaine, il se portait volontaire pour occuper une mauvaise position.

— Non, répondit Haupt. Restez où vous êtes. Comme ça, nous aurons un élément en hauteur à chaque bout et un élément en demi-hauteur au centre. Cela donnera de l'équilibre à la photo. Je crois qu'elle sera très réussie.

— Mon Commandant, combien de temps va falloir que nous tenions ces machins ? Demanda un sergent-chef, suant sous le poids d'un lance-flammes.

— Ne vous inquiétez pas, Caporal. Encore quelques minutes et vous retrouverez votre bureau.

— Je l'espère bien, grommela le sergent. Et je suis sergent, mon Commandant, pas caporal.

— C'est ça, Sergent.

— Je ne sais pas pourquoi j'écope de toutes ces corvées, d'abord, grogna le sergent.

— Pour une raison fort simple, répliqua le commandant. Vous mesurez un mètre quatre-vingt-cinq et vous pesez quatre-vingts kilos. Le général veut des hommes de cette taille pour sa photo. Une sorte d'idéal gréco-romain. Il y a de fortes chances pour que cette photo soit utilisée dans tout le pays. Pour des affiches. Des affiches d'engagement volontaire.

— Dans ce cas, est-ce que je toucherai des droits et un cachet de modèle ? demanda le sergent.

— Je crains que non. Nous sommes dans l'armée.

— Je demanderai quand même au syndicat.

— C'est bon, les hommes, cria le général Haupt, face à ses troupes. C'est le moment d'avoir l'air sur le qui-vive.

Le général se tourna vers le représentant du journal de la base, un caporal en uniforme gabardine qui attendait, en tenant un vieil appareil Speed Graphic.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Haupt.

— C'est parfait.

— Vous allez tirer à combien ?

— Je pensais à un centième, F 5,6.

— J'ai peur qu'il n'y ait pas assez de lumière ici pour ça.

— Oui, mais j'ai ces projecteurs à chaque bout de la rangée.

Haupt réfléchit un moment.

— Oui, Caporal, ça devrait aller. Mais ne manquez pas d'en prendre aussi deux ou trois au cinquantième.

— Oui, mon Général.

— Bien. Où nous plaçons-nous ?

— J'aimerais me placer derrière vous, mon Général, pour avoir tous les hommes de face.

— Et moi ? On me verra ?

— De profil, oui, répondit le photographe.

— Bon, alors placez-vous sur ma gauche. Mon profil gauche est meilleur.

— Hé, mon Général, cria une voix dans les rangs, c'est pas bientôt fini ? Ce fusil se fait lourdingue.

— Ouais, fit une autre voix. J'ai du travail au PX pour le spectacle de la semaine prochaine. J'ai pas toute la journée.

— Ça y est presque, les gars. Patientez encore un peu.

Remo, Chiun et Sashur se tenaient à l'une des grandes portes à double battant de la salle, et regardaient les soldats se mettre en place en tramant les pieds.

— C'est lui ? demanda Remo à Sashur.

— C'est lui. Je reconnaîtrais cette voix n'importe où.

— Très bien.

— Prudence, mon fils, conseilla Chiun.

Remo traversa le plancher bien ciré du court de basket, se dirigea vers le général et se tint derrière lui. Le photographe, l'œil à son viseur, jura. Qui était cet individu qui venait gâcher sa photo au moment où il l'avait bien cadrée ?

— Général Haupt, dit Remo.

Le général se retourna. L'expression martiale, vibrante et sur le qui-vive qu'il avait composée avec soin pour la photo disparut.

— Vous ! dit-il.

— Moi. Une petite affaire de meurtres.

Haupt dévisagea un moment Remo puis il fit un bond en arrière. Il arracha l'appareil des mains du photographe et le lança sur Remo. S'il le touchait, la question serait réglée, pensait-il. Il savait que ce genre d'appareil faisait mal, parce qu'une fois il avait été frappé par une caméra de 35 mm de l'Associated Press, à téléobjectif de 235 millimètres et c'était vraiment lourd.

L'appareil manqua sa cible.

— Employez vos hommes, cria Sashur Kaufpersonne du coin de la salle où elle s'était discrètement écartée de Chiun.

Mais le général Haupt avait déjà lancé la seule arme qu'il savait utiliser. Il se mit à reculer devant Remo. Il cria par-dessus son épaule au commandant au bout du rang :

— Appelez quelqu'un d'un bataillon de combat.

— Les bataillons de combat ont congé pour la journée, mon Général. Souvenez-vous, vous leur avez accordé la journée parce qu'ils ont fini deuxième dans le concours de cirage de bottes interarmes.

— Ah oui, merde, grogna Haupt.

Il était maintenant acculé au mur. Remo se tenait devant lui.

— Employez vos hommes, glapit Sashur Kaufpersonne.

— Soldats ! hurla le général Haupt. Protégez votre officier supérieur.

Il eut le temps de lancer ces mots juste avant que le pouce et deux des doigts de Remo ne s'enfoncent dans sa clavicule.

Dans les rangs, le commandant des lance-flammes demanda au capitaine à côté de lui :

— Pensez-vous que nous devrions alerter la police ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Je ne sais pas si la police viendrait à la base. Domaine fédéral, vous savez.

Il se tourna vers un jeune lieutenant du bureau du juge au conseil de guerre, qui portait un uniforme de combat de l'infanterie et un M-16.

— Freddy, est-ce que la police municipale a le droit d'entrer dans la base ?

— Pas sans autorisation expresse du commandant de la base.

— Merci.

Le capitaine regarda le général Haupt, qui se tortillait contre le mur, la figure convulsée de douleur.

— Je ne pense pas qu'il voudrait signer un papier maintenant, invitant ici la police municipale.

— Non, je ne crois pas, reconnut le commandant. Nous devrions peut-être appeler les Marines. Les Marines sont fédéraux.

— Oui, mais la base la plus proche des Marines est loin. Ils n'arriveraient jamais à temps.

Le général Haupt était maintenant sur le plancher. Remo s'accroupit à côté de lui.

— Je regrette que la violence ne soit pas de mon ressort, dit le lieutenant du bureau du juge. J'aimerais mettre fin à cette scène.

— Oui, grommela un capitaine au milieu de la rangée. Moi aussi, mais je ne sais pas comment les relations humaines s'appliqueraient à cette situation.

Il était psychiatre. Un lieutenant portant un mortier suggéra de ligoter Remo avec du fil téléphonique. Il était dans les communications. Le commandant à l'extrémité proposa :

— Nous ferions peut-être mieux d'attendre de nouveaux ordres.

— Oui. C'est probablement le mieux, dit le capitaine.

Il regrettait un peu qu'il n'y ait rien dans les manuels pour parer à ce genre de situation.

Remo connaissait quelque chose qui n'était pas non plus dans les manuels. Il savait que pour faire parler quelqu'un, la fantaisie ne comptait pas. La douleur, si. N'importe quelle douleur, infligée n'importe comment. On les bat avec un gourdin. On leur flanque des coups de pied dans le genou jusqu'à ce que ça enfle. N'importe quoi. On leur fait mal, et ils consentent à parler.

Il infligeait de la douleur au général William Tassidy Haupt, mais le général ne parlait toujours pas comme l'aurait voulu Remo.

— Je vous répète que je ne sais rien des équipes d'enfants assassins, dont vous me rebattez les oreilles, haleta-t-il. L'âge minimum du recrutement dans l'armée est de dix-huit ans.

— Ils ne sont pas dans l'armée, dit Remo en tordant un peu plus fort le groupe de nerfs

— Ouille. Aie. Alors qu'est-ce que j'aurais fait d'eux ? Pourquoi vous en prendre à moi.

Cette femme, là-bas. Elle vous a identifié.

Remo tourna la tête vers la porte. Haupt cligna des yeux.

— Quelle femme ?

Sashur Kaufpersonne était partie. Chiun marchait lentement vers les hommes alignés.

— Enfin, elle était bien là.

— Qui est-ce ? Dans quel service ?

— Elle n'est pas dans un service. Elle appartient au système scolaire de Chicago.

— La question est donc réglée, déclara le général. Je ne connais pas de maîtresses d'école à Chicago. Je n'ai même pas adressé la parole à une maîtresse d'école depuis vingt-cinq ans.

Remo tordit encore et Haupt gémit :

— Vous me dites la vérité, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je vous dis la vérité, cria Haupt.

Remo dévisagea le général puis il le lâcha. L'homme ne savait rien. Ce qui signifiait qu'une fois de plus Sashur Kaufpersonne avait menti.

Il laissa le général par terre et retourna vers les soldats. Chiun les passait en revue, inspectait les uniformes, lissait un rabat de poche sur un soldat, redressait le calot d'un autre.

— Les souliers, dit-il au lieutenant du bureau du juge. Les souliers pourraient être mieux cirés.

— Oui, Monsieur, dit le lieutenant.

— Faites-y attention avant que nous nous revoyions, ajouta Chiun.

— Chiun. C'est fini ? demanda Remo.

— Oui. J'ai fini. C'est une jolie armée, dit Chiun et il se retourna vers la rangée. Vous avez de beaux uniformes. La plus jolie armée que je vois depuis la dynastie Han. Vous êtes très bien.

Remo prit Chiun par le bras et l'entraîna.

— Où est Sashur, Chiun ?

— Elle a dit qu'elle devait aller aux toilettes.

— Elle a menti.

— Bien sûr qu'elle a menti.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue ?

— Tu ne m'as pas dit de la retenir.

Remo poussa un gros soupir.

— Vous n'avez jamais songé à vous engager ? Vous iriez loin.

— Je n'aime pas les armées. Elles règlent les problèmes en tuant beaucoup d'hommes alors que la solution de tous les problèmes est d'en tuer un seul. Le bon.

Le MP à la grille dit à Remo que oui, Monsieur, il avait vu la femme partir. Un homme était venu à la grille en voiture, pour la chercher, quelques minutes plus tard il était reparti avec la femme, Monsieur.

— Qui était cet homme ? demanda Remo.

— Un individu trapu. J'ai noté son nom. Voilà... Georges Watkins, Monsieur. Du ministère de la Justice.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Du ministère de la Justice. Il avait des papiers.

— Merci.

Remo accéléra et passa devant le garde. Tout collait, maintenant. Georges. La fuite du ministère de la Justice.

— Où vas-tu ? demanda Chiun.

— Aux troussees de Georges.

— S'il te bat encore, ne te tourne pas vers moi pour te secourir.

— Humphhhh, renifla Remo.

CHAPITRE XIII

La Ford de location bleue de Remo rattrapa la Ford de location verte de Georges à trois kilomètres de la base militaire.

En arrivant derrière Georges, Remo vit Sashur Kaufpersonne assise à l'avant qui tournait constamment la tête, comme si elle souhaitait ainsi faire disparaître Remo.

Remo colla presque au pare-chocs de Georges et actionna son avertisseur.

Georges se retourna. Remo lui fit signe de s'arrêter sur le bas-côté. De la main gauche, Sashur tourna la tête de Georges vers la route. Du bras droit, elle fit un geste obscène à Remo. D'aussi près, il la voyait bien. Ses lèvres remuaient et elle paraissait postillonner. Il imaginait les mots qu'elle crachait.

— Tenez bon, Chiun, dit Remo en donnant un coup de volant pour doubler Georges sur l'étroite route à deux voies.

— Non, dit Chiun. Tenir bon est mauvais.

Se laisser aller est le secret de la sécurité. La mollesse. Libre de bouger dans n'importe quel sens.

— Bon, bon, tenez-vous mollement si ça vous chante.

Remo était maintenant à la hauteur de la voiture de Georges, roulant sur la gauche. Il appuya de nouveau sur l'avertisseur et fit signe à Georges de se pousser sur le bas-côté.

Il vit la main droite de Sashur se lever légèrement pour saisir le bas du volant que tenait Georges. Puis elle tira violemment, dans le sens opposé aux aiguilles d'une montre. La voiture de Georges fit une embardée à gauche, juste au moment où Remo effleurait sa pédale de frein. La voiture de Georges traversa la route comme une fusée, devant celle de Remo ; elle heurta un petit rail de sécurité, cahota le long du rail sur une quinzaine de mètres et s'immobilisa.

Remo freina et stoppa derrière Georges, mais avant qu'il puisse seulement couper le contact, Georges avait bondi et arrivait à grands pas, l'air enragé. Il se planta contre la portière de Remo.

— Ça va. Je vous ai assez averti la dernière fois. Sortez de là.

— Y a-t-il quelqu'un que tu désires prévenir, Remo ? demanda Chiun.

Remo grommela et poussa sa portière. Elle frappa Georges en pleine poitrine et le fit basculer à la renverse par-dessus le rail de sécurité. Il tomba sur le dos dans un petit massif d'iris jaunes en bordure de route et se releva lourdement.

— Ce n'est pas malin, mec, gronda-t-il. Vous allez me payer ça.

— Georges, dit Remo, je tiens à vous dire que vous êtes un trou du cul.

— Ouais ?

— Ouais.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Qui dit ça ?

— Vous travaillez au ministère de la Justice, n'est-ce pas ?

— C'est ça et je vous conseille de ne pas jouer au petit soldat avec moi.

— Et vous savez où le ministère de la Justice cache ses témoins importants, n'est-ce pas ?

— Ça ne vous regarde pas !

— Et pour un petit câlin, vous racontez tout ça à cette salope aux mamelles de vache dans votre voiture...

— Doucement. Doucement, protesta Georges. Je n'ai pas à...

— Si, vous avez. Je veux que vous sachiez bien pourquoi vous allez mourir, dit Remo en entendant derrière lui un moteur s'emballer. Et est-ce que vous savez qu'elle a tué les témoins du gouvernement ?

Georges éclata de rire.

— Sashur ? Ma Sashur ? Tuer des témoins ? Vraiment, mon pauvre vieux... Ça c'est trop. Sashur est la plus douce, la plus charmante, la plus...

— Georges, dit Remo. Vous êtes trop stupide pour vivre.

Derrière Remo, une voiture démarra. Devant lui, Georges plongeait la main dans un étui sous son aisselle pour en retirer un automatique.

Pendant qu'il sortait l'arme de son étui et la mettait en position de tir, il arriva à Georges une chose insolite. Il mourut. Remo sauta le rail de sécurité en portant un coup de coude qui repoussa les organes digestifs de Georges contre sa colonne vertébrale et les y aplatit.

— Et d'ailleurs, ajouta Remo en regardant le cadavre de Georges, vous m'agacez.

— Très bien, Remo, cria Chiun de la portière de la Ford bleue. J'avais peur qu'il te mette en bouillie pour les chats.

— Ah, parlez à mon cul, ma tête est malade, marmonna Remo.

Il contempla le corps de Georges, gisant comme un gros tas à côté de la route, et comprit qu'il ne pouvait pas le laisser là. Il attirerait certainement l'attention, alors Remo le traîna, par-dessus le rail de sécurité, et le poussa sur le siège arrière de la voiture.

Il se mit au volant. Chiun pointa un long ongle sur le pare-brise :

— Elle a filé par là-bas.

— Merci, partenaire co-égal.

Remo trouva la voiture de Sashur à un petit kilomètre, où la route à deux voies s'élargissait pour devenir une nationale à quatre voies avec division médiane. La Ford verte était garée sur le bas-côté, vide.

Alors qu'il était assis à son volant derrière l'autre voiture, en se demandant où était passée Sashur, Remo vit un véhicule de la police routière arriver en sens inverse.

Sashur Kaufpersonne était assise à l'arrière. Quand la voiture passa près de Remo, elle tourna la tête pour le regarder par la lunette arrière, en refaisant son vilain geste du bras. Et en souriant triomphalement.

Puis, dans un hurlement de sirène, le véhicule de police disparut à vive allure.

Quand Remo l'eut suivi jusqu'à un hôpital voisin, où une Sashur souriante fut soutenue par deux agents de la police routière, il téléphona à Smith.

Il lui dit que Georges était le contact au ministère de la Justice et que Sashur avait été chargée des gosses pour l'opération meurtres. Il dit à Smith où on pouvait la trouver, mais Smith ordonna à Remo de la laisser strictement tranquille.

— Laissez-la-nous, Remo. Nous devrions pouvoir lui soutirer des renseignements précieux.

— D'accord. Et occupez-vous aussi de Georges, vous voulez ? C'était un con, mais il ne faudrait pas le laisser pourrir sur le siège arrière d'une voiture.

— Garez la voiture dans le parking de l'aéroport, nous nous occuperons de Georges, promit Smith.

Remo raccrocha, mais au lieu d'être satisfait d'une mission qui se terminait bien, il se sentait troublé.

Il en parla à Chiun pendant le vol de retour vers Chicago.

— Tout est fini, achevé, terminé, dit-il.

— Puisque tu le dis, murmura Chiun qui refusa de renoncer à sa bonne habitude de regarder fixement l'aile gauche de l'avion pour s'assurer qu'elle ne se détachait pas.

— Alors pourquoi est-ce que je me sens si insatisfait ? demanda Remo.

— C'était une affaire compliquée, avec de nombreux bouts qui traînent.

— Ce n'est pas une réponse, ça.

— Alors tu n'es pas prêt pour une réponse. Quand tu le seras, tu n'auras pas besoin de moi pour te la donner. Je crois que cette aile se détache.

— Si elle tombe, vous pourrez planer jusqu'à terre sur un coussin de tout ce vent que vous faites, grommela Remo d'un air maussade.

— Ne me blâme pas pour ton ignorance. Il est des choses qu'on doit apprendre seul. Personne ne peut enseigner à un oiseau comment voler.

Notée sur dix, cette consolation valait moins trois. Remo resta insatisfait pendant tout le vol, déprimé en arrivant à Chicago et écoeuré quand Chiun et lui allèrent se reposer à Atlantic City. Chiun fut enchanté de découvrir que les rues d'Atlantic City étaient l'inspiration du jeu de Monopoly ; sa joie se dissipa un peu lorsqu'il passa six fois dans la même journée par la Promenade des Planches et Baltic Avenue sans que personne lui remette deux cents dollars.

Dix jours plus tard, Remo était encore en pleine déprime quand il téléphona à Smith.

— Tout est arrangé, annonça Smith. Notre ami Georges a été victime d'un malheureux accident de la route. Mais sa veuve touchera sa retraite de la Justice.

— Et Sashur ? demanda Remo.

— Elle est en sûreté.

— De quoi est-elle inculpée ?

— Cela, hélas, pose un problème. Nous ne pouvons pas la juger. La publicité détruirait notre programme anticrime et qui sait combien de détraqués essaieraient de suivre son exemple ?

— Vous voulez dire quelle va s'en tirer tranquillement ? s'étonna Remo.

— Eh bien non, pas précisément. M^{me} Kaufpersonne nous a été très utile, en nous permettant de préparer des actes d'accusation contre ces

personnes pour qui elle... euh, travaillait sous contrat. Grâce à ses renseignements, beaucoup vont disparaître pour un temps assez prolongé.

— Et elle ?

— Je ne sais pas, dit Smith. Quand tout sera fini, une nouvelle identité, peut-être, un nouveau départ. Manifestement, nous ne pouvons pas l'envoyer en prison. Avec les gens qu'elle a offensés, elle ne vivrait pas vingt-quatre heures.

— Où est-elle, en ce moment ?

— Le ministère de la Justice l'a mise à l'abri, hors d'atteinte.

— Où ça ? demanda négligemment Remo.

— Elle est cachée dans une petite ville de l'Alabama. Leeds. Et comment allez...

Smith fut interrompu par le dé clic du téléphone.

Remo tourna la tête et regarda Chiun qui méditait, assis sur le tapis élimé de la chambre d'hôtel.

— L'oiseau apprend à voler, petit père.

Chiun leva les yeux et sourit. Ses mains s'ouvrirent et ses doigts s'élevèrent comme une fleur qui s'épanouit.

— Le sang de Sinanju coule dans tes veines, mon fils, tout autant que si tu étais né en entendant les eaux de la baie. Quand tu as été attaqué pour la première fois par ces enfants, tu n'as pas pu réagir parce que tu étais un enfant toi-même, dans les voies de Sinanju.

— Je sais, murmura Remo et cette fois il ne se sentit pas insulté alors que Chiun parlait de son ignorance.

— Mais tu as vite grandi, reprit Chiun. Et tu continues de grandir.

— C'est terrible d'apprendre à tuer à des enfants, n'est-ce pas ?

— C'est le pire des crimes, car non seulement il prive le présent de la vie, mais il vole l'avenir de l'espoir.

— Je sais, dit Remo.

— Alors tu connais maintenant ta réponse.

— Oui, maintenant.

Le principal agent immobilier de Leeds fut enchanté de montrer au jeune homme quelques propriétés à vendre en ville, mais malheureusement la maison sur la colline venait tout juste d'être achetée.

— Ah ? Par qui ? demanda le jeune homme.

— Un type du Nord. Il disait qu'il avait besoin de calme et de repos. L'avait pas l'air malade, pourtant. Hé, hé. Y a rien de trop malade chez un homme qui paie une maison comptant.

Ce soir-là, dans la maison sur la colline, Sashur Kaufpersonne se sentait très bien. Même si la télévision de l'Alabama l'écœurerait avec ses bons vieux péquenauds et leur accent du Sud, même si l'homme du ministère de la Justice chargé de sa protection avait repoussé son offre de lit, elle se sentait en pleine euphorie.

Encore quelques séances et elle serait libre, avec de l'argent, un passeport et une nouvelle identité. Elle partirait vers des lieux inconnus et finalement en Suisse où plusieurs centaines de milliers de dollars l'attendaient dans un compte numéroté.

Allongée dans son lit, en écoutant les criquets dans le jardin, elle sourit. Elle avait attaqué le système et gagné. Libre. Et riche.

En songeant à tout ce que l'avenir promettait à une personne libérée et riche, elle ne remarqua pas que les criquets se taisaient. Elle n'entendit pas sa fenêtre s'ouvrir doucement.

Elle s'aperçut qu'il y avait quelqu'un dans la chambre quand une main se plaqua sur sa bouche et une autre glissa sur sa clavicule pour presser des nerfs qui la mirent dans l'impossibilité de bouger.

— Tuer est assez mal, chuchota une voix. Mais transformer des enfants en tueurs est le pire de tous les crimes. Le châtiment est la mort.

Quand il en eut fini avec elle, le tueur porta son cadavre dans la salle de bains où il remplit la baignoire ; il remplit d'eau les poumons de Sashur et la laissa mariner.

Puis, aussi silencieusement qu'il était venu, il sortit par la fenêtre, en la refermant derrière lui. Il marcha dans les herbes hautes où son ombre se fondit parmi toutes les ombres de la nuit, et seul le soudain silence des criquets marqua le passage du plus jeune Maître de Sinanju qui, dans cette Maison millénaire, était à peine plus qu'un enfant lui-même.

Un enfant heureux.

L'ORIGINAL DE CETTE ÉDITION NUMÉRIQUE
A ÉTÉ IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 21-05-1981.
1632-5 – N° d'Éditeur 10851, 3^e trimestre 1981.